

HISTOIRE
DE LA VIE
DU R. P. AMBROISE
DE LOMBEZ,

Capucin de la Province de Guienne,

AVEC quelques Pièces fugitives du même
Religieux, & une Ode, intitulée :

LA SCIENCE DES SAINTS,

PAR le R. P. LÉONARD, d'Auch,
Religieux du même Ordre.

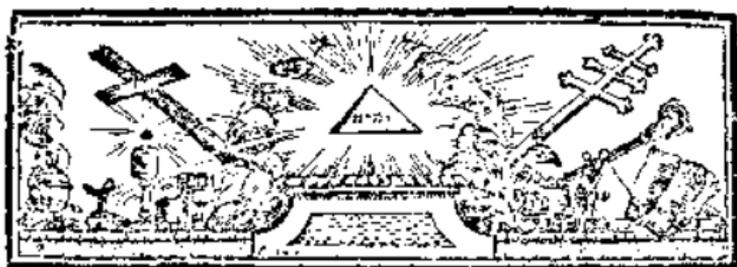
*Moribus, ingenio, scriptis, pietateque multâ,
Ambrosii nomen fatis insignivit & iste*



A TOULOUSE,
De l'Imprimerie de D. DESCLASSAN, Maître-ès-
Arts, près la Place Royale.



M. DCC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



É P I T R E

J D J D I C A T O I R E

AUX TRÉS-RESPECTABLES

ET TRÉS-VERTUEUSES DAMES ****

MES TRÉS-RESPECTABLES DAMES,

Si je vous adresse spécialement cet essai de ma plume , & si c'est sous vos auspices que je me hasarde à le rendre public , vous ne sauriez ni blâmer ma confiance , ni refuser à cet Ouvrage toute votre protection. Quels droits n'avez-vous pas

sur lui ? Il n'en fut jamais de plus légitimes. Je pourrois avancer qu'il est presque autant le vôtre que le mien. N'est-ce pas vous qui, les premières, en formâtes le projet, & qui me le communiquâtes ? N'est-ce pas vous qui en sollicitâtes l'exécution par les demandes les plus réitérées & les plus pressantes ? A peine votre zele pour le grand Religieux, dont le souvenir vous est si cher, me permit-il quelque interruption légère : aussi moins de deux ans virent mon travail achevé ; & s'il paroît enfin au jour, c'est encore à vos soins pressés & aux ressources que vous m'avez fourni, que j'en suis redevable.

Cependant si je l'ai conduit jus-

DÉDICATOIRE. v

ques-là , ce n'est pas que mon esprit n'ait été vivement combattu par beaucoup de défiance & de perplexité. Considérant le siècle où nous vivons , ce siècle de corruption & d'égarement , qui produit tant d'esprits forts & d'audacieux Philosophes , tant de Chrétiens frivoles & dissipés , tant de jeunes gens sans principes ou sans goût, ni des bonnes mœurs , ni de piété , combien de fois ne me suis-je pas dit à moi-même , quels attraita une Histoire qui n'annoncera d'autre mérite que celui d'être simplement édifiante , aura-t-elle pour la plupart des esprits ? Aujourd'hui peut-on prétendre plaire au plus grand nombre , si on ne lui présente ou des Anec-

clotes amusantes , ou des systêmes & des paradoxes hardis , ou dumoins de ces grands traits , marqués au coin du prodige & du merveilleux ? A quoi aboutiront donc & les désirs empresseés de ces Dames , & mon afficz pénible travail ? Ce ne sera vraisemblablement qu'au dédain de l'Ouvrage , & qu'à celui de son Auteur.

J'eusse succombé sous d'aussi désagréables idées , si des réflexions plus consolantes n'eussent raffermi mon esprit timide & chancelant. C'est à vos instances continuelles que je les devois , M. très-R. D. : vous ne me perdiez , pour ainsi dire , pas de vue ; pouvois-je ne point aussi penser à vous ? Eh ! que n'en pen-

DÉDICATOIRE. vij

fois-je pas ? Votre conduite , vos mœurs , vos sentimens se présentoient à mon esprit , & j'étois faisi d'admiration ; il me sembloit reconnoître dans vos respectables personnes un de ces précieux restes d'ames fidelles , que le Seigneur se réserve dans le sein de son Eglise , & que pour l'honneur & le soutien de son culte , il y protege par une faveur spéciale , au milieu , & contre tous les ravages du mauvais exemple & de l'impieté. Je vous comptois au nombre de ces ames fortes & généreuses qui , bien loin de fléchir le genou devant l'Idole du Vice , résistent avec une égale constance , & au langage séducteur du Libertin , & au ton tranchant du présomptueux In-

crédule. Fermes & inébranlables dans la Foi de vos Peres , vous voyois-je errer pitoyablement au gré du vent des passions ou des opinions humaines? Toujours soumises aux oracles de notre Divin Maître , toujours éprises de la sainteté de ses maximes , vous ne cessez de marcher sur ces traces ; vous avancez à grands pas dans la noble & pénible carrière de la vertu. Mais qu'ai-je dit ? Je vois déjà rougir votre modestie. Je me tais ; vous ne me permettes point de placer vos noms à la tête de cette Épître ; combien vous déplairois-je , si l'on y lisoit votre éloge , quelque juste & bien mérité qu'il fût.

Je ne vous dissimulerai pourtant pas , Mes très-R. D. , que c'est d'a-

près ces dernières considérations que je sentis se former en moi une espèce de confiance, qui, dissipant toutes mes craintes, fit aussi disparaître mes irrésolutions. Persuadé même que tout ce qui porte l’empreinte de la piété est toujours du goût des personnes pieuses, j’osai m’arrêter & me plaire à l’idée flatteuse de quelque succès; au moins me le promettois-je, non-seulement auprès de vous, qui prenez un si vif intérêt à cette Histoire, mais encore chez toutes celles qui se piquent d’être les dignes émules de vos vertus. C’est de cette confiance, dont l’amour-propre de tout Auteur a sans doute besoin pour s’enhardir à se produire. C’est elle qui me fit sou-

vent reprendre la plume , continuer ma tâche , & l'achever.

Pour ne point surprendre les amateurs du merveilleux , permettez , **MESDAMES** , que je les prévienne ici que dans le détail des faits que je vais vous raconter ils ne trouveront point des miracles : mais si c'est là un défaut qui avilisse l'ouvrage à leurs yeux , il n'en fera pas de même aux vôtres ; vous ne l'en estimerez pas moins. Vous savez que ce don surnaturel ne dépose pas toujours en faveur du mérite & de la sainteté. Etant purement gratuit , le Seigneur le communique à qui il lui plaît. Ne vit-on pas Moïse , cet homme de Dieu , & les Magiciens d'Égypte opérer quelques-uns des

mêmes prodiges à la Cour de Pharaon.

Vous faites bien plus de cas de cet héroïsme mystique & moral, que la fausse sagesse méconnoît, & que la vanité dédaigne ; de cet héroïsme obscur, mais Chrétien, qui met l'homme, éminemment vertueux, beaucoup au-dessus de tous les Héros que le monde admire & exalte. C'est cet héroïsme qui, seul, épure l'ame de cet alliage humiliant de bassesse & d'élévation, de force & de foiblesse, de petitesse & de grandeur qui répand des ombres si fortes sur tout ce qui n'est que mérite purement humain. C'est lui seul qui, rapprochant cette même ame de son excellence primitive,

raffermit ses pas dans les voies de l'innocence, .jusques à ce qu'enfin elle touche au terme de sa bienheureuse & immortelle destination.

Tel vous paroît avoir été celui de cet excellent Religieux qui, par sa direction, ses exemples & ses écrits, vous servit long-temps de maître & de modele : vous avez cru pieusement que, sans avoir eu le pouvoir, ou du moins l'éclat d'un Thaumaturge, il ne laissa pas que de se sanctifier dans l'obscurité du Cloître. Vous avez cru qu'après avoir mérité l'estime & la vénération de ses Contemporains par des talens assez peu communs, & par des vertus beaucoup plus rares, il ne méritoit pas moins que son nom

DÉDICATOIRE. xiiij

& sa mémoire fussent encore transmis à la postérité : vous n'ignoriez pas que les Anges de Joyeuse, les Joseph le Clerc du Tremblai, les Alphonfes d'Est, les Timothées de la Flèche, &c. pour être inscrits dans les Fastes de l'avenir, n'eurent point parmi nous des titres ni plus brillans ni plus solides. Vous saviez que le monde n'en exige même pas tant de ceux que parmi les siens il compte au nombre des grands hommes : la seule supériorité, soit de la valeur, soit du génie & des talens, lui suffit pour leur accorder une place honorable dans l'Histoire.

Cette attention de la part du monde, vous paroïssoit des plus justes & des plus louables : vous la regar-

diez comme un devoir dont l'estime & la reconnoissance s'acquittent envers des Citoyens qui ont bien mérité de l'Etat, ou comme une récompense accordée à des inventions utiles, à des savantes découvertes, à des exploits signalés, dont le souvenir, transmis d'âge en âge par la lecture, peut dans tous les temps secouer l'indolence, & faire naître une honnête émulation ; mais vous avez aussi pensé que la supériorité en fait de vertu, donnoit à ce devoir, à cette récompense des droits pour le moins aussi légitimes ; que jamais l'homme n'étant plus réellement grand que quand il a su s'élever au dessus de sa dépravation originelle, il seroit injuste & pernicieux de

laisser un si beau modele dans l'oubli ; que rien n'étoit plus propre que son exemple , devenu public , pour former des Citoyens également vertueux & patriotes , aussi zélés pour les intérêts de l'Etat , aussi soumis à l'Autorité Civile , que dociles aux maximes & aux vérités sublimes de la Religion.

En effet ; MESDAMES , quelles conversions la lecture de la vie d'un Saint n'opéra-t-elle pas souvent dans le monde ? Quel salutaire changement dans les inclinations , dans la conduite , dans les mœurs ne produisit-elle point dans tous les siècles , dans tous les Etats ? N'est-ce pas à la lecture de la vie du grand Patriarche des Cénobites d'Égypte

te*, que du temps, & au rapport de Saint Augustin, deux Militaires attachés à la Cour de l'Empereur à Treves, dûrent leur retour sincere à Dieu ? N'est-ce pas cette lecture qui leur fit faire le sacrifice de toute leur fortune, & qui les engagea à se consacrer pour toujours à son service dans la retraite, & sous l'habit de reclus ; exemple héroïque, & d'autant plus frappant, que leurs tendres épouses eurent la force & le bonheur d'imiter leurs généreux époux. Si toujours on n'en vint pas jusques-là, on eut dumoins l'avantage, en restant dans le monde, de ne pas y attacher son cœur ; on fut s'y garantir de sa cor-

* Saint Antoine.

DÉDICATOIRE. xvij

ruption & de ses vices; on y pratiqua toutes les vertus Chrétiennes, avec tous les devoirs propres de son état.

Telle est l'utilité que vous eûtes en vue, lorsque vous me confiâtes le soin d'ébaucher cette Histoire: vous ne vous proposâtes que la gloire de Dieu, le salut du prochain, l'édification publique & la vôtre. Daigne le Ciel bénir des intentions si pures! Aurai-je eu le bonheur de les seconder? Si pour le faire il ne m'a fallu qu'un style simple, naturel & sans fard, je me flatte d'avoir réussi. Il est vrai que j'eusse essayé vainement d'embellir mon ouvrage par la parure & le vernis; mon ingénuité naturelle n'eût su me le permettre. Il m'a donc fallu laisser ces

ressources si séduisantes à ces Auteurs qui, pour s'achalander, comptent moins sur la nature du fonds qu'ils travaillent, que sur le talent qu'ils ont d'en briller, pour ainsi dire, la surface & le dehors.

Mais ce style si simple aura-t-il du moins le mérite d'être aussi correct, aussi châtié qu'il pourroit l'être. Je le souhaiterois sans doute, M. T. R. D.; cependant je me garderai bien de le présumer: je fais qu'il n'est pas donné à tous les Ecrivains d'être des excellentes Plumes. Je conviens que dans la Capitale que j'habite, * Ville aussi recommandable par son zèle pour la Religion, que par le goût des Belles-Lettres

DÉDICATOIRE. xix

& des Arts les plus importans, qu'on y cultive , on peut trouver les secours les plus propres à se former une élocution des plus pures & des plus exactes : mais qui ne connoît l'austérité de mon état ? qui ne fait que cet état nous attache à une solitudé habituelle ; que s'il nous permet quelque excursion au dehors , ce n'est que pour rendre au Public quelque service charitable , & non pour aller , par un commerce fréquent , puiser dans les Sociétés Littéraires la pureté du langage & la justesse des expressions ?

Telle est la seule excuse que je puis opposer à la délicatesse ou à la sévérité de mes Lecteurs : si elle ne suffit pas pour me les rendre béné-

xx *E P I T R E , &c.*

voles , je devrois fans doute regretter mon temps & mes peines ; cependant je m'en croirai dédommagé avec ufure , fi mon travail , Mes très - respectables Dames , a dumoins l'avantage de ne pas vous déplaire , & fur-tout s'il a celui de vous édifier.

J'ai l'honneur , &c.

F. LÉONARD d'Auch,
Capucin.



APPROBATIONS
ET PERMISSIONS
DE L'ORDRE.

JE soussigné, certifie avoir lu par l'ordre du R. Pere Provincial, un Cahier manuscrit, intitulé : *Histoire de la Vie du R. P. Ambroise de Lombes, Capucin*, dans lequel je n'ai rien vu qui ne soit conforme à la Foi & aux bonnes mœurs ; qui ne soit même propre à édifier les Fidèles, & à nourrir la piété. Les exemples de vertu qui sont répandus dans cet Ouvrage, ne peuvent qu'affermir les Justes dans leurs bons sentimens, qu'ébranler les Pécheurs & les faire rentrer en eux-mêmes ; par conséquent je crois qu'il mérite d'être mis au jour ; d'ailleurs le style, sans être recherché, en est clair, pur & net. L'Auteur paroît s'être moins regardé que celui dont il a écrit la Vie. Tel est mon sentiment. En foi de quoi j'ai signé, le 5 Mars 1781.

F. MICHEL du Port Ste. Marie,
ancien Lecteur de Théologie,
& ancien Définiteur.

NOUS souffigné , Ex - Définitéur & ancien Professeur en Théologie , certifions avoir lu & examiné par commission expresse du R. P. Provincial , un Manuscrit , intitulé : *Histoire de la Vie du R. P. Ambroise de Lombez* , ou plutôt , nous avons lu & examiné le R. P. Ambroise lui-même , la partie principale de l'Ouvrage étant la vie intérieure & cachée dont ce pieux & savant Ascete s'étoit tracé le plan ; plan formé sur les regles les plus pures de la vie mystique , qui fut jusques à sa mort , sa lumiere & son guide. Tombé heureusement entre les mains du R. P. Léonard d'Auch , Ex-Définitéur & ancien Professeur de Théologie , qui se trouvoit chargé du soin de recueillir les précieux restes des lumieres éparfés de ce Confrere respectable , ce zélé Religieux , à la suite d'un rigoureux examen , suivi de quelques corrections nécessaires , crut devoir le présenter au Public pour la gloire & le progrès de la vertu , pour la consolation & la joie des ames pieuses. . . . A la vie cachée du R. P. Ambroise , l'Auteur a cru devoir ajouter quelques traits de sa vie publique , & les placer à la tête de l'Ouvrage ; s'il ne les rapporte pas tous , ni dans toute leur étendue , c'est pour répondre , aussi-tôt possible , aux desirs empreffés d'un grand

nombre de personnes de tout rang , de tout sexe , de tout Pays. Les réflexions répandues dans l'une & l'autre partie nous ont paru très-justes & très-liées aux divers sujets qui y sont présentés : toutes , de même que le Manuscrit entier , nous ont aussi paru très-conformes à la Foi & aux mœurs ; utiles à tous les Fidèles , & plus particulièrement aux personnes Religieuses , dévouées par état à la vie intérieure & cachée. Fait à Cadillac ce 8 Mars 1781.

F. JEAN-BAPTISTE BELSO,
de Cadillac , Gardien des Capucins.

NO S , F. Erhardus à Radkerspurgo , totius Ordinis FF. Min. S. Francif. Capucinatorum Minister Generalis , L. I. Salutem in Domino semper.

Cum duo nostri Ordinis Theologi examinaverint Manuscriptum , cui titulus : *Histoire de la Vie du R. P. Ambroise de Lombez , Capucin* , à Rev. Patre Leonardo „ Auscitano , Ex Definitor , & Sacræ Theologiæ Lectore jubilato elaboratum , illudque pro maximâ Fidelium edificatione , & multarum virtutum incremento dignum publicæ lucis existimaverint ; nos præsen-

tium virtute facultatem nostram concedimus, ut servatis de jure, & in regno Galliae servandis typis mandetur. In quorum Fidem presentes manû propriâ signatas & sigillo majori-nostrî Officii munitas dedimus. Die 11 Aprilis 1781.

F. ERHARDUS, qui suprâ.

NOUS soussigné, Provincial des Capucins de la Province de Guienne, vu les Approbations de deux Théologiens de notre Ordre, que nous avons spécialement chargés d'examiner un Ouvrage, intitulé : *Histoire de la Vie du R. P. Ambroise de Lombes, Capucin*, permettons par ces Présentes au R. P. Léonard d'Auch, ancien Professeur en Théologie, & Ex-Définiteur de notre Province, qui en est Auteur, de le faire imprimer, en par lui observant ce que de droit à cet égard. Donné en notre Couvent d'Orthez le 22 Mars 1781.

F. CASIMIR, de Pau, Provinc.
des Capucins de Guienne.



A V I S

A U L E C T E U R .

POUR éviter la confusion, l'Auteur a partagé cette Histoire en deux Parties ; la première ne parle que de la vie publique du R. P. Ambroise , c'est-à-dire , de cette partie de sa conduite qui eut quelque rapport au dehors : un grand nombre de Lettres & d'autres Ecrits , avec tout ce qu'on avoit vu & entendu , en ont fourni les matériaux. La seconde renferme sa vie intérieure & cachée : on l'appelle ainsi , parce que jusqu'à sa mort elle n'eut d'autre témoin que Dieu seul & lui-même. On verra dans un Avant-Propos qui la précède , que l'Auteur en fit

cependant l'heureuse découverte par la rencontre d'un Manuscrit où tout le plan de cette vie mystique se trouve conigné de la propre main de ce Révérend Pere. L'Auteur a divisé l'une & l'autre Partie en Chapitres; croyant par-là en rendre la lecture plus commode , & plus propre à fixer l'attention , sans la gêner. Pour ne pas ramener plusieurs fois les mêmes choses , en différens endroits , il a recueilli & réuni dans chaque Chapitre tout ce qui se trouvoit analogue au sujet annoncé , sans s'affreindre toujours en rapportant les faits à l'ordre chronologique , ni à la circonstance des lieux ; par-là chaque Chapitre fait comme un tableau fini : il n'a rien de commun avec les autres ; il en précède toujours un tout nouveau.



HISTOIRE
DE LA VIE
DU R. P. AMBROISE
DE LOMBEZ.

*Collaudabunt multi sapientiam ejus , & usque in seculum
non delebitur. Eccles. C. 39. v. 12.*

PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*Depuis sa Naissance jusqu'à son entrée
en Religion.*

LOMBEZ , autrefois célèbre Abbaye ,
aujourd'hui Ville Episcopale , située le long
de la Save , dans la haute Gascogne , fut
le lieu où notre vénérable & cher Confrere
reçut le jour. Sa famille étoit des plus

honnêtes , & des plus aisées du pays : elle avoit fourni en différens temps , & d'habiles Jurisconsultes au Barreau , & au Corps militaire de très-bons Officiers , sous le nom de la Perrie.

Sa première enfance n'eut rien qui la distinguât de celle des autres enfans du même âge : mais à peine ses organes fortifiés eurent permis à son ame de développer son caractère , qu'on remarqua en lui une si grande sensibilité , qu'elle approchoit beaucoup de l'extrême délicatesse : elle se manifestoit souvent aux occasions les plus légères ; & alors une promptitude de plus brusques ne laissoit pas toujours à la raison assez de temps pour la reprimer.

Ce défaut provenoit sans doute de la vivacité des esprits dans un corps d'une constitution foible & cacochyme : mais s'il fut dans la suite le plus grand obstacle à cette paix intérieure , dont il a si sagement parlé , il eut pourtant le bonheur de l'établir solidement dans son ame : après bien de combats , il subjuga enfin cette pétulance

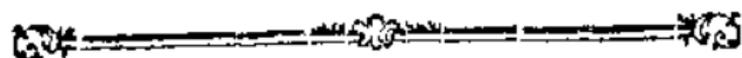
naturelle , & il parvint à la plier sous le joug de la retenue & d'une sage modération.

Le soin de son éducation littéraire fut d'abord confié aux Pères de la Doctrine Chrétienne, dans leur Collège de Gimont : de là ses Parens , qui déjà par la tonsure l'avoit fait initier dans l'état Ecclésiastique , eurent l'attention de l'envoyer à Auch , pour y faire sa Théologie dans l'École de Saint Thomas.

L'Abbé de la Peirie poursuivoit ses cours dans cette capitale de l'Armagnac , avec cette assiduité , cette application qu'on remarque dans tout jeune homme bien né , qui compte au rang de ses premiers devoirs celui de ne point abuser , ni des soins pénibles de ses maîtres , ni des frais souvent onéreux d'une éducation toujours longue & dispendieuse , lorsqu'il plut au Seigneur , pour l'arracher aux dangers de la corruption du monde , de lui inspirer d'embrasser la vie religieuse , dans l'Ordre austère des Capucins. Le jeune homme fut docile à la

voix du Ciel. La tendresse paternelle eut beau s'opposer aux desseins de la Providence sur lui : en vain employa-t-elle toutes les ruses de la prudence humaine , pour lui donner le change , & le détourner de sa vocation : la chair & le sang ne firent aucune impression sur cette ame aussi courageuse qu'innocente : sa fermeté la fit triompher des plus grands obstacles. Après avoir soutenu des thèses publiques , avec les plus grands applaudissemens , le jeune Candidat sacrifia généreusement les plus belles espérances ; il se consacra pour toujours à Dieu dans notre Ordre , sous le nom de F. Ambroise de Lombez. Cette époque date de sa seizième année , & du 25 Octobre 1724.





CHAPITRE II.

*Ses premières années en Religion , ses
Etudes & son Lectorat.*

DURANT les huit ou neuf premières années de notre vie religieuse , on a soin parmi nous d'abord d'éprouver la vocation des nouveaux Profélytes par des pratiques analogues à leur âge , & assorties à leur nouvel état ; on s'applique ensuite à fortifier la vertu naissante des jeunes Profès , par l'assujettissement aux mêmes pratiques ; peu de temps après on tâche de les rendre , par les études le plus exactes , de quelque utilité au prochain , soit par le ministère de la parole , soit par celui de la direction : la diversité des talens fait celle des travaux qu'on leur confie. Alors , & dans ce temps heureux , ces nouvelles Plantes semblent toutes ne respirer que le même zèle , que la même ferveur. Cependant nos Anciens , qu'une longue expérience rendoit sans dou-

te plus clairvoyans , crurent toujours apercevoir dans le Frere Ambroise quelque nuance plus forte d'attention & d'exac-titude à remplir tous ses différens devoirs.

Qu'on se figure donc quelle dut être son application à l'étude dans nos Ecoles monastiques , & quelle fut la rapidité des progrès qu'il y fit : l'amour de l'étude avoit été dans le monde une de ses passions favorites : cette inclination ne se ralentit point chez nous : elle ne fit que s'accroître & se perfectionner. Animée par le zele de la gloire de Dieu , elle en devint & plus pure dans ses vues , & plus intense dans sa volonté. Aussi le vit-on , plein d'une sainte émulation , tirer alors tout l'avantage possible des dispositions heureuses qu'il avoit reçues du Ciel. Il est vrai que doué d'un esprit aussi vif que pénétrant , aussi solide que profond , il n'avoit , pour ainsi dire , qu'à prêter l'oreille aux leçons de ses maîtres : une conception prompte & facile lui faisoit d'abord saisir leurs explications les plus subtiles ; & dès-lors on prévit avec

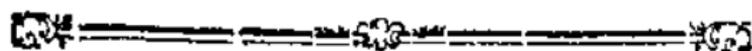
joie que ses lumières naturelles & acquises iroient bien-tôt de pair avec sa piété.

Je passe à son Lectorat , à cet emploi si honorable , mais si pénible , qui n'exige pas dans celui qui l'exerce moins de santé & de force , que de sagesse & de capacité. Un nouveau cours d'étude devant être formé à Saint Sever Cap , Ville considérable de la Chalosse , nos Peres de Province jetterent les yeux sur lui pour lui en confier le soin. C'est alors qu'on vit , & peut-être pour la première fois , un jeune Professeur n'avoir besoin ni de livre , ni de cahier pour dicter & pour expliquer ses leçons à ses Disciples. L'activité de son génie , & sa mémoire , enrichie des fruits de ses études passées , suppléoit à tout sans peine & sans effort.

Ses Ecoliers n'eurent pourtant pas le bonheur de profiter long-temps d'un si excellent Maître : comme son admirable talent pour la direction spirituelle commençoit à lui attirer un grand nombre de personnes de tous les états , il crut pouvoir continuer ses leçons théologiques , & se

prêter en même-temps à la direction dans le sacré Tribunal : mais cette double fonction eut bientôt épuisé ses forces : sa santé naturellement délicate , s'affoiblit ; il succomba : il fallut qu'on se hâtât de l'envoyer à Bagneres pour y faire usage de ces bains si fréquentés de presque toute l'europe , & si dignes de l'être par la salubrité de leurs eaux.





C H A P I T R E III.

Sa Dévotion à la très-Sainte Vierge.

A demi-lieue de cette Ville , & vers le midi , se trouve un de nos Couvens , fondé au commencement du dernier siècle par Dame Sufanne de Gramont , Vicomtesse d'Asté , & d'une de plus illustres maisons de France. Là , au pied d'une montagne , entre l'Adour & une Fontaine aussi remarquable par le gros volume de ses eaux , que fameuse par l'excellente espece de poisson * qu'elle nourrit dans son bassin , existoit depuis long-temps , & subsiste encore , une célèbre Chapelle , dédiée à la très-Sainte Vierge , sous le nom de Notre-Dame de Médoux , *Mellis Dulcis*. Cette Chapelle , qui nous sert d'Eglise , nous fut donnée en même-temps que le reste du local que nous occupons ; & c'est là que les

* Des Truites.

gens du pays , & les étrangers , continuent de venir fréquemment pour implorer le secours de l'auguste Mere de Dieu.

Notre Malade ne manqua point d'avoir la même confiance en elle. Eh ! que ne fit-il point pour mériter , autant qu'un mortel peut le faire , l'honneur & les avantages de sa puissante protection ? J'oserois dire que tout ce qu'il avoit jamais eu de pieux sentimens pour cette Reine des Anges , prit alors dans son ame tous les degrés de force dont elle étoit capable. Par combien de traits ne lui témoigna-t-il pas son zele & sa ferveur ? que de visites de nuit & de jour au pied de son autel ? que de prosternemens profonds , que d'ardentes prieres , que de tendres soupirs , que de protestations de respect & de dévouement ? Rien , de ce qui concernoit cette maison du Seigneur & de sa glorieuse Mere , ne paroissoit petit , avilissant , ou trop pénible à la piété de ce grand homme. Dans le cours de douze à quinze ans , que la foiblesse de sa santé & son goût pour la

solitude le retinrent à Médoux , ne porta-t-il pas la ferveur pour son culte , jusqu'à prendre sur lui seul tous ces soins gênans , toutes ces petites attentions nécessaires pour entretenir la décence & la propreté dans le Lieu Saint ? On le vit durant plusieurs années s'appliquer , avec autant de joie que de respect , tantôt à nettoyer les murs & le pavé du Sanctuaire , tantôt , & par des pénibles frottemens , à donner à un vaste marchepied toute la netteté & tout l'éclat dont il étoit susceptible. De traits de zele aussi faillans contrastent sans doute beaucoup avec cette espece d'inertie pour le culte extérieur , dans laquelle vivent la plupart des Chrétiens : en voit-on même parmi les Dévots , qui , comme lui , comptent au rang de leurs titres le plus chéris & le plus honorables , celui de Sacristain de la très-Sainte Vierge ? L'onéieux de cette pieuse charge est presque par-tout abandonné à des personnes du plus bas étage , dont la piété n'est souvent qu'une piété superficielle , & qui dans l'exercice

même de leur emploi ne se tiennent pas toujours en garde contre l'irrévérence & la dissipation.

Je trouve encore une autre différence entre la dévotion de notre Confrere & celle de bien d'autres Chrétiens : celle-ci n'est souvent qu'une dévotion éphémere, que le besoin ou l'intérêt font naître, & qui cesse avec eux. Celle du P. Ambroise dura autant que sa vie. Eh ! que ne fit-il pas pour la rendre toujours & plus vive & plus affectueuse ? il la nourrit, pour ainsi dire, par autant de moyens d'honorer la mere de Dieu, qu'il s'en trouve d'autorisés dans l'Eglise. De là, sa réception à la Confrairie du Rosaire, à Bayonne ; de là, la prise du Scapulaire, dont il fut toujours revêtu jusqu'à sa mort ; de là, son aggrégation à l'association du très-Saint Cœur de Marie, établie dans l'Eglise de l'ancien & grand Couvent de Ste. Ursule, du chemin droit de la ville d'Auch, faite le 12 Avril 1777.

Je n'ignore pas que les Maîtres de la vie

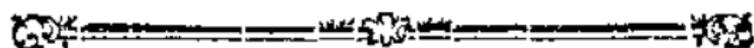
spirituelle enseignent : « qu'il seroit mieux » de ne pas s'engager dans tant de Con- » frairies , parce que , disent-ils , se char- » geant de tous leurs devoirs , l'on s'en » embarrasse , & l'on ne s'en acquitte pas.* » Cette regle est sans doute bonne pour ces ames vulgaires , à qui leur foiblesse ne permet pas de se charger d'un grand fardeau. Leur exactitude à s'acquitter des devoirs communs & indispensables leur suffit : mais il est des ames fortes & généreuses , dont l'activité ne sauroit se contenir dans le seul cercle de l'obligation étroite. Il leur faut pour s'exercer à leur gré une carrière plus étendue ; il faut qu'elles embrassent le sur-rérogatoire , quand l'essentiel ne les absorbe pas. C'est ainsi que l'éprouvoit sans doute ce grand Serviteur de Marie : sa rare piété pour elle n'eût pas été satisfaite , s'il se fût abstenu de quelqueune des manieres qui sont légitimement établies , pour la servir & l'honorer.

Le public ne tarda point à s'appercevoir

* Avis salut. p. 108.

de cette dévotion finguliere ; & cette découverte, jointe à la bonne opinion de son crédit auprès de Marie , lui donna dans la suite cent occasions d'exercer son zele , & de satisfaire son pieux attrait. Point de Couvent , s'il y fit quelque séjour, où beaucoup de personnes , souvent du plus haut rang , ne l'aient prié d'aller à leur place , dans de lieux de dévotion particuliere , soit pour y solliciter l'accomplissement de leurs bons desirs , soit pour y faire mieux agréer l'hommage religieux de leurs riches offrandes. De là ces voyages fréquens , ces pénibles pèlerinages à Notre-Dame de Garaison , à celle de Biran , de Cahuzac , de Betharan , & même à celle de Héas , Chapelle située sur une des plus hautes montagnes , aux confins du Comté de Bigorre & du Royaume d'Aragon.





CHAPITRE IV.

Sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

JE place ici , comme analogue à la matière dont je viens de parler , son association à la Confrairie du Sacré Cœur de Jésus.

Cette dévotion n'a rien de nouveau dans le christianisme , que le culte particulier qu'elle rend à son objet sensible & matériel , qu'on appelle le Sacré Cœur. Quant à son objet principal , les personnes éclairées ne s'y méprennent pas : elles savent que cet objet important , n'est autre que l'amour immense du Fils de Dieu pour nous. Afin de nous rappeler sans cesse celui-ci , on représente le premier sous la figure ou l'image d'un Cœur , c'est-à-dire , de cette partie du corps humain , qui , selon certains Philosophes , est le principe de la vie animale , & la source organique de toutes nos bonnes ou mauvaises affec-

tions. Il est vrai que les Théologiens, d'après l'Écriture, n'entendent par le mot de Cœur, qu'une des facultés de l'ame, ou plutôt l'ame elle-même, seul principe actif & immédiat de ses opérations. C'est dans ce sens qu'il est dit : vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur : *ex toto corde*. C'est du cœur que partent nos désirs déréglés, & leurs effets pernicioeux : *de corde exeunt*. Cependant cette attribution au cœur matériel, n'est point sans quelque convenance : qu'on en juge par ce qu'un chacun éprouve, lorsque l'ame, cette substance spirituelle, produit en elle-même quelque-une de ses sensations. Ne se fait-il point alors dans notre cœur, proprement dit, une impression ou émotion plus ou moins vive, selon le degré de force & de véhémence que l'ame donne à ses sentimens ou à ses désirs ? C'est donc à cause de cette correspondance ou de ce rapport intime entre les deux substances, qu'on expose à nos yeux l'image ou la figure d'un cœur isolé, afin qu'à la vue de cet emblé-

me de l'amour divin , notre ame , par une interprétation anagogique , s'éleve jusqu'à la considération de ce même amour , & qu'elle comprenne combien il est de son intérêt & de sa reconnoissance d'y répondre elle-même par le sien.

Dès que le pieux Archevêque , prédécesseur du grand Prélat qui nous gouverne * , eût établi cette dévotion dans l'Eglise Primatiale & Métropolitaine d'Auch , notre fervent Religieux souhaita d'être reçu au nombre des Associés. On ne tarda point de satisfaire ses pieux desirs ; on s'applaudit d'avoir pour Confrere un homme d'un mérite si reconnu. Son agrégation se fit publiquement au mois de Juin 1767. Ce n'est pas tout ; on voulut profiter encore des rares lumieres du nouvel Agrégé. Plusieurs Membres de la Confrairie , des plus zélés & du plus haut rang , avoient formé le projet d'un Livre propre à donner du crédit & de l'étendue à la nouvelle institution. Quelque capables que fussent ces

* M. d'Apchou.

Messieurs de le bien remplir eux-mêmes ; ils jugerent à propos d'en confier l'exécution à notre Pere. Ils le prient donc de vouloir bien consacrer quelques-uns de ses momens à la perfection de cet ouvrage , & de se charger au moins. . . « de la partie qui pourroit le rendre plus propre à » piquer la curiosité , à éclairer l'esprit des » plus simple , & à émouvoir le cœur » : Ce sont les propres termes de la Lettre qu'on lui écrivit à ce sujet.

Je ne sai si ses occupations habituelles lui permirent de s'appliquer à cette bonne œuvre. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on s'en rapportoit si parfaitement à son goût & à la solidité de sa critique , qu'on le prioit de corriger ou d'ajouter dans le plan qu'on lui envoyoit , tout ce qu'il jugeroit à propos. . . « Nous n'avons d'autre vue , » disoit-on , dans la même Lettre , en vous » envoyant le projet entier du Livre , si » non que vous en usiez , comme vous » le trouverez bon ; & que vous vouliez » bien nous donner votre sentiment sur le

» tout , afin qu'on puisse corriger ce que
 » vous trouverez de défectueux , & qu'on
 » puisse faire les augmentations que vous
 » croirez nécessaires. » Cette façon d'écrire
 & de s'en rapporter , fait , si je ne me trompe ,
 autant l'éloge de ces Messieurs , dont les
 lumieres sont très-supérieures , que de ce-
 lui à qui leur modestie voulut bien les sou-
 mettre & les subordonner.

Quand je vois un homme si éclairé , &
 d'un jugement si solide , se faire agréger
 avec tant d'empressement à la pieuse ASSO-
 ciation dont je viens de parler , que les
 pointilleries , les chicanes de quelques-uns
 de nos Théologiens sur cette dévotion ré-
 cente , me paroissent téméraires , vaines ,
 & suspectes ! N'eussé-je d'autres motifs pour
 me la faire respecter comme solide & uti-
 le , que le seul exemple du P. Ambroise ,
 tous les raisonnemens les plus subtils de ces
 Docteurs , pour me persuader qu'elle est
 imaginaire ou superflue , ne seroient point
 capables de m'ébranler. Je ne dis rien des
 propos pitoyables de nos prétendus Esprits

forts. Tout le monde fait avec quelle justice on pourroit leur appliquer ces paroles d'un de nos Apôtres : *Hi autem , quæcumque ignorant , blasphemant* : ces sortes de gens ne font que blasphémer ce qu'ils ignorent , & qu'ils n'auroient pas même la sagesse d'adopter , quand ils auroient d'ailleurs assez des lumieres pour en connoître le mérite.





CHAPITRE V.

Du grand nombre des personnes qu'il dirigeoit.

AUSSI-TÔT que ce fervent Serviteur de Jésus & de Marie sentit ses forces suffisamment revenues, son zele pour le salut des ames se ralluma ; la maladie en avoit suspendu l'exercice : le rétablissement de la santé lui rendit toute son activité & toute son énergie. Que ne puis-je raconter le nom, le rang, le pays des différentes personnes qui lui confierent le soin de leur conscience ! Je compterois dans ce nombre des Prélats très-pieux, plusieurs Religieux & Religieuses de divers Ordres, des Seigneurs titrés, des Duchesses, & même une auguste Reine, dont la haute piété fit long-temps l'admiration de toute la France.

Paris, Auch, Bagnères, Bayonne, Agen, furent les principaux théâtres où il

eut à exercer le ministère délicat de la direction. Cependant la réputation du talent singulier qu'il avoit reçu du Ciel pour la conduite des âmes, s'étoit répandue beaucoup plus loin ; elle avoit percé jusques dans l'Amérique. Plusieurs personnes de ce nouveau monde , ne pouvant , à cause de la distance des lieux , lui confier de vive voix les secrets les plus intimes de leur conscience , ne craignoient point de les exposer dans une Lettre , & de les lui communiquer par écrit. Il se trouve parmi ses papiers plusieurs Lettres datées de ce pays chaud ; elles respirent toutes la piété la plus pure ; d'où l'on peut inférer , quoi qu'en dise certain Auteur , * que la Religion Chrétienne , malgré sa sévérité , fut toujours indépendante des pays où elle fut introduite ; & que jamais la température du climat ne fut nulle part la cause de sa décadence ni de sa conservation. Pour ce qui concerne les endroits où l'on étoit à portée de l'aller consulter soi-même , ou

* Mont.

de se confesser à lui , avec quelle pieuse avidité ne le faisoit-on point !

Qu'on ne croie pourtant pas qu'il fût de ces Directeurs qui , avec beaucoup de zèle pour le salut d'une ame , ne laissent point que de tolérer dans la personne certains goûts , au moins suspects ; celui que les gens du monde ont pour la parure , paroît être de ce nombre ; cependant , s'il n'affujettit qu'à ce qui est purement de mode , s'avise-t-on de le condamner ? Cette tolérance est-elle blâmable , ou non ? La question sera bientôt décidée , si l'on en juge par le trait suivant.

Une Dame très-respectable , & du nombre de ses anciennes Pénitentes , vint un jour avec une de ses Demoiselles le demander à la porte d'un de nos Couvens ; comme elles étoient étrangères dans le pays , la mere crut qu'il étoit de la bienséance de son état d'y paroître , aussi-bien que sa fille , parées de tout ce que la mode a de plus élégant & de plus recherché. A peine le P.

transporté par un de ces mouvemens de zele , dont l'ardeur , aussi vive que prompte , faisoit , enflamme , & fait agir avant toute réflexion , il s'écrie , les yeux & les mains levés vers le Ciel : « Mon Dieu , » mon Dieu , mon Dieu , que vois-je ? » Eh ! quelle horreur ; » & tout de suite , montrant de la main la jeune Demoiselle , « quel compte terrible , continua-t-il , s'a- » dressant à la mere , n'aurez-vous pas un » jour à rendre à votre Juge & au mien ? » Se peut-il , que dans un âge où à peine » cette enfant est éclairée des premières » lueurs de la raison , vous lui faissiez vio- » ler les promesses si solennellement fai- » tes au jour de sa consécration à Dieu » par le Baptême ? Ne rougissez-vous pas » de la profiter déjà , & vous-même , au » luxe , aux pompes , aux vanités du mon- » de ? » Une sortie aussi forte rendit la Dame toute interdite ; & tandis que son imagination troublée cherchoit quelque espece d'excuse , le P. se hâta de se retirer , laissant l'une & l'autre personne également

confusés & édifiées. Quoi qu'on doive penser de cette espece de saillie , je la regarderois toujours comme le trait d'un zele plein de vigueur , qu'aucun respect humain n'arrête ; comme l'effet d'un zele éclairé , qui ne voit dans tous ces ajustemens de mode , ou que des ornemens trop recherchés , qui n'assortissent pas à la modestie ni à l'humilité chrétienne , ou qu'un luxe onéreux & ridicule , qui n'est souvent ni en proportion des revenus que l'on a , ni convenable au rang ou à l'état que la naissance avoit donnés.

Loin encore de lui cette espece d'émulation qui fait qu'on se choque d'une interruption ou d'une cessation de confiance , & qui regarde comme un outrage très-injurieux tout recours à un autre Tribunal. Il savoit trop combien la liberté est nécessaire dans la pratique d'un Sacrement si humiliant pour l'amour-propre , & combien la tyrannie dans ce redoutable ministere seroit capable d'en inspirer l'éloignement , ou d'en occasionner un abus sacrilege. Voici

ce qu'il écrivoit un jour , & là-dessus , à une des personnes qu'il dirigeoit : « Avant » de vous répondre sur . . . je veux vous » dire une chose qui est encore plus inté- » ressante pour votre avancement dans la » vertu ; c'est au sujet de votre Confesseur. » Je le regarde comme un Saint & un ha- » bile homme ; cependant je vois que » vous n'y avez point confiance : cela ne » me surprend pas , & ne doit point » vous alarmer. La confiance ne dépend » point de nous ; la grace ne détermine » pas tout le monde de la même manière , » & vers le même objet : le ministère n'est » point attaché à un seul ; & Dieu ne veut » point faire tous ses ouvrages avec le mê- » me instrument : d'ailleurs le caractère y » a beaucoup de part ; cependant celui en » qui nous n'avons pas de la confiance & » de l'ouverture de cœur , ne fera gueres » du bien en nous . . . Peut-être Monf. » l'Abbé*** vous conviendrait mieux ; mais » voyez vous-même : la confiance ne se » donne ni ne s'achète ; elle est co-rela- » tive comme l'amitié. »

A ce propos on pourroit remarquer encore en lui une autre bonne qualité ; c'est qu'il étoit plein d'estime & de vénération pour MM. les Ecclésiastiques , & sur-tout pour les Prêtres : il imitoit par-là notre humble Patriarche qui , dans son Testament , parlant expressément d'eux , dit : « Et eux & tous autres je veux craindre , » aimer , & honorer comme mes Seigneurs ; & je ne veux en eux considérer ce qui est inséparable de la foiblesse humaine , parce que je discerne en eux le Fils de Dieu , & sont mes Seigneurs. » Eh ! en effet , quel délire ne seroit-ce point , quel scandale , quel bizarre fanatisme , s'il se trouvoit entre les Ecclésiastiques & les Religieux de la jalousie , du mépris , de l'antipathie , de la division ? Ne sommes-nous pas tous Sectateurs du même Evangile , Ministres du même Dieu , honorés du même caractère ? Nous reconnoissons , les uns comme les autres , les mêmes Apôtres pour nos Peres & nos Maîtres communs. Si la succession d'autorité & d'hon-

neur se trouve dans le Clergé Séculier, nous sommes leurs successeurs, & plus ou moins leurs imitateurs dans leur façon de vivre. Tous, à la vérité, ne furent point appelés à une vie si parfaite; aussi n'est-elle que de conseil: mais la diversité de vocation pourroit-elle jamais être un prétexte excusable, si les uns & les autres se dispensoient des égards & des sentimens, qui leur sont réciproquement & proportionnellement dus?

Il n'avoit pas non plus cette espece de manie qui fait céder tous les autres devoirs à celui de donner des Confessions. S'il ne pouvoit allier ce charitable exercice avec ses obligations d'état, il savoit fort bien se défendre contre les instances les plus réitérées, réprimer l'indiscrétion & faire taire l'importunité. « Je vous conjure, par les » entrailles de la charité Chrétienne, écrit-il un jour à la même personne, de » ne pas me presser davantage pour vous » confesser; je ne le puis maintenant en » aucune maniere. . . . Vous voyez mes

» embarras. . . ne pouvez-vous pas égale-
 » ment vous sanctifier sous la direction de
 » Monf. l'Abbé *** ; au lieu que je ne
 » puis substituer personne aux fonctions
 » attachées au poste qu'on m'a confié. »
 Il étoit alors Pere-Maitre des Novices , &
 il croyoit sagement que le soin de ces En-
 fans de la Maison , devoit , par une pré-
 férence de justice , l'emporter sur ceux du
 dehors.



CHAPITRE VI.

La Conversion d'une Dame Angloise.

JE pourrois parler d'un grand nombre
 de Conversions frappantes , qui furent &
 qui sont encore les fruits précieux de son
 zele , de ses lumieres & de sa merveilleuse
 onction ; mais qu'il me suffise de confier
 au Public une ou deux anecdotes là-deffus.
 La premiere regarde une Dame Angloise ,
 aussi respectable par sa naissance que par ses

mœurs. Il y a environ trente ans que le dérangement de sa santé l'avoit attirée à Bagnets pour s'en procurer le rétablissement. C'étoit là l'unique fin qu'elle s'étoit proposée en quittant sa Patrie , & le seul motif d'un voyage aussi pénible que long : mais , ô secrets admirables de la Providence ! ô merveilleuses ressources des miséricordes du Seigneur ! Les desseins du Ciel sur cette Etrangere s'éteudoient bien au-delà de ses vues & de ses désirs. L'Être Puissant , qui tient entre ses mains les clefs de la mort & de la vie , n'avoit permis cette indisposition du corps , que pour opérer en elle une guérison bien plus importante , je veux dire , celle de son ame.

Cette cure cependant n'étoit point des plus aisées. Nourrie & élevée dans tous les préjugés que le démon du schisme & de l'hérésie a formé & soutient chez presque toute la Nation Angloise , cette Dame avoit autant d'averfion & d'éloignement pour la Religion Catholique , que de zele , ou plutôt , que d'entêtement pour la sienne : elle

croyoit à celle-ci de bonne foi ; elle en pratiquoit fidèlement la morale ; en un mot, c'étoit une D evote de sa Secte , qui se croyant véritablement éclairée , devoit par conséquent être très-difficile à détromper : mais le même Dieu , qui terrasse , quand il veut , les ennemis les plus furieux de l'Eglise , pour en faire des Apôtres ; ce Dieu puissant , qui , par sa grace , change quelquefois la haine de la vérité qu'on ne connoit pas , en amour pour elle , en la faisant connoitre , fut bientôt dissiper tous les prestiges qui s'opposoient à sa conversion.

Dès que après quelque usage des eaux cette Dame se fut apper ue du recouvrement de ses forces , elle crut devoir accorder quelque chose à la curiosité. Le Pays est assez sauvage par lui-même ; resserr e entre deux chaînes de montagnes , il ne fournit presque rien qui puisse la satisfaire : mais elle avoit entendu parler d'une solitude assez agréable , où il y avoit une Fontaine remarquée par tous les Etrangers. Faute d'autre objet plus intéressant , elle

se détermine d'aller se promener dans ce lieu solitaire : elle fut donc à Medoux ; & c'est là où le souverain Pasteur des âmes attendoit cette brebis égarée ; c'est là où il avoit résolu de la faire rentrer dans son bercail.

Notre Confrere , qui depuis long-temps vivoit dans cette Retraite , plutôt en Ange qu'en homme , prenoit dans une des avenues un de ces délassemens que la vertu la plus austere ne s'interdit point , lorsque , par un hasard ménagé par la Providence , l'un & l'autre se rencontrèrent : la modestie du Solitaire & son maintien recueilli , frappèrent d'abord cette Dame ; malgré l'aversion que les Sectaires ont communément pour la personne & pour l'état des Religieux , elle ne peut s'empêcher d'être faite de quelque sentiment de respect pour lui : elle daigna même s'en approcher ; mais plutôt par bienfaisance que par tout autre motif. Cependant ils se font réciproquement les honnêtetés ordinaires , & ils entrent en conversation. Si les dehors du P. Ambroise

avoient déjà fait quelque impression dans son ame , que ce premier entretien y occasionna du changement ! D'abord il étouffa dans cette Dame l'antipathie qu'inspire la différence d'état & de Religion ; à ce premier effet succéderent chez elle l'estime & beaucoup de confiance en lui ; de ces sentimens elle passa bientôt jusqu'à désirer de le voir encore : elle alla plus loin ; elle osa le lui témoigner & le prier de vouloir bien y consentir ; ce qu'il fit.

Ce consentement avoit été déjà suivi de plusieurs visites & de plusieurs entretiens , lorsque cet Homme , digne du temps des Apôtres , crut se sentir inspiré de travailler à la conversion d'une personne qui se trouvoit , sans le croire , dans le plus déplorable & le plus funeste égarement. Sa perte éternelle , qui en devoit être la suite inévitable , l'affligeoit vivement : il veut l'empêcher , s'il lui est possible. Dans ce dessein , il consulte tout ce qu'il peut avoir de ressources pour réussir. La voie d'un commerce de Lettres lui parut plus propre , parce

que d'ailleurs elle étoit la plus conforme à son goût. Il lui écrivit donc , & voici mot pour mot cette première Lettre , dans laquelle on va voir la politesse & le zèle , l'adresse & le génie , la force & la précision de son Auteur.

*Que la paix de Jesus regne
dans nos cœurs.*

M A D A M E ,

Les sentimens du respect le plus profond & du zèle le plus sincère , dont je me sens pénétré pour votre personne , me donnent le mouvement de m'ouvrir à vous sur les réflexions que m'ont fait naître les conversations dont vous m'avez honoré. Je fais que mon zèle , tout zèle qu'il est , vous paroîtra déréglé & imprudent ; mais le caractère de bonté que j'ai reconnu en vous m'a fait espérer que votre cœur justifiera , ou excusera du moins ce que votre esprit judicieux doit naturellement condamner. La différence des Religions que nous profes-

sons vous & moi , a été la première pensée qui m'est venue sur votre compte ; & vous êtes trop équitable pour condamner une telle réflexion , sur-tout dans un homme de mon caractère. Mais que pensai-je à cet égard , Madame ? Vous avez l'esprit trop bon pour ne pas me prévenir là dessus. Vous sentez que je souhaiterois ardemment de n'être point séparé de créance d'une personne que je respecte au-dessus de toute expression. A la vérité , la chose paroît bien difficile ; mais les difficultés qui étouffent les desirs médiocres , ne servent qu'à irriter les véhémens.

Pour faire l'essai d'un projet de réunion à cet égard , je n'attaquerai point de front votre créance ; je me contenterai de justifier la mienne , contre laquelle votre Nation , toute ingénieuse , & toute savante qu'elle est , est si fort prévenue ; mais prévention dont elle reviendroit aisément , si elle vouloit bien avoir la patience de nous écouter , & de lire les Apologies ingénues & savantes que nous avons composées pour

nous réconcilier une Nation qui n'a jamais paru méprisable , même à ses Ennemis.

Deux voies s'offrent à moi pour cette justification ; l'une pénible & longue , d'examen & de discussion des points contestés, par laquelle je pourrois vous prouver que j'ai raison de penser comme je pense ; l'autre courte & facile , par laquelle , sans entrer dans l'examen de tous les points de Foi , dans lesquels nous différons , je puis convaincre une personne aussi amie de l'ordre que vous l'êtes, qu'en pensant comme je pense , je ne fais qu'obéir à une autorité établie de Dieu pour nous enseigner tous , & nous fixer en matiere de Foi.

C'est à cette dernière que je m'en tiens, non tant pour flatter ma paresse , que pour vous servir plus promptement & plus utilement, disposé d'ailleurs d'entrer dans la controverse , dès que vous aurez la bonté de me marquer votre désir là-dessus. En attendant je m'établirai du côté de l'autorité de l'Eglise Romaine , & je tâcherai de vous prouver (& j'ose même espérer d'y réussir) que

cette seule Eglise a droit d'enseigner & de décider en matière de Foi ; qu'elle seule peut finir les disputes qui s'élevent sur cette Foi ; que l'on doit l'écouter avec soumission , & lui obéir sans réplique , & qu'enfin il n'y a point de vraie Foi dans ceux qui se séparent de cette Eglise , ni point de salut à espérer pour eux.

Pour procéder à la preuve de cette proposition avec tout l'ordre & la précision qu'elle exige , j'établirai d'abord les principes les plus incontestables ; d'où , par des conséquences suivies & liées , je descendrai de proche en proche , jusqu'à conclure nécessairement pour ma proposition ; & voici tout l'ordre que j'y observerai.

1°. La Foi est une vertu qui nous fait croire tout ce que Dieu a révélé , parce que c'est lui-même qui l'a révélé ; & qu'étant une sagesse infinie , il ne peut , ni nous tromper , ni se tromper lui-même.

2°. Cette Foi est unique dans son objet ; il n'y a qu'un seul corps de Doctrine révélée ; elle est indivisible : de sorte que cette

Foi ne peut être partagée entre plusieurs Sociétés , ou plusieurs Membres de la même Société. Celui qui est infidèle dans un seul point révélé , ne possède pas la moindre partie de cette Foi unique & surnaturelle dont il est ici question.

3°. Ce corps de Doctrine révélée est contenu dans l'Écriture & la Tradition , dont les parties sont si liées , qu'elles n'admettent entr'elles rien d'étranger ; elles sont même indivisibles.

4°. Quoique cette révélation soit proprement le motif de notre Foi , elle n'est pourtant point absolument suffisante pour nous fixer , parce qu'elle n'est pas évidente & incontestable : nous avons donc besoin de quelqu'autre secours pour la reconnoître , & nous assurer , malgré les contestations & la multitude des Sectes , que ce que nous croyons est véritablement révélé , & que par conséquent la Doctrine des autres Sociétés ne l'est pas , Dieu ne pouvant être contraire à lui-même.

5°. Ce secours doit être à la portée de

tout le monde, même des hommes les plus grossiers, qui sont appellés à la Foi comme les gens d'esprit & les savans; il doit donc être d'une nature à frapper les yeux, & à se faire sentir d'abord d'une maniere qui ne laisse aucun doute fondé.

6°. De là suit nécessairement que ce secours ne peut consister dans des recherches dont tous les hommes ne sont point capables: il ne consiste pas non plus dans certaines lumieres surnaturelles & particulieres à chaque homme, que Dieu ne nous a pas promis.

7°. Ce seroit peu connoître la nature de l'Écriture Sainte, & être peu instruit de l'abus que tous les Hérétiques en ont fait, que de faire consister ce secours dans l'Écriture seule; outre que ce seroit engager les hommes dans une discussion, dont la plupart sont incapables, rendre les Savans juges de leur propre foi, faire dépendre cette foi de l'érudition, ou plutôt l'exposer à tous les caprices des Esprits critiques, & rejeter la Tradition, qui n'est pas moins regle de foi que l'Écriture Sainte.

8°. Ce secours ne peut donc être qu'une autorité visible , caractérisée & destinée à nous enseigner la saine Doctrine , & nous marquer infailliblement les erreurs.

9°. Cette autorité n'est pas celle que donnent les talens , ou même la vertu ; ce n'est pas non plus celle des Princes temporels ; ce ne peut-être que celle de l'Eglise de Jesus-Christ , qu'il nous ordonne d'écouter comme lui-même ; tout consiste donc à discerner cette Eglise , & à l'écouter.

10°. Aucune des Sociétés séparées de la Communion du Siege de Rome , n'est la vraie Eglise de Jesus-Christ , & en particulier , ce n'est pas celle qui reconnoît le Roi d'Angleterre pour son Chef.

11°. La seule Eglise de Rome est revêtue des caracteres propres de la véritable Eglise de Jesus-Christ ; elle est la seule dépositaire de ses promesses ; seule infaillible ; seule capable de rechercher sûrement les points révélés , & de nous les proposer sans crainte d'erreur ; seule par conséquent dépositaire de la vraie Foi.

12°. S'il n'y a de vraie Foi que dans l'Eglise Romaine ; & , si comme dit l'Apôtre , il est impossible de plaire à Dieu , & par conséquent d'être sauvé sans la Foi , c'est une conséquence nécessaire , que , hors l'Eglise Romaine il n'y a point de salut.

Voilà , Madame , un ordre qui me paroît bien naturel ; un enchaînement des principes & de conséquences , dont la liaison conduit nécessairement jusqu'au point décisif entre vous & moi. Il me semble vous entendre me répondre ici que c'est un beau plan , mais qui demande de bonnes preuves ; elles ne me manqueront pas , Madame ; & à cet égard j'ose bien , plein de confiance en la bonté de ma cause , ne vous demander aucune grace ; mais , si je ne vous en demande pas pour le fond des preuves , qui seront très-solides & très-convaincantes , j'ai grand besoin que vous m'en fassiez beaucoup sur la manière de les proposer , aussi-bien que sur mon style sec & rampant , qui ne fera pourtant pas à

vos yeux fans quelque mérite , fi vous voulez bien ne pas perdre de vue dans la lecture de mes Lettres la Religion qui les dictera , le zele pour votre service , dont elles feront animées , & les sentimens du profond respect avec lequel , &c.

Cette Dame ne prit point en mauvaife part cette démarche du P. Ambroise : elle accepta fans répugnance d'entrer en lice avec lui. Dès ce moment plusieurs Lettres furent écrites de part & d'autre : elles contenoient toutes des objections , ou des preuves , des difficultés , ou des éclairciffemens relatifs aux points contestés. La dispute fut longue ; l'attaque pressante ; la résistance opiniâtre : enfin la vérité triompha : le Ciel bénit les désirs , le travail , & la constance du nouvel Apôtre. La lumière prit la place des ténèbres : le préjugé tomba ; & une abjuration en forme & des plus sinceres couronna une si sainte entreprise.



CHAPITRE VII.

*Autre conversion d'une Demoiselle ,
appellante.*

LA seconde conversion fut celle d'une jeune Demoiselle , qui , faute de méfiance & d'instruction , s'étoit laissée insensiblement séduire par une Dame étrangere , que le besoin des remedes avoit amenée de loin dans le même pays. Celle-ci , imbue des erreurs de Quesnel , étoit une des plus zélées Prédicantes qu'eût acquies , (ce que le parti nommoit ,) le petit Troupeau. Le désir de l'augmenter , par des nouveaux Profélytes , étoit encore une de ses grandes manies. Aussi à peine fut-elle arrivée à Bagneres , qu'elle s'empressa de répandre le venin des erreurs qui l'oppressoit. Je doute fort que dans un pays si bien instruit , & qui fut toujours si catholique , elle ait eu de grands succès : quoi qu'il en soit , la jeune Personne dont il s'agit , eut le

malheur de s'en laisser infecter. Cette conquête n'étoit point des plus glorieuses ; le parti ne laissa point que d'en être extrêmement flatté ; il prit un soin tout particulier de la bien instruire , & il n'épargna rien pour la conserver : louanges , flatte-ries , promesses , présens , tout fut mis en usage : mais que peuvent les efforts des hommes contre les desseins du Ciel ! le Dieu qui avoit permis cet écart , dans cette jeune Personne , ne l'avoit point entièrement abandonnée : il avoit résolu de la ramener.

Parmi tant des moyens de nous convertir , qu'il peut puiser dans les trésors de sa miséricorde , il en choisit un , qu'on pourroit appeller des plus caustiques & des plus cuisans : ce fut celui de l'inquietude , du trouble , de la sécheresse , de l'anxiété. Avant qu'elle fût devenue anti-constitutionnaire , elle avoit fait quelque progrès dans la piété , & elle en avoit favouré les douceurs ; l'état où son ame se trouva après sa chute , ne fut plus le même ; plus alors

de consolation intérieure, plus d'onction, plus de repos : elle avoit beau recourir à ses séducteurs, & les consulter, ils lui promettoient toujours la paix, & jamais cette paix ne venoit : Dieu ne cessoit de répandre l'amertume sur cette rebelle, & de l'en abbreuver, pour ainsi dire, jusqu'à la lie. Enfin, ne pouvant plus supporter une situation d'ame aussi affreuse, qu'inconnue jusqu'alors, elle prend son parti tout à coup.

Elle connoissoit le P. Ambroise, sa charité, ses lumieres, ses talens : elle s'enhardit à l'aller trouver, & à lui faire l'aveu de tout ce qu'elle souffroit. Cette confiance eût été fort inutile pour le soulagement qu'elle cherchoit, si l'habile Directeur n'eût poussé ses recherches bien au-delà de ce qu'elle lui avoit exposé : il l'interrogea donc sur ses sentimens, & sur ses pratiques de religion : cette Demoiselle, qui ne s'attendoit point à cette demande, hésite d'abord, recule, rougit : le P. Ambroise, qui voit son embarras, soupçonne quelque vice se-

cret , l'exhorte , la presse , la conjure de ne lui rien cacher ; d'un autre côté le démon de l'orgueil & du mensonge , qui craignoit de perdre sa proie , lui inspire & la sollicite de ne point se déceler , ou de soutenir hardiment son erreur. Elle prend ce dernier parti : elle se déclare appellante , & joignant une pitoyable présomption à cet aveu , elle avance qu'elle croit même avoir les motifs les plus légitimes , pour persister dans son appel.

C'est ici une des occasions où notre Pere fit usage de l'empire qu'il avoit déjà pris sur sa vivacité naturelle : aussi la pitié pour cette jeune Révoltée , fut d'abord le seul & le premier sentiment qu'il se permit à son égard : se laissant ensuite conduire par le zele du salut de son ame , il saisit les premières raisons que lui présenta sa longue étude sur les matieres du temps : ces raisons ne firent aucune impression sur cet esprit prévenu : son aveuglement & son obstination continuerent d'être toujours les mêmes : que dis-je ? elle eut encore la témérité

mérité de prétendre avec lui une dispute en forme. Cet homme si versé dans la Théologie , cet homme qui employoit à l'étude tout le temps qu'il ne passoit pas aux exercices de piété , ne laissa point , malgré l'infériorité de son Antagoniste , d'avoir la condescendance d'y consentir. C'est ainsi que notre divin Sauveur ne dédaigna point , malgré la différence de religion & le dérèglement de la Femme de Samarie , de soutenir , pour la sauver , une assez longue discussion avec elle.

Cependant la nouvelle Appellante , sentant tout le danger de se compromettre toute seule , appelle à son secours tous les Héros le plus fameux du parti : il y en avoit de l'un & de l'autre sexe : de ce dernier nombre étoit sur-tout cette Dame étrangere dont nous avons déjà parlé. Sa naissance , ses richesses , son rang la rendoient une des personnes de plus considérables du Royaume : depuis son départ de Bagnères , elle avoit toujours entretenu , par ses Lettres , une correspondance inti-

me avec ſa Profélyte ; malgré la diſproportion d'état & de fortune qui ſe trouvoit entre toutes les deux , la première ne croyoit point ſ'avilir par ce commerce ; & l'autre , qui ſ'en ſentoit fort honorée , eût été très-mortifiée qu'il n'eût pas continué. Elle ne manqua donc point de l'informer au plus vite de la criſe dangereuſe où elle ſe trouvoit ; & voilà qu'auffi-tôt une foule de Lettres lui viennent de toutes parts : c'étoient autant d'armes pour ſe défendre , qu'on prétendoit mettre entre ſes mains : mais la plus conſidérable de toutes , fut celle de ſon illuſtre Corréſpondante : elle y rasſemble tout ce que ſon génie peut imaginer de plus propre à juſtifier les ſentimens & la conduite du parti : cette Demoifelle reçut cette Lettre , & tout ce qu'elle contenoit de dogmatique , comme autant d'oracles : munie de cette pièce , qu'elle regardoit comme une pièce victorieuſe & ſans réplique , elle l'apporte au P. Ambroïſe : celui-ci la prend , l'ouvre , la lit , & ſous peu de jours il en envoie

la réfutation la plus claire & la plus accablante. Cette piece est trop étendue pour l'insérer ici : je prie le Lecteur de trouver bon que je me borne à dire qu'elle a pour titre : « Réflexions sur la Lettre de Madame Elisabeth des Bois » : telle est la signature déguisée de cette Dame : quand on est assuré de ne point mal faire, cache-t-on ainsi son vrai nom ? ne feroit-ce pas là vérifier précisément ce que dit l'Evangile : *Omnis, qui malè agit, odit lucem ?*

A la premiere lecture de ce petit Ouvrage, le Dieu, qui donne l'accroissement à ce que l'on plante & que l'on arrose, commença de dessiller l'esprit de cette jeune Présomptueuse : il la fit passer de la trop grande sécurité à la crainte d'être dans le schisme & dans l'erreur : le parti s'en aperçut, & en fut tout allarmé. La grace cependant continua son ouvrage : elle ne cessoit d'agir sur cette ame chancelante, lorsqu'elle se sentit fortement inspirée d'aller enfin se confesser au P. Ambroise, & elle le fit.

Qu'on ne se figure pourtant pas qu'elle fût déjà parfaitement convertie. Si la légèreté de son esprit avoit d'abord causé sa chute , l'amour propre & la vanité l'empêchoient encore de se relever entièrement : elle se sentoît toujours flattée d'être en relation avec des personnes qui , se disant exclusivement instruites de la saine Doctrine , ne rougissoient pas d'inculper d'ignorance les Universités , les Evêques , les Cardinaux , les Papes même qui les condamnoient. Les Lettres qu'elle continuoît de recevoir , servoient encore d'aliment à son amour propre , & enflaient sa vanité : elle se croyoit savante , parce que des Savans prétendus & soi-disans lui écrivoient ; & elle se regardoit comme de quelque considération , parce que des Personnes du premier rang daignoient avoir quelque liaison avec elle. C'étoit cette vanité qui affectoit plus intimement son ame ; & c'étoit là le virus secret qui reculoit le plus sa parfaite guérison.

L'habile Directeur connut bientôt la

grandeur du mal , & sa véritable cause : il se hâta d'y remédier ; pour le faire à coup sûr , il l'attaqua dans son vrai principe , en la faisant renoncer à toute relation avec les personnes du parti , & sur-tout à tout commerce de Lettres avec Madame la Duchesse *** ci-dessus. Quelque pénible que dût être ce sacrifice , il fallut s'y résoudre ; & peut-être cette résolution fut-elle sincère : mais que l'amour propre est un ennemi subtil & difficile à céder ! on croit souvent n'avoir plus rien à craindre de ses perfides pièges , tandis que sans le moindre soupçon on se laisse aller au gré de ces secrets mouvemens. Tel fut le cas de la nouvelle Convertie ; après sa parole donnée , elle reçut une autre Lettre de sa chère & toujours surveillante Maîtresse : jusques là le mal ne paroïsoit pas fort grand ; mais elle eut la foiblesse d'en sentir & d'en témoigner du plaisir : ce sentiment & son expression furent presque traités de crime : le zélé Confesseur crut devoir sévir , & il poussa la sévérité jusqu'à

lui faire les sages reproches consignés dans la Lettre qui suit.

M A D E M O I S E L L E ,

Je suis réellement mortifié que Madame la Duchesse vous ait écrit , & je le suis à mesure du plaisir que vous en ressentez ; car on m'a dit que votre cœur s'est épanoui de joie à la réception de cette Lettre , qui auroit plutôt dû vous affliger , puisqu'il seroit à souhaiter que cette Dame vous oubliât , comme vous m'avez paru le désirer. Si cette petite marque de son affection reveille toute votre vanité , que ne devez-vous pas craindre des empressements avec lesquels elle s'efforcera de vous séduire de nouveau lorsqu'elle sera ici. La présence est bien plus forte sur le cœur que toutes les Lettres. Que diriez-vous d'une fille qui ressentiroit un plaisir sensible , en recevant une Lettre d'un homme qui auroit abusé de sa foiblesse & de son attachement pour lui : la croiriez-vous sincèrement contrite de son péché ? Ne vous semble-

roit-il pas que ce seroit en avoir bien peu de douleur , que d'aimer encore à s'occuper de celui qui le lui auroit fait commettre ? Et ne craindriez-vous pas pour elle une rechute dès que l'objet seroit présent , voyant qu'elle y est encore attachée ? Souvenez-vous que les péchés que vous a occasionnés cette Dame , sont bien plus énormes devant Dieu , que ceux qui deshonnorent une personne du sexe aux yeux des hommes , &c.

Un directeur moins expert & moins zélé se seroit peut-être borné à cette vive réprimande. Le P. Ambroise jugea à propos de porter la précaution plus loin : il obligea sa Pénitente de mettre la main à la plume ; & il exigea qu'après avoir copié fidèlement la Lettre suivante , elle l'envoyât elle-même à la Dame dont il s'agissoit , pour réponse à la sienne.

MADAME ,

C'est un reproche bien obligeant que vous me faites , que celui de ne vous avoir

pas écrit : je n'eusse point manqué de le faire plus souvent , après la permission que vous avez bien voulu m'en donner , si j'eusse eu quelque chose à vous dire de moi-même qui pût vous faire plaisir ; car vous avez tant de bonté pour moi , que malgré ma répugnance , il faut que je vous en parle dans mes Lettres. Vous m'entendez déjà , Madame , & vous comprenez d'abord que je ne suis plus la même. La confiance que vous m'avez inspirée , m'oblige à vous tout dire , & je croirois manquer au respect que je vous dois , si j'usois de quelque détour. Je vais donc m'ouvrir à vous de tout ce que j'ai dans le cœur , & avec la dernière simplicité. Vous savez , Madame , de quelle inquiétude j'étois au sujet du parti que j'avois embrassé sur les affaires du temps : j'eus l'honneur de vous en faire part par quelques unes de mes Lettres : une voix intérieure me reprochoit sans cesse que je m'égarois : j'étois toujours reveuse : je ne me présentois devant Dieu qu'avec le trouble & la confusion dans le cœur : j'a-

vois perdu la paix de l'ame , & je m'efforçois en vain de la recouvrer : mon sommeil étoit interrompu par mes allarmes : tous les pas que je faisois sembloient me conduire dans l'enfer. Dans cette triste situation j'eus recours aux Ministres du Seigneur , auprès de qui j'ai toujours trouvé quelque soulagement à mes peines : après leur avoir montré mon état , je les écoutai : leurs premiers discours porterent la lumière dans mon esprit , & un commencement de paix dans mon cœur : mais je ne me fixai point aussi-tôt qu'ils l'eussent souhaité : je pésois leurs raisons , & je tâchois de les détruire : je sortois d'entre trop bonnes mains pour n'être pas en état de défendre ma these : mais enfin la vérité a triomphé de mes résistances , & m'a rendu la paix que je cherchois loin d'elle. Je suis maintenant Constitutionnaire zélée.

Me voilà bien ingénue , Madame ; je vous ai fait faux-bon , & je vous le dis tout naturellement ; j'ose même espérer que vous ne vous en offenserez pas , tant je sai que

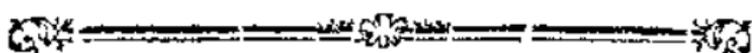
vous aimez la droiture : mais enfin la vérité que j'ai reconnue ne me rendra pas ingrate ; en abandonnant votre système , je n'ai pas prétendu renoncer à votre service. Je prierai toujours le Seigneur pour vous , comme vous me le recommandez , & même avec plus de ferueur qu'auparavant. Je n'estimerai rien tant que de vous faire ma cour , & de vous assurer toujours du profond respect avec lequel , &c.

Ces deux Lettres eurent un succès complet. Dès qu'elle eut lu la première , & qu'elle se fut soumise à envoyer la seconde , toute relation avec ses séducteurs cessa ; & les attentions du P. Ambroïse à observer , ménager , perfectionner sa conquête , la délivrèrent pour toujours des sémonces & des intrigues d'un parti , où elle ne vit plus qu'une opiniâtreté des plus révoltantes , & qu'un orgueil des plus impudens.

Ces deux Conversions furent assez publiques , & tous ceux qui en furent ou témoins , ou instruits , se les rappellent encore avec une sainte joie. Je ne dis rien de

ces Conversions moins éclatantes , qui faisoient passer d'une vie toute mondaine , & souvent très-criminelle , à la pratique édifiante de tous les exercices qu'inspire une solide piété. C'est dans le secret du Tribunal que cet excellent Directeur opéroit chez les pécheurs ordinaires ces especes de miracles. Qu'on n'en soit point surpris ; tout prêchoit en lui , tout frappoit , tout lui attiroit l'estime , la confiance , la vénération. Il eût été bien difficile de lui résister. D'ailleurs , doux , affable , modeste , plein de politesse & d'humanité ; on ne voyoit point en lui cet air sauvage , sec , rebutant , qu'un tempérament mélancholique répand quelquefois sur les Confesseurs même les plus sages & les plus éclairés. La sérénité que l'innocence donne communément à l'ame , réjaillissoit jusques sur son visage ; à travers les rides & la maigreur de celui-ci , on en découvroit presque toujours au moins quelque légère trace.





CHAPITRE VIII.

*Un trait particulier de son zèle à l'égard
d'un Evêque.*

C'ÉTOIENT peut-être toutes ces qualités réunies , dont nous venons de parler , qui prévenoient tant en sa faveur , & qui lui attiroient tant de confiance ; mais si on en avoit beaucoup en lui , il favoit aussi en prendre beaucoup vis-à-vis des personnes qui lui accordoient la leur , en se confessant à lui. En voici un exemple qui me paroît singulier , & par là assez digne de la curiosité publique. Ce fait regardoit un de nos Evêques des plus pieux , des plus zélés & des plus actifs. La mort l'a enlevé à son Diocèse ; mais sa mémoire y fera toujours en bénédiction. On va comprendre par cette Lettre , dont je vais être le fidelle copiste , ce dont il s'agit.

MONSEIGNEUR,

Les bontés dont votre Grandeur ne cesse de me combler , & la confiance dont elle m'honore , m'inspirent pour son service un zèle que le plus profond respect ne peut contenir. Je vois que votre Grandeur se livre toute entière aux devoirs de sa Charge , & j'en suis édifié : je vois cependant qu'avec tous ces soins elle ne contente pas le zèle de tout le monde , & j'en suis touché. Sa consolation est dans la pureté de ses vues , dans le témoignage de sa conscience , & dans la récompense qu'elle attend de Dieu seul ; ce sont là les sentimens d'une vertu épurée. Mais , Monseigneur , s'il étoit possible de trouver un moyen de contenter tout zèle éclairé , & de faire taire tout zèle imprudent , ne feroit-ce pas encore pour votre Grandeur le sujet d'une consolation bien solide & bien légitime ? Et le bien qui en résulteroit ne seroit-il pas très-grand ? Ce moyen pré-

cieux ne me paroît pas moins facile. L'esprit de l'Eglise , la pratique des Saints , l'usage de plusieurs grands Prélats autorisent votre Grandeur à se donner un conseil. Les Chapitres des Cathédrales ne sont que pour cela ; & dans son Chapitre votre Grandeur , comme les autres , a choisi quelques sujets pour être son conseil ordinaire & journalier dans le détail des affaires , réservant les autres Membres du même Chapitre pour les occasions rares. Si votre Grandeur assemble ce Conseil choisi certains jours de la semaine , & que là toutes les affaires soient rapportées , les Bénéfices conférés , les Dispenses accordées , les Sujets placés , la pluralité des suffrages réglant tout , quoi qu'il puisse arriver , votre Grandeur fera toujours sans reproche & devant Dieu & devant les Hommes ; elle se procurera un soulagement , sans avoir à craindre la négligence ; elle aura tout le mérite de ses travaux , sans en courir les dangers ; elle trouvera encore une défense contre la sollicitation dans la loi

qu'elle se fera imposée de ne rien faire en seul ; elle aura enfin de quoi calmer toutes les inquiétudes de sa conscience , la prudence ayant dirigé toutes ses opérations.

Ce n'est point ici une idée que les dernières circonstances aient fait naître ; elle a toujours été en moi , depuis que j'ai commencé à réfléchir. C'est d'ailleurs une maxime de la politique même Chrétienne ; que ceux qui sont dans les grandes places , ne doivent pas faire tout par eux-mêmes ; leur principale attention doit être à bien choisir les personnes qui travaillent sous eux , & à veiller sur leurs travaux. Le conseil de Jéthro à Moïse vient se placer ici de lui-même. Si le Législateur du Peuple de Dieu n'a pas cru devoir rejeter le conseil d'un homme étranger à ce Peuple , combien n'ai-je pas lieu d'espérer que votre Grandeur voudra bien souffrir les réflexions du plus zélé de ses Serviteurs , & de celui qu'elle honore de sa plus intime confiance , &c.

Je me garderai bien de m'ériger ici en

Censeur d'une démarche qui ne peut être improuvée que par des traitres & lâches adulateurs. Le vrai zele , le zele qu'assortit la charité , abhorre tous ces ménagemens , dont un sordide intérêt ou une basse politique savent user avec tant d'adresse , pour dissimuler ou diminuer les défauts des Grands. La conscience du P. Ambroise étoit trop délicate , pour se permettre de telles perfidies ou de pareils déguisemens. D'ailleurs je n'ignore pas que l'estime & l'attachement pour ce Prélat eurent pour le moins autant de part à cette démarche que tout autre motif permis ; aussi sa Grandeur lui en sentit-elle bon gré ; & si la maladie n'eût sitôt terminé ses jours , elle n'eût pas manqué de mettre à profit des avis aussi sages.





CHAPITRE IX.

*De sa Conduite au-dehors , & de sa Vie
Claustrale & commune.*

SA conduite & son maintien au-dehors étoient également capables de lui attirer l'estime & la confiance du Public. On ne voyoit point en lui ces airs presque effrontés , ces manieres laïques , ces affectations séculières dans la parure ou l'habit , cette avidité pour les amusemens du monde , ces assiduités auprès des personnes du sexe ; en un mot , aucun de ces écarts qu'on pourroit , ce semble , appeller assez à propos des barbarismes d'état. C'est par là , je le dis en gémissant , que des Religieux particuliers déshonorent quelquefois le Cloître : c'est par un alliage si monstrueux , si révoltant , si disparate de notre Profession sainte , avec une pareille inconduite , qu'ils s'attirent les brocards des indévots, les sar-

cafmes des impies , le juſte mépris & les railleries des mondains : *Quomodò obſcuratum eſt auram , mutatus eſt color optimus*. Notre Pere ſe garda bien de tomber dans un oubli ſi étrange. Si la charité , ſi la bienfaiſance l'obligeoient quelquefois de paroître au-dehors , c'étoit toujours pour auſſi peu de temps qu'il lui étoit poſſible ; & alors on n'appercevoit ni dans ſes manieres , ni dans ſes propos , ni dans aucune partie de ſa conduite , rien qui démentit la décence convenable à ſa Profeſſion. Loin de lui tout air emprunté ; toujours ſenſé & raifonnable , il ſoutenoit par-tout ſon caractère de vrai Religieux ; mais ſans momerie , ſans enthouſiaſme , ſans mioutie , ſans ridiculité.

Il eſt vrai que pour ce qui concerne les pratiques du Chriſtianiſme les plus vulgaires , ces premieres marques de catholicité , dont on eſt inſtruit dès l'âge le plus tendre , comme de réciter la Salutation Angélique aux heures désignées , de faire les Prieres avant & après le repas , &c. elles

furent toujours pour lui des devoirs de Religion, dont il crut n'avoir jamais aucun solide prétexte de se dispenser. Qui, parmi les gens du monde, s'acquiesce, aujourd'hui sur-tout, de ce dernier devoir, de cet acte de reconnoissance & de Religion, dont le Fils de Dieu nous donna lui-même l'exemple, & qui nous est si expressément recommandé dans plusieurs endroits de l'Écriture ? On craindrait sans doute de passer pour dévot, si l'on montrait de l'exactitude dans l'observance de ces petites choses : ne devroit-on pas craindre plutôt que l'omission ou le mépris d'une pratique si aisée ne conduise à celui des obligations les plus indispensables ? Tel est du moins un des dangers annoncés dans l'Évangile. Mais, ô temps ! ô mœurs ! Il y a moins de cinquante ans que ces courts hommages rendus au bienfaiteur de l'Univers étoient en vigueur & généralement observés après tous les repas. Aujourd'hui on les méprise, ou on en rougit. Eh qui ? N'est-ce pas plus communément cette classe d'hommes que l'Écri-

ture appelle *abundantes in sæculo* , à qui il ne manque aucune des commodités de la vie ? Ne font-ce pas ces hommes que l'Auteur de tous les biens comble plus abondamment de ses dons & de ses largesses : *Benefaciens de Cælo. . . implens cibo & lætitiâ corda nostra ?* En voyant un oubli de Dieu si indigne , une ingratitude si outrageante , au moment même où l'on vient de se repaître de ses bienfaits les plus gratuits , ne pourroit-on pas dire : *Prodit quasi ex adipe iniquitas eorum ?* L'opulence & la bonne chère ne servent chez ces gens-là qu'à les rendre plus méconnoissans , plus insensibles , & moins Chrétiens.

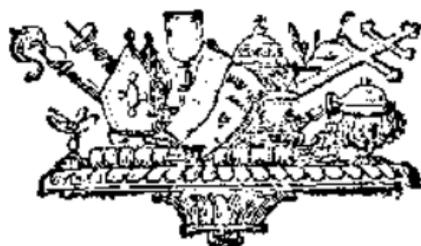
Je passe à la Vie Claustrale du P. Ambroise ; à cette vie extérieure & commune qui caractérise notre état. L'épreuve que nous en faisons nous apprend qu'il n'est rien de plus pénible ni de plus rude à la nature que la continuité de tous ces différens exercices qui nous sont prescrits par notre règle, nos usages & nos constitutions. Je ne

rougis point d'avouer que les complexions les plus fortes sont forcées quelquefois d'en suspendre la pratique ou d'en modérer les rigueurs. Qu'est-ce, en effet, que notre vie commune & religieuse ? N'est-ce point de jeûner sept à huit mois de l'année, & de ne faire alors qu'un seul repas, toujours frugal & analogue à nostre stricte pauvreté ? N'est-ce point d'aller la nuit ou le jour six à sept fois au Chœur, & de n'y aller que pour passer plusieurs heures à chanter les Louanges du Dominateur de l'Univers, & à méditer les vérités éternelles ? N'est-ce point d'affliger son corps par des longues & fréquentes macérations, & de n'être jamais revêtu que d'un drap que sa grossièreté & sa forme rendent aussi peu propre à nous protéger contre les rigueurs de l'hiver, qu'à nous garantir de celles de l'été ? N'est-ce pas enfin d'employer tous les intervalles des Offices, des repas, & d'un court sommeil, à des lectures spirituelles, à l'étude de la morale, à la direction des ames, à leur instruction ? Tel

est le détail de nos exercices journalie r & tels furent toujours , excepté dans le cas de maladie , ou autre empêchement légitime , ceux de notre respectable Confrere ; mais qu'on ajoute à des pratiques aussi pénibles un recueillement presque continuél , une ferveur d'action qui ne se ralentissoit que pour devenir plus ardente , une charité des plus compatissantes pour nos malades , un amour extraordinaire de notre haute pauvreté , un dépouillement presque total des choses même les plus licites , une soumission des plus respectueuses pour l'autorité ; enfin , une fidélité inviolable pour les plus petites observances , on se formera une idée juste de la conduite extérieure de ce grand Religieux.

Cependant , j'ose l'avancer , on ne voit ici qu'un léger crayon de ses pratiques vertueuses & des sublimes traits de sa haute piété. Je n'exagere point : quelque intérêt que je prenne à honorer sa mémoire , j'ai trop connu sa modestie & son humilité , pour aller enfler son éloge par l'hiperbole.

D'ailleurs , comment moi , qui me pique tant de droiture & de sincérité , irai - je travestir par des fausses couleurs le portrait d'un homme qui fut toujours l'ennemi décidé de la flatterie , du mensonge & du déguisement. Je ne dis rien dont les preuves ne soient entre mes mains ; & j'en ferois déjà part à mes Lecteurs , si je n'avois cru que les traits dont je veux parler , formant , si je ne me trompe , la partie la plus intéressante de son Histoire , méritoient d'être isolés , pour ainsi dire , & d'avoir une place à part. On les verra dans la seconde Partie de sa Vie.





C H A P I T R E X.

Son premier Voyage à Paris.

EN attendant, transportons-nous à Paris, où le dessein d'y faire imprimer ses Lettres Spirituelles l'avoit attiré. Cette époque date de l'année 1764. Il en avoit demandé la permission au Révérendissime P. Paul de Colindres notre Général d'une des Maisons d'Espagne, qui jouit depuis longtemps de la Grandesse : ce digne successeur de l'humble St. François, qui depuis son entrée chez nous, avoit eu le courage de refuser deux Evêchés dans sa Patrie, non-seulement lui accorda cette permission avec plaisir, il ajouta à cette grace celle de se l'associer dans ses visites, & il le mit au nombre de ses plus affidés Compagnons. Il lui eût été difficile de choisir un sujet mieux disposé à entrer dans toutes ses bonnes vues, & qui fût plus capable de l'aider à les bien remplir.

Le

Le zèle, en effet, du P. Ambroise n'étoit point un de ces zèles rétrécis & circonscrits dans les seules bornes de l'égoïsme, un de ces prétendus zèles dont l'activité ne se déploie qu'en faveur de la personne qui s'en trouve affectée, & qui, plein d'une froide indifférence pour le reste de l'univers, la laisse dans une entière apathie sur tout ce qui lui paroît intérêt étranger. Celui de notre Pere ne connoissoit ni limites ni exception. Les écarts de ses Confreres le touchoient autant que l'eussent fait les siens propres. Il n'eût su apprendre le moindre relâchement parmi nous, le moindre trait scandaleux, soit au-dedans, soit au-dehors, qu'avec la plus forte amertume. Il ne s'en tenoit pas là; du sentiment il passoit à la recherche des moyens les plus propres à remédier au mal apperçu; il consultoit son esprit, il l'excitoit, il l'animoit; & tout ce que celui-ci pouvoit imaginer & lui fournir des ressources, il le faisoit, l'examinait, le pesoit; & s'il le jugeoit utile, il en faisoit usage avec autant de prudence

que de confiance & d'humilité.

C'est ainsi qu'il en usa à l'égard d'une de nos Provinces, où il apprit que le relâchement avoit fait des progrès considérables, & où les mœurs même, disoit-on, ne répondoient pas assez, & chez tous, à la sainteté de notre état. C'étoient là des taches pour nous aux yeux du Public, & peut-être même des taches réelles; mais où n'en trouve-t-on pas? Est-il Corps dans le monde, est-il Société dont tous les Membres soient toujours sains & également exempts de tout reproche? Je sai bien que les défauts de ceux-ci n'excusent ni ne justifient point les défauts du Cloître; mais je fais aussi que les personnes équitables, en blâmant les désordres de quelque état qu'ils soient, n'en auront pas moins d'estime pour les Corps dont ces particuliers vicieux sont les indignes Membres. Si ces individus de l'espèce humaine, que l'Évangile appelle monde, ne se piquent point d'une façon de penser si raisonnable, je n'en suis point surpris; ils sont tous paîtris

d'injustice & de malignité : *Mundus totus in maligno positus est* ; ils ne s'épargnent pas eux-mêmes ; ils se méprisent , ils se déchirent quoi qu'ils vivent ensemble & qu'ils se ressemblent : quels égards pourroient-ils avoir pour ceux qui , après avoir eu le courage de s'en être solennellement & heureusement séparés , ont assez de sagesse pour ne pas en devenir ni les complices ni les imitateurs ?

Revenons au P. Ambroise : il fait qu'il y a des abus parmi quelques-uns de ses Confreres ; que le démon de la discorde a mis la division parmi eux ; que nos Constitutions , nos Usages , notre Regle ne sont pas généralement observés : dans pareille circonstance , le silence , l'inaction lui paroissent des crimes de connivence ou de lâcheté ; il se donne donc du mouvement : eh ! que ne fit-il pas pour tâcher de rétablir le bon ordre , la paix , la régularité ? Tantôt il écrit au Révérendissime Pere Général , qui , ayant quitté Paris , s'approchoit déjà des frontieres d'Autriche : (ce grand hom-

me , avant son départ , l'ayant choisi pour son Substitut dans tout ce qui concerneroit cette réforme , l'avoit expressement chargé de prendre ses avis quand il le croiroit nécessaire , voulant de plus qu'il l'instruisît de tout ce qu'il feroit lui-même , relativement à cet objet) ; tantôt il s'adresse aux personnes les plus accréditées , sur-tout à celles qui lui paroissent mieux disposées à favoriser son entreprise , & à seconder ses desirs. Rien ne le rebute ; il ose tout : faut-il affronter la difficulté des abords à Versailles , il part pour la Cour ; & le Ciel qui conduit ses pas , ne tarda point à bénir sa démarche ; dès le premier jour tous les embarras des formalités disparoissent : il obtient l'accès le plus facile jusqu'au pied du Trône même.

L'Auguste Reine qui régnoit alors , & qui avoit bien voulu agréer la Dédicace de son Ouvrage , (la Paix Intérieure) daignoit depuis cette faveur l'honorer de sa bienveillance & de sa protection. Notre P. ne l'ignorant pas , s'enhardit à la supplier de

vouloir bien lui permettre l'honneur de présenter à Sa Majesté ses Lettres Spirituelles, second Ouvrage qu'il venoit de mettre au jour. Cette pieuse Princesse eut la bonté d'y consentir ; elle lui fit même un accueil des plus favorables ; & que des choses obligantes ne lui dit-elle pas ? Cependant cette présentation , soit à la Reine , soit à Monseigneur le Dauphin , aux Dames de France , aux Princes & autres Seigneurs , n'étoit qu'un pur prétexte : ses vues principales , dit-il dans une de ses Lettres , étoient toutes tournées vers la réforme , que par antonomase il appelloit la bonne œuvre : c'étoit elle qu'il avoit plus vivement à cœur ; & c'étoit là le vrai but où tendoient , & son premier voyage , & tous les autres qu'il fit encore à la Cour , où , ajoute-t-il dans la même Lettre , il se faisoit tous les jours de nouveaux & puissans protecteurs.

En prenant ces moyens humains , que la Religion ne condamne pas , il ne négligeoit point ceux que le zele & la charité des autres pouvoient lui fournir. De là ce

grand nombre de Lettres aux personnes les plus pieuses qu'il connoissoit. Sachant combien la priere du Juste est puissante auprès de Dieu, il ne manquoit jamais, en leur écrivant, d'en rappeler les avantages, & d'en solliciter le plus prompt secours.

Il ne se borna pas là ; il en vint jusqu'à dresser un plan, qu'il intitula : « Moyens » qui paroissent absolument nécessaires » pour rétablir la paix & la régulière ob- » servance dans la Province de ***. » Le mémoire où je puise tout ce que j'avance, est imparfait ; il ne s'étend que sur le premier de ces deux objets, c'est-à-dire, sur les moyens de rétablir la paix. Ces moyens ne sont pas toujours des plus faciles ; mais ceux qu'il propose sont sans contredit des plus solides, des plus efficaces, & des plus courts : il les fait consister, l'un à renfermer dans de justes bornes l'affection nationale, qu'il regarde comme un des germes de toutes les dissentions & de toutes les jaloufies qui déshonoroient cette Province ; l'autre, il croit le trouver, en

soumettant l'ambition de quelques particuliers qui vouloient se perpétuer dans les premières Charges , à des reglemens qui en établissent d'une maniere irréfragable la circulation & le transport tout-à-fait libres sur tous les sujets qu'il plairoit au Chapitre de choisir. Grand Dieu ! quelle union , quelle paix , quel bon ordre , si la raison , la justice , la Religion oppofoient toujours , & par - tout , ce dernier moyen à cette odieuse avidité des premières Charges , & à l'orgueilleuse démangeaison de toujours dominer. Ces deux monstres une fois bannis , on ne s'aveugleroit plus sur ce grand oracle de l'Évangile , *vos autem , non sic*. Bien loin d'aspirer aux hautes Places , une humilité sincere en feroit craindre & fuir les dangers ; l'impartialité & le désintéressement ne les accorderoient qu'au vrai mérite ; l'obéissance seule forceroit à les accepter.

Ce plan fut communiqué au Révérendissime Pere Général , qui en reconnut la sagesse , & qui espéra beaucoup de bien de

son exécution : mais qui ne le fait ? Il en est des maladies morales ainsi que des maladies physiques ; les progrès que font les unes & les autres , sont communément rapides ; mais leur parfaite guérison exige , & beaucoup de soins , & beaucoup de temps. La cause des premières est toujours une passion dérégulée , souvent des plus fortes & des plus vives. A peine l'ame en est-elle atteinte , qu'elle tombe dans une espèce de phrénésie & dans le plus grand aveuglement. Dans cet état , on auroit beau présenter au Malade les remèdes les plus salutaires , il s'irrite , il les rejette , il les méconnoît ; il faut attendre une crise heureuse qui , dissipant le trouble & l'égarement , ramène le calme & la sérénité. C'est alors qu'il apperçoit son mal , & qu'il convient de sa funeste méprise : cet aveu est le premier symptôme de sa guérison prochaine ; il rougit d'abord de l'avoir eu , & bientôt son plus grand empressement est de faire l'usage le plus prompt des remèdes qu'il avoit déjà rebutés. C'est ce qui arriva

fous peu de temps dans cette Province : elle est aujourd'hui une des plus régulières , des plus unies & des plus édifiantes.

S'il m'étoit permis , à l'occasion de ce Chapitre , d'ajouter quelques réflexions relatives à son sujet , je remarquerois que ce qu'on dit communément , (qu'il seroit plus facile de former un nouvel ordre , que d'en réformer un ancien ,) ne se vérifie que trop.

Qu'on n'en soit pourtant pas surpris. Les Corps réguliers , au temps de leur institution , furent comme tous les autres pieux établissemens qui se sont formés dans le sein de l'Eglise. Chacun , dès sa naissance , eut ses regles dans tout le degré de perfection qui lui convenoit ; il eût donc fallu que chaque Membre se maintînt toujours dans l'observance de ces mêmes regles , la plus exacte. Cette fidélité se soutint sans doute dans les premiers Disciples de chaque Fondateur. Tandis que le Chef animoit par sa présence ; tandis qu'il encourageoit par ses exemples & ses discours ,

le moindre relâchement n'eût osé se glisser parmi eux ; mais comment ne pas succomber tôt ou tard sous le poids de la foiblesse humaine ? Comment se toujours garantir des écueils de l'inconstance , & des attraits si séduisans de la liberté ?

Les Chefs d'Ordre n'étoient point immortels ; ils dûrent enfin subir la loi commune. De nouveaux Disciples dûrent également prendre , & prirent en effet , la place des premiers : ceux-là eurent aussi des successeurs à leur tour : enfin chaque Couvent , chaque Monastere ne se trouva rempli dans la suite que des Sujets tous récents : *Surrexerunt alii , qui non noverrant Dominum , & opera quæ fecerat in Israel* : Que dût-il résulter parmi tous ces nouveaux venus si éloignés de la tige ? Si le souvenir de la ferveur de leurs premiers Peres se transmet jusqu'à eux , quelle impression pouvoient faire des exemples si reculés ? Ils n'étoient , pour ainsi dire , aperçus que comme dans le lointain : ne piquant plus l'émulation par la présence ,

leur zele pour la parfaite obſervance des regles ne dut plus être ſi vif , & la privation de ce puiffant ſecours donna ſans doute , au contre-poids de la foibleſſe humaine , un grand avantage ſur les ſémonces de la ferveur.

Dans cette ſituation d'ame , où l'amour du devoir n'a plus la même chaleur & ſa première force , le déſir d'une liberté moins aſſujettie ne tarda point de ſe faire ſentir : il oſa ſe produire , & ſolliciter : il eſt vrai que comme la conſcience ne perd point ſa délicateſſe tout-à-coup , elle ne manqua pas de lui oppoſer quelque réſiſtance : mais l'illuſion & la pareſſe , ſi ennemie de toute eſpece de contrainte , venant au ſecours du premier , enfin cette délicateſſe ſ'évanouit : bientôt on ne ſe fit plus aucun ſcrupule de ſecouer une partie d'un joug , qui ne commençoit à déplaire , que parce qu'on étoit devenu moins fervent. O ! première atteinte à l'intégrité de l'obſervance , quelles ſuites déplorables n'allez-vous pas avoir ?

L'oracle de la vérité l'a dit : quiconque manquera de fidélité sur les petites choses, tombera infailliblement dans des plus grandes prévarications : voilà où aboutit une première omission volontaire, une première infraction consentie : c'est le premier anneau d'un cordon rompu, il se sépare, il tombe ; cette chute entraînera celle de tous les autres qui lui étoient unis.

Comment rétablir toutes ses règles, toutes ces pratiques si misérablement abandonnées, & dont l'ensemble faisoit autant la force que la beauté de l'état ? Dans un Ordre, dans une Communauté on ne compte que de Profès & de Novices : les premiers sont les auteurs du relachement introduit, ou des successeurs qui l'ont adopté : ceux-ci, attachés par choix & bien volontairement à la nouvelle façon de vivre, contractent aisément l'habitude des adoucissmens qu'ils y goûtent : si dans des momens heureux les cris fatigans du remord se font entendre, cent prétextes plus spécieux que solides viennent

au secours, & aident à les étouffer. Il n'est que la honte attachée à une défection aussi lâche, qui pourroit encore faire quelque impression importune : mais il reste un moyen bien facile pour en diminuer le blâme, ou pour en rendre le reproche moins piquant : on demande, on sollicite des exemptions ou des privilèges, & on les obtient : que ce soit par pure condescendance, ou par pitié ; que ce soit pour éviter un plus grand mal, ou *ad duritiam cordis*, n'importe : on n'en vivra pas ni moins tranquille, ni moins mitigé. Quand on en est venu jusques là, fût-on un de ces Abbés incomparables, un de ces grands Hommes, tels qu'un Rancé, un Eustache de Beaufort, dont vraisemblablement peu de siècles feront dignes, on auroit beau crier : *Surge, qui dormis, & exurge à mortuis* : tout seroit inutile ; le calus est formé, il n'est plus de remède.

Qu'on ne désespere pourtant pas du salut de ceux qui entrent dans un Ordre ainsi déchu & relâché : ceux-ci, que je suppose

de bonne foi , ne portent point leurs vues au-delà de ce qui se présente à leurs yeux : c'est au peu de regles qui sont encore en usage , qu'ils prétendent sans doute borner leurs engagements : s'ils s'acquittent bien de ces foibles restes de l'ancienne discipline , qu'on ne les compte point , si l'on veut , au nombre des vrais Religieux : mais qui oseroit leur disputer du moins la qualité de bons Chrétiens ? Et dans ce cas , la maison du Pere céleste étant divisée en plusieurs & différentes demeures , qui ne conviendra qu'ils ne puissent acquérir assez de mérite dans ce monde , pour en obtenir une quelconque dans l'autre ? Est-il d'état ou de profession honnête parmi les Fidèles , où l'on ne puisse se promettre le même avantage ?

Je ne me déciderai pas si facilement en faveur de ces Religieux , qui , au mépris de leurs vœux déjà solennellement faits , sollicitent & extorquent souvent leur sécularisation à Rome. Quand on connoît bien le cœur humain , son inconstance , ses

illusions, ses méprises, sa corruption, il est bien difficile de ne pas se défier de la légitimité de pareilles démarches : n'eût-on devant les yeux que ce que dit notre divin Sauveur dans son Evangile : Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est point apte au royaume de Dieu, ne devoit-on pas être effrayé de cette défection ?

Qu'en résulte-t-il en effet ? on a secoué, j'en conviens, le joug d'une dépendance toujours utilement gênante, mais jamais tyrannique, jamais incommode pour les vrais Religieux : on est devenu arbitre de soi-même, de ses démarches, de ses actions : on vit seul & sans crainte de la surveillance : en un mot on jouit d'une liberté rarement utile à l'homme, & dont il n'abuse que trop souvent : quels méprisables avantages ! en méritent-ils même le nom ? qui seroit assez insensé pour les mettre en parallèle avec ceux dont on jouissoit dans l'asyle du Couvent, & dans la société religieuse ? *Væ soli !*

Ce n'est pas tout : & de grace qu'on me permette de le demander , en voit-on beaucoup parmi ceux qui reprirent la vie séculière , après l'avoir quittée , devenir plus chrétiens dans les sentimens , plus réservés dans la conduite , plus délicats en fait des mœurs , plus précautionnés contre les occasions , plus timides à s'exposer aux dangers d'offenser Dieu & de se perdre ? si cela étoit , les apparences seroient bien fausses : sur quoi pourroit-on donc fonder l'espérance de leur salut ? ne ressembleroit-ils pas à des hommes qui , après avoir évité de périr dans une mer où les naufrages sont presque inévitables , seroient assez insensés que de quitter le port , où ils n'auroient plus rien à craindre , pour aller de gaieté de cœur se jeter encore au milieu des vagues agitées , au risque très-vraisemblable d'être enfin submergés ?

Ajouterai-je l'espece d'opprobre dont on se couvre , en se travestissant de religieux en séculier ? quelle considération conservera-t-on alors dans le monde ? Qu'on ait de

l'esprit , du caquet , quelque érudition (ce qui est rare) , on ne paroîtra jamais aussi respectable sous le nouvel habit , que sous l'ancien. Voudra-t-on s'insinuer dans les sociétés ecclésiastiques ? on y fera plutôt toléré , qu'estimé & chéri : malgré toute l'autorité des Lois qui le fit adopter dans le Corps , on a de la peine , en le voyant , de se défaire de certaines idées défavantageuses : on auroit beau vouloir s'en défendre , il semble toujours qu'on n'apperçoive dans le nouveau Confrere , qu'une espece d'intrus , qu'un petit génie , dupe & jouet de son inconstance , qu'une ame vile & lâche , incapable d'aucun effort , & pour trancher le mot , qu'un mauvais sujet , ou du moins qu'un sujet très-équivoque.

Cependant qui ne s'étoit flatté de plus d'estime & d'un meilleur sort ? le Seigneur peut-être le permet ainsi , par un dernier trait de sa pure miséricorde , afin que le mépris , le rebut auxquels on se trouve exposé , ouvrant les yeux sur un si misérable mécompte , on fasse un retour sérieux sur

foi-même ; & que si on n'a pas le bonheur de rentrer dans son premier bercail , on ait du moins la force d'expier son égarement jusqu'à la mort , par un repentir salutaire. C'est là , si je ne me trompe , l'unique ressource de salut qui reste à la plupart de ces Transfuges : ils seront sans doute assez amis d'eux-mêmes pour y recourir tôt ou tard , s'ils font attention que ce que le dégoût , l'intérêt , l'inconstance , le dépit font entreprendre ; que ce que l'intrigue , le mensonge , la subreption obtiennent & font homologuer sur la terre , ne l'est , ne le fut , & ne le sera jamais dans le Ciel. Malgré la sanction que l'autorité donne à ces sortes de changement d'Etat , les trois quarts n'en sont pas moins des apostasies réelles : s'ils n'en ont point ni le nom , ni l'infamie aux yeux des hommes , de quel crime , de quel opprobre ne couvrent-ils point aux yeux de celui qui fonde les reins & les cœurs.





CHAPITRE XI.

Il est nommé Confesseur des Capucines de la Place Vendôme.

IL travailloit encore à la bonne œuvre de la réforme , lorsqu'il reçut une Lettre du Révérendissime Pere Général , qui lui enjoignoit de prendre sur lui le soin & la charge de confesser nos cheres Sœurs les Capucines de la Place Vendôme. Cct ordre le surprit : « d'autant plus , dit-il dans » une de ses Lettres , qu'il n'avoit ni de- » mandé , ni recherché , ni désiré cet em- » ploi , ni même pensé qu'on dût jeter » les yeux sur lui pour le remplir : » cependant il crut qu'il étoit de son devoir d'obéir aveuglement au premier Supérieur & Chef général de son Ordre ; mais de quelles contradictions cet acte de pure soumission ne fut-il point suivi ? Combien des peines à dévorer ne lui occasionna-t-il point ? Nos Peres de Paris regarderent ce choix

comme un outrage : ils se crurent blessés par la nomination d'un Religieux Forain à un poste dont ils se sentoient honorés , & dont ils avoient toujours exclusivement joui. Se peut-il , que dans un état où tout ne devoit être que soumission , déférence , humilité , des hommes , d'ailleurs vertueux , se permettent de pareilles sensibilités ? N'eût-il pas été plus édifiant & plus honorable de sacrifier au devoir imprescriptible de l'obéissance , & à l'amour de la paix des prétentions de si peu de conséquence , & dont on n'auroit transporté l'exercice que pour quelque temps ?

D'autre part , l'illustre Prélat * de cette Capitale , qui connoissoit les talens supérieurs du P. Ambroise pour la direction , vouloit absolument que nos Religieuses n'eussent d'autre Confesseur que lui. Il eût été facile à cet incomparable Archevêque de vaincre toutes les oppositions d'un amour propre , sans doute trop délicat ; mais eût-il pu faire perdre de vue à cet excellent Religieux l'obéissance au Chef de l'Ordre ,

* M. de Beaumont.

qu'il avoit vouée au pied des Autels ?

Cependant , & tandis que cette espece de conflit étoit dans toute sa chaleur , le Révérendissime Pere Paul termina saintement sa carrière : épuisé de fatigue & d'austérités , il rendit son dernier soupir à Vienne en Autriche , & presque sous les yeux de l'Impératrice Reine. Cette Auguste Princesse , qui méritera toujours la plus haute estime , soit par la sagesse de son gouvernement , soit par sa Religion & sa bienfaisance , savoit connoître le mérite , & ne manquoit point de l'honorer. Avant & durant la maladie de ce grand Religieux , elle ne dédaignoit point d'aller souvent dans sa Cellule , où elle lui faisoit l'honneur de s'entretenir avec lui. Ses royales attentions ne se bornoient pas là ; elle les étendoit jusqu'au soin de s'instruire de tout ce qui pourroit lui être utile ou nécessaire , & elle donnoit les ordres les plus précis pour qu'on y pourvût d'une maniere digne de sa munificence. Ces traits ne sont sans doute pas communs dans les personnes de ce haut

rang ; mais quelle humanité , quelle grandeur d'ame ne supposent-ils pas dans cette incomparable Souveraine ?

La mort de notre Général parut aux adversaires du P. Ambroise une occasion bien favorable pour eux : ils s'empressèrent d'en profiter ; ils écrivent à Rome , & sous peu de jours arrive un ordre formel , qui lui intime d'abandonner son emploi de Confesseur , & de se retirer incessamment dans sa Province. Tout autre Religieux , d'une vertu moins solide , n'eût peut-être pas montré une soumission si prompte : pour lui , s'il ne put se garantir des premiers mouvemens de la sensibilité , il réprima du moins avec force toutes ses insinuations les plus spécieuses : il ne voulut écouter que la voix de l'obéissance & du plus austere devoir. Entendons-le parler lui-même :
« Quoiqu'il m'eût été très-facile , dit-il dans
» une Lettre écrite après son retour au Ré-
» vérendissime P. Aimé de Lambale , suc-
» cesseur immédiat du Général défunt ,
» quoiqu'il m'eût été très-facile d'é luder ,

» ou de retarder l'exécution de cet ordre ,
 » par la protection dont m'honoroiẽt M.
 » l'Archevêque , plusieurs Grands , & la
 » Reine même , je me disposai , sur le
 » champ , à l'exécuter. Je quittai même
 » Paris avec une joie extrême , ayant de-
 » vers moi la consolation d'avoir fait tout
 » ce qui dépendoit de moi pour seconder
 » les intentions de votre Prédécesseur ,
 » d'avoir souffert quelque chose pour l'a-
 » mour de Dieu , & de revenir dans une
 » Province , où , graces au Ciel , regnent
 » le bon ordre & la tranquillité. » Il ne
 tarda donc point à partir : mais que ce dé-
 part inattendu affligea bien de personnes !
 A peine le bruit s'en fut répandu , que M.
 l'Archevêque , Madame la Duchesse de
 Noailles , M. l'Abbé Dirval , Commissaire
 du Parlement , & plusieurs autres de la
 plus haute qualité , résolurent de le faire
 revenir ; on en vint jusqu'à prévenir là-des-
 sus M. le Cardinal de la Roche-Aimon ;
 & déjà cette Eminence se disposoit à faire
 usage de son crédit , lorsqu'à force de prie-

res & de supplications , cet humble Religieux obtint de rester en Province , éloigné du grand monde , & rendu à l'obscurité de son état.

Nos cheres Sœurs , qui par leur vie séraphique , retracent chaque jour aux yeux de tout Paris l'image la plus ressemblante de celle de premieres Filles de St. François à Assise ; nos cheres Sœurs , dis-je , furent encore plus sensibles à l'éloignement & à la perte de leur nouveau Confesseur : elles n'attendirent pas son départ pour lui en témoigner leurs regrets les plus vifs : dès qu'elles furent averties de l'ordre que la jalousie , l'intrigue & l'imposture avoient surpris à Rome , quelques-unes se réunirent ensemble , & jugerent à propos de lui adresser au Couvent de St. Honoré la Lettre suivante :

NOTRE RÉVÉREND ET TRÉS-BON PERE ,

Nos cœurs sont également pénétrés de douleur & de reconnoissance : nous savons ce que nous vous devons , & ce que nous
allons

allons perdre. Faut-il vous avoir connu, & ne pouvoir pas vous posséder plus longtemps ! ce qui diminue un peu notre affliction, c'est que nous nous flattons que votre cœur ne nous fera jamais fermé ; & nous espérons que notre Dieu, à qui tout est possible, nous rendra un jour celui que nous désirons avec tant d'ardeur. . . . Nous ne pouvons vous exprimer les sentimens de reconnoissance dont nous nous sentons pénétrées pour vous : les peines & les traverses que vous avez supportées à notre occasion, seront à jamais gravées dans notre souvenir. . . . Si nous avons acquis quelques lumieres de plus sur l'intégrité de notre regle, & quelque nouveau degré de zele pour son Observance, nous reconnoissons avec justice, que c'est à votre charité, aussi étendue qu'éclairée, que nous en sommes redevables. Fasse le Ciel, &c.

Ce 9 Juillet 1776.

Le Lecteur a dû s'appercevoir que notre Pere ne fut point à l'abri de ces rudes

épreuves , où sont presque toujours mis les plus grands serviteurs de Dieu. Le Seigneur le permet ainsi , soit pour exercer leur patience , soit pour accroître leur humilité : mais si la calomnie trouble quelquefois le sage , elle ne l'abat pas ; si la jalousie le persécute , elle ne le pervertit pas. Le vrai siege de la vertu est dans l'ame ; & qui ne fait que l'ame est hors des atteintes de la haine & de la méchanceté : *animam autem non possunt occidere*. Quel sujet de consolation pour l'homme vraiment vertueux & persécuté ?



 CHAPITRE XII.

Ses différentes charges dans l'Ordre.

LE P. Ambroise arriva en Province dans le temps que nos Peres assemblés délibéroient sur le choix d'un sujet propre à remplacer un Gardien, qui venoit d'achever ses six années de supériorité. On profita de la circonstance de cette arrivée, & on l'élut unanimement au Gardienat de la Communauté d'Agen. Déjà & plusieurs fois il avoit occupé cette charge ; mais il ne l'avoit jamais acceptée, sans que sa profonde humilité en gémit : cependant cette place ne seroit qu'à donner un plus grand jour à ses vertus sublimes, & qu'à développer mieux ses autres belles qualités. Avec quelle adresse, avec quel discernement favoit-il employer au profit spirituel de ses inférieurs tout ce que le Ciel lui avoit donné de prudence, de fermeté, de condescendance,

de force , de douceur ? Il avoit le talent admirable de réprimer la délicatesse de l'amour propre sans l'irriter , d'exciter l'indolence sans la rebuter , de faire rougir la foiblesse sans la désespérer. Plein de zèle pour la discipline régulière , s'il étoit attentif à en exiger l'Observance dans les autres , il étoit lui-même le premier à piquer l'émulation par son exemple. Combien de fois le vit-on braver , pour ainsi dire , ses infirmités & sa foiblesse , en le traînant sans pitié aux exercices les plus rudes de la nuit & du jour ? Cet amour déréglé de soi-même , si attentif à ménager les sens , avoit beau opposer ses répugnances , & réclamer contre tant de rigueurs ; il fut toujours inexorable pour lui-même ; son indulgence ne savoit se déployer qu'en faveur du prochain.

A l'autorité de l'exemple , il joignit la force & le pathétique de l'exhortation : toutes les fois qu'il est d'usage parmi nous de parler aux Religieux assemblés , ce qui arrive plusieurs fois l'année , il ne manquoit

point de s'acquitter de ce devoir ; & je pourrois avancer qu'il excelloit dans ce genre de discours autant que dans tous les autres genres de pieuse littérature : parmi plusieurs , qui se sont trouvés du nombre de ses petits Ouvrages , le public , & sur-tout les Religieux , ne seront sans doute pas fâchés que j'en place un à la fin de cette première partie : pour ne pas trop couper le fil de cette Histoire , j'ai cru devoir le renvoyer à cet endroit.

Je reprends : Ce qui me paroît mieux caractériser ce grand Religieux , considéré comme Supérieur , c'est d'une part , une confiance si ferme en la Providence , qu'il ne put jamais se résoudre à ces précautions timides , qui dans la crainte de manquer du nécessaire , engagent à des réserves qui passeroient pour sages aux yeux de la prudence humaine ; mais qui aux siens n'eussent paru que superflues ou même criminelles : l'autre trait , qui ne le distinguoit pas moins , étoit son attention à faire part aux misérables des ressources que

nous fournit la charité publique , ou qui font le juste salaire de nos services & de nos travaux au dehors. Point d'indigent connu ou inconnu , étranger ou patriote , qui ne se ressentit de sa commiseration naturelle , & qui n'obtint quelque secours de son ardente charité. Ces personnes mêmes , qui sous prétexte de misere avoient eu le malheur de prostituer leur innocence , si la grace & les remords les attiroient à ses pieds , trouvoient dans ce Supérieur , homme vraiment de miséricorde , des aumônes capables de les faire rentrer sous les loix d'une austere continence , & suffisantes pour les y fixer.

Il ne se borroit pas toujours aux minces ressources de notre état. La charité est industrieuse & pleine de confiance : animé de son esprit ; ce qu'il n'eût osé faire ni imaginer pour lui , il ne craignoit point de se le permettre & de l'entreprendre pour les autres. Vous le savez , sainte Fille , vous , dont depuis si long-temps le Seigneur éprouve la vertu dans le lit de la

douleur & de l'infirmité ! non-seulement dans la Province, mais encore jusques dans la capitale du Royaume, ce Religieux si éminemment charitable vous ménageoit des secours, que vous n'aviez à reconnoître que par ceux de vos ferventes prieres.

Cette admirable infirme, dont je tais le nom à regret, vivoit & vit encore dans une union continuelle avec son Dieu. Ses Lettres, dont plusieurs sont entre mes mains, n'expriment que les sentimens du plus pur amour, le désir des souffrances, l'attachement à la Croix. Le P. Ambroise, qui l'avoit long-temps dirigée, en faisoit un cas tout particulier. Malgré l'état de pauvreté où elle s'étoit volontairement réduite, elle l'emportoit dans son estime sur toutes les autres personnes pieuses, même les plus riches & du plus haut rang.

La modestie & le silence des bienfaiteurs, la prudence & les précautions du sage dispensateur de leurs largesses, nous ont dérobé la connoissance d'une infinité d'autres bonnes œuvres de cette nature.

Ces Héros de la charité Chrétienne, fa-voient trop ce qui nous est recommandé dans l'Évangile , & ce que nous devons d'égards au prochain indigent. Ils n'igno-roient pas que de faire l'aumône avec une ostentation pharisaïque , c'est en perdre le mérite ; & ils sentoient qu'il ne convient pas d'ajouter aux inconvéniens de la pauvreté, assez humiliante par elle-même , la confu-sion qui résulteroit de la découverte de ses besoins , quand elle n'est point abso-lument nécessaire.

Je passe à son Définitoriât. Un des nos Chapitres s'étant assemblé dans la Ville ca-pitale du Duché d'Albret en 1771 , la Pro-vince , qui depuis long-temps connoissoit tout le mérite du P. Ambroise , résolut en-fin de ne plus ménager sa modestie : elle l'éleva au grade de Définiteur. Ce grade dans notre Ordre est une charge , & en même-temps une dignité , qui met à la tête de la Province. Ceux qui ont l'hon-neur d'en être revêtus, ont le droit de par-tager avec le Révérend Pere Provincial le

soin onéreux & difficile du gouvernement. Leur autorité dans les Chapitres & Assemblées particulières, est chez tous d'un même poids & d'une valeur égale : c'est au Définitoire, conjointement avec sa Révérence, d'élire, de changer, renouveler, casser, confirmer tous les autres Supérieurs : c'est encore de son office de former les Communautés, de faire des réglemens & de les proposer, de connoître de toutes les affaires générales & particulières, de veiller sur les collocations arbitraires & de s'y opposer, de juger enfin & de prononcer sur les cas qui sont juridiquement dénoncés à son Tribunal.

Que de bonnes qualités n'exige donc point une place, qui a tant d'importans & de différens objets à remplir ? Cependant je ne crains pas de dire que jamais Religieux ne s'acquitta de cet honorable &

élicat emploi d'une manière plus irréprochable. Le vit-on dans le choix de nouveaux Supérieurs suivre ces vûes humaines, montrer ces indignes préférences, user de

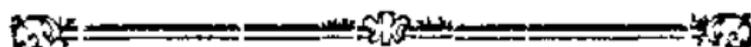
ces lâches ménagemens , employer ces violens moyens que ne peuvent inspirer que l'esprit de parti , la jalousie ou l'ambition ? L'impartialité la plus scrupuleuse dicta toujours ses suffrages ; & le mérite reconnu ne manqua jamais de l'emporter chez lui sur l'intérêt personnel , sur l'amitié même , & la plus forte recommandation.

Après tout ce qu'on vient de voir , on est sans doute persuadé de son zele le plus attentif à coopérer à tout ce qui pouvoit faire fleurir la discipline régulière. Il n'ea eut pas moins pour concourir à réprimer tous ces abus qui , échappant à la foiblesse humaine , se glissent insensiblement jusques dans les Corps Religieux les plus fervens. Sa sagesse & la sagacité de son esprit brilloient également , quand il étoit question de trouver de solides ressources contre les inquiétudes & les embarras , que notre peu de commerce avec le monde ne laisse point de nous occasionner quelquefois. Tant il est vrai , qu'une piété solide & éclairée n'empêcha jamais qu'on ne fût propre &

habile à plusieurs especes de bien : *pietas utilis qd omnia.*

Il jouissoit de cette derniere charge , quand on lui confia la Commission de Visiteur dans le département de la Gascogne. Il ne s'acquitta point de cet emploi nouveau avec moins de mérite & d'édification. Digne émule de notre saint Patriarche , on le vit , malgré sa débilité , aller à pied de Couvent en Couvent , & ne vouloir dans un si long voyage se permettre d'autre ressource que celle de la pure charité : mais avec quelle admiration ne l'entendîmes-nous pas , quand , à l'ouverture & à la fin de sa visite , il prononça son Discours sur l'état Religieux. Tous les Connoisseurs regardèrent cet Ouvrage comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Faut-il que malgré routes mes recherches , il se soit malheureusement égaré ? C'est une perte pour tous les Religieux , de quelque Ordre qu'ils soient ; la lecture qu'on en eût fait ici n'eût pas été indifférente ; elle eût occasionné aux moins intérieurs des réflexions bien sé-

rieuxes, & aux plus fervens un plus grand zele pour se soutenir & pour avancer dans la carrière de la perfection.



CHAPITRE XIII.

Son second Voyage à Paris.

J'ARRIVE à une époque des plus humiliantes pour les Religieux : cependant, quoique je le sois même, & que je m'en glorifie, je ne dissimulerai point la vérité. J'avouerai donc que plusieurs défauts s'étoient depuis quelque temps glissés dans le Cloître. Différentes passions les y avoient introduits : on en voyoit également les funestes effets, & chez les supérieurs, & chez les inférieurs de certaines Maisons. Ceux-ci reprochoient aux premiers la perpétuité de leurs Charges, l'administration trop arbitraire des revenus, la partialité, l'humeur, la rigidité, la hauteur : ceux-là gémissaient sur la jalousie mal fondée des autres, sur leurs murmures déplacés, sur

leurs révoltes scandaleuses , sur leur trop grand attrait pour l'indépendance & l'insubordination. De là naissoient une méfiance , une désunion inévitables entre les Membres & leurs Chefs. Cette division , après avoir fermenté quelque temps dans l'intérieur des Maisons mécontentes , dégénéra enfin en rupture ouverte. Faut-il que le vertige s'empare quelquefois des têtes les plus sages ! Quel sujet d'humiliation pour l'homme , de quelque état qu'il soit !

Ce schisme Claustral ne tarda point à faire de l'éclat ; il réjaillit bientôt jusqu'au dehors : nos premiers Tribunaux ne furent long-temps détournés que par des querelles Monachales. Le monde habituellement distrait par son attachement à ses intérêts ou à ses plaisirs , conservoit encore quelque estime pour l'état Religieux : ceux qui , par caractère , nous étoient les plus opposés , n'alloient point au-delà de l'indifférence ; personne n'eût osé en venir jusqu'à la haine & au mépris : mais quand on vit dans certains Corps les Religieux , les uns armés

contre les autres; quand le désir de n'avoir pas le dessous, l'animosité & l'imposture se furent enhardis à dénoncer, parmi quelques abus réels & réciproques, beaucoup de désordres qui n'existoient pas, la malignité eut beau jeu: la bonne opinion qu'on avoit du Cloître s'affoiblit; elle n'eut plus ni la même étendue, ni la même confiance dans le public. Il n'y eut que les gens sensés qui, sachant que le Religieux en quittant le monde, ne devient point inaccessible aux foibles attachées à la condition humaine, conserverent pour les Corps même en litige la même estime & la même vénération qu'auparavant. Les écarts des Particuliers ne parurent aux yeux de ces Sages, que comme les ombres dans un tableau, ou que comme les taches que le telescope découvre dans le soleil. Qui ne fait qu'effectivement l'obscurcissement de quelques parties dans le premier ne lui ôte rien de sa valeur ni de son mérite; & que quelques taches qu'on croit appercevoir dans le disque du second, ne diminuent

point ni son éclat ni sa beauté. Cependant le décri n'en augmentant pas moins, Louis le Bien-Aimé crut qu'il étoit de sa sagesse d'ériger un Tribunal mi-parti de Prélats & des Laïques, dont l'objet devoit être de maintenir ou de faire revivre dans tous les Corps Religieux le premier esprit de leur Règle & de leurs Constitutions.

Il y avoit déjà quelque temps que ce nouveau Tribunal subsistoit, lorsque nous reçûmes ordre de nous assembler en Chapitre, pour procéder dans les formes ordinaires à l'élection de deux Députés. Le premier devoit être pris dans la classe des Gardiens; le second dans celle des inférieurs; l'un & l'autre, avec le R. P. Provincial, avoient ordre de se rendre à Paris, dans notre Couvent de St. Honoré; & là ils devoient tous se réunir aux autres Provinciaux & Députés du Royaume. Le P. Ambroise, qui se trouvoit à la tête de la Communauté de Bayonne, fut le Gardien député de notre Province: au premier scrutin, presque tous les suffrages se réunirent

en sa faveur. Ainsi, par une disposition inespérée de la Providence, il eut encore à reparoître sur le grand théâtre de la Capitale ; peut-être dut-il cette préférence aux ferventes prières & aux pieux désirs de nos cheres Sœurs de la Place Vendôme, qui ne cessoient de soupirer après son retour : mais si son premier voyage avoit donné beaucoup d'exercice à son zele & à quelques autres de ses vertus, le second ne le mit pas à de moindres épreuves : nous l'allons voir un des plus fervens Défenseurs de notre sainte Regle, & un des plus courageux Opposans à toute espede d'innovation.

Le but qu'on se proposoit en convoquant ce Chapitre National (qui par une faveur spéciale de notre Roi fut le seul présidé par un Religieux de l'Ordre) n'étoit que de nous faciliter les moyens de concerter ensemble ce qui seroit le plus propre à maintenir la discipline réguliere, à conserver la pureté de la Regle, & à retrancher tout ce qui auroit pu se glisser de relâche-

ment parmi nous. Cette opération ne pouvoit donc , ni ne devoit être l'ouvrage d'un feul. Cependant , quelle furprife ? A peine est-on affemblé , qu'on annonce des Constitutions d'une forme nouvelle , & récemment fabriquées par un Religieux particulier. Cette entreprise parut téméraire aux yeux des têtes les plus sages ; elle parut encore fufpecte & dangereufe à notre Délégué ; le feul titre de Constitutions nouvelles l'effraya ; & il eût été bien difficile de lui perfuader que dans le fiecle où nous vivons notre fageffe & nos lumieres l'emportaffent fur celles de nos fervens Prédéceffeurs. On eut beau faire courir le bruit & prévenir le Chapitre qu'elles n'avoient rien de nouveau que la forme ; qu'elles n'étoient qu'une copie fidelle des anciennes ; qu'on n'avoit fait que les traduire du françois en latin , il regarda toutes ces précautions affectées comme autant de pieges tendus à la bonne foi : il s'oppofa toujours qu'on en fît la lecture. « *Nihil innovetur , nifi quod traditum est* , s'écrioit-il : nous ne fommes

» pas plus sages que nos Anciens ; plût à
 » Dieu que nous le fussions autant ; tenons-
 » nous-en à ce qu'ils ont établi, & ne pré-
 » tendons pas retoucher leur ouvrage :
 » nous avons une Regle bien respectable,
 » & nos Constitutions sont pleines de sa-
 » gesse ; à quoi bon en proposer de nou-
 » velles : *ipsa immutatio consuetudinis,*
 » *etiam quæ adjuvat utilitate , novitate*
 » *perturbat* ; puissent-elles procurer quel-
 » que bien , cet avantage ne compense-
 » roit pas le trouble qu'occasioneroit leur
 » nouveauté. »

Cependant M. l'Archevêque de Tou-
 louse qui , de son propre mouvement ,
 daignoit honorer le Chapitre de sa présen-
 ce , persistoit à l'instigation de certains Re-
 ligieux , amis du changement , à deman-
 der qu'on en fît du moins la lecture : alors
 le P. Ambroise s'étant levé avec quelques
 autres , jugea à propos de s'y opposer , &
 il le fit par les raisons les plus solides que
 son zele lui put suggérer : il osa plus ; il
 entreprit de les faire même entièrement re-

jetter : *omni sanè , quo potui rationum pondere , ut omninò abigerentur , nisus sum* , dans sa relation de ce Chapitre au Définitoire Général. Cette entreprise eût sans doute réussi , si le plus grand nombre des Capitulans , ou vaincus par je ne sai quelle crainte , ou trop légèrement persuadés que ces Constitutions ne contenoient rien , quant à la substance , qui ne fût dans les anciennes , n'eussent cessé de montrer de la résistance & de le seconder. Ce grand homme ne se découragea pourtant pas ; voyant qu'on alloit procéder à cette lecture , il se leve de nouveau , & mettant toute considération humaine à part , il proteste , lui seul , & à haute voix , contre ce téméraire Ouvrage , & il le fit de la manière la plus authentique , & devant tous : *Ego , solus licèt , contrà illas neotericas Constitutiones palàm & authenticè protestatus sum* , dans la Relation ci - dessus. Tant il est vrai que le zele de l'état dans de grands Religieux , remue l'ame bien plus fortement que le zele de ceux qui n'ont qu'une piété ordinaire.

Cette protestation, quelque bien placée qu'elle fût, ne servit qu'à lui attirer quelques-uns de ces traits piquans, où la vivacité & l'inconsidération ont plus de part que la réflexion & la politesse. Cette lecture si combattue eut donc lieu : mais de quelle douleur fut saisi notre Pere, quand, après un court prélude, on fut venu à la nouvelle formule dont on devoit se servir dans la suite en prononçant solennellement nos vœux ; elle étoit conçue dans ces termes : Moi, N. je fais vœu & promesse d'observer la Regle des FF. Mineurs. . . . selon qu'elle est contenue dans les Constitutions : *prout in Constitutionibus continetur* : cette clause inouïe jusqu'alors le révolta ; elle lui parut insidieuse, tendante à infirmer l'obligation d'observer la Regle à la lettre, & même à la saper, pour ainsi dire, par les fondemens. Malgré l'insuccès de ses premières démarches, il se leve donc encore avec plusieurs autres pour combattre cette dangereuse clause ; d'autres en même-temps se levent aussi pour la défendre & la justi-

fier : ceux-ci avoient Monsieur de Toulouse pour appui ; n'importe : le parti du P. Ambroise infiste , & on est forcé de renvoyer cette discussion à une autre fois : on ne tarda pas de ramener la même matière. Les partisans de la clause nouvelle vouloient absolument la faire adopter ; mais enfin après deux autres essais inutiles , la plupart des nouveaux Constitutionnaires ouvrirent les yeux ; ils sentirent qu'il étoit de leur conscience de changer d'avis ; ils le firent ; de sorte qu'à la dernière séance du Chapitre cette clause fut formellement rejetée par presque tous les Capitulans.

Cette victoire fut sans doute la récompense des mouvemens & des soins que s'étoit donné notre Confrere avec les autres Zélateurs de notre saint état ; elle ne le dut point surprendre : cette insigne faveur lui avoit été annoncée peu de jours auparavant. Voici comme la chose se passa : un soir que cette affaire lui tenoit plus vivement au cœur , & qu'il craignoit que par un secret , mais juste jugement de Dieu , le relâche-

ment ne l'emportât sur la bonne cause, il fut se jeter au pied de l'Autel de la Sainte Vierge ; là , tout fondant en larmes , il la supplioit avec cette ardeur , cette foi , cette confiance dont les Saints sont seuls capables , de vouloir bien s'intéresser auprès de son Fils pour la conservation de la pure & entière observance de la Regle , lorsque tout-à-coup il apperçut l'auguste Merc de Dieu à l'un de ses côtés , & à l'autre notre Séraphique Pere le glorieux St. François. A cet aspect , quels furent les transports & les sentimens extraordinaires de son ame ; voilà ce que l'on ignore. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il entendit des paroles qui , dissipant toutes ses alarmes , le remplirent d'une merveilleuse consolation.

Ces faveurs singulieres ne sont point sans exemple ; on en rapporte plusieurs dans l'Histoire de la Vie des Saints. Le Lecteur pieux les croira donc sans répugnance ; que le monde profane en doute , que l'impie s'en moque , que l'incrédule les nie , il n'est pas surprenant ; ils n'ont pas plus de

foi & de respect pour cent autres faits merveilleux consignés dans nos Livres Saints. Quant à nous, qu'il nous suffise d'être convaincus qu'on ne risque rien d'avoir trop de crédulité sur ces matieres, & que de ne vouloir rien croire, est une singularité ridicule que le bon sens évite, & qui déshonore tous ceux qui ont la folie de l'afficher.

Le Chapitre National terminé, notre Député se retira en Province, & fut reprendre le gouvernement de sa Communauté. Quelque multipliées qu'en soient les fonctions, il ne perdit pourtant pas de vue ce qu'il croyoit n'avoir qu'ébauché à Paris. Il n'ignoroit pas que dans le parti opposé au sien, il restoit encore de ces esprits remuans, hardis, présomptueux, que la moindre contradiction irrite, & qui, regardant comme un affront la moindre opposition à leurs idées particulières, sont capables de se donner toutes sortes de mouvemens pour les faire triompher. Pour achever donc son ouvrage, & le mieux

affermir , il s'adresse aux Définitesurs Généraux à Rome. Il leur avoit déjà rapporté fidèlement tout ce qui s'étoit passé au Chapitre ; il leur avoit même envoyé par écrit les motifs de la protestation qu'il avoit déjà faite : cela ne lui parut pas suffisant : il crut devoir encore les supplier de vouloir bien agréer qu'il renouvelât cette protestation aux pieds de leurs Révérendissimes Paternités ; ce qu'il fit. Ces premiers Supérieurs de l'Ordre furent très-édifiés du zele vigoureux qu'avoit montré & montrait encore l'Autheur de la Lettre qu'ils reçurent à ce sujet. Ils comprirent par cette dernière démarche , que le zele du Religieux qui la faisoit , n'étoit point , comme il arrive souvent , une simple effervescence d'humeur , dont l'ame se trouve quelque-temps agitée , & qui , dès que celle-là a repris son cours ordinaire , laisse celle-ci dans le calme & la froideur. Ils virent que ce zele avoit un principe plus solide : c'étoit l'amour & le désir du bien qu'il avoit en vue qui le produisoient , & qui ne se ralentissoient point
que

que lorsque ce bien étoit produit lui-même , & qu'il paroïssoit solidement établi.



CHAPITRE XIV.

*Sentimens particuliers du P. Ambroise
sur l'Etablissement de la Commission
concernant les Religieux , &c.*

PERSONNE ne sera surpris qu'un Tribunal érigé pour procéder à une réforme imprévue , ait jetté quelque alarme parmi les intéressés. Quoique très-persuadés de la sagesse & des bonnes vues du Souverain , qui l'établit , il étoit très-naturel que l'incertitude de ce qui en résulteroit causât quelque inquiétude parmi eux. Jamais peut-être aussi ne se permit-on dans le Cloître autant de conjectures & de raisonnemens que dans cette occasion. A quoi , disent les uns , pouvons-nous nous attendre dans un temps où la foi se trouve si affoiblie , & où l'on a si peu de respect pour la Re-

ligion ? Ne se conduit-on pas communément , selon que l'on est affecté ? & comment l'est-on à notre égard ? Fait-on quelque cas de nos fonctions saintes ? Fera-t-on attention aux différens services que nous rendons à l'Eglise & à l'Etat ? Nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous n'ayons des ennemis parmi les gens du Monde : dès qu'on l'est de J. C. , on le devient de ses Disciples : *Si me persecuti sunt , & vos persequentur.* Eh ! que sommes-nous aux yeux de leur politique toute profane ? Peut-être nous mettent-ils dans la classe des Citoyens les plus inutiles ? Peut-être ne nous supposent-ils d'autres sentimens que ceux d'un dangereux fanatisme , ou d'une ignorante superstition ? Le Gouvernement , disoient les autres , est sans doute bien intentionné pour nous ? nous lui rendons cette justice ; mais est-il toujours à couvert des pièges de la cabale & de l'intrigue ? Ne peut-on pas surprendre sa religion , lui fasciner les yeux sur ses vrais intérêts , & lui faire adopter un système vio-

lent, sous l'apparence trompeuse d'un plus grand bien ?

La crainte d'un changement d'état, embrassé d'abord avec confiance sous la sauvegarde & la protection des loix, devenu ensuite comme naturel par l'habitude plus ou moins longue d'une vie innocente & paisible, faisoit sans doute tenir tous ces inutiles & vains propos. On me prévient déjà, & l'on s'imagine sans doute qu'un Religieux, tel que le P. Ambroise, n'étoit point du nombre de ceux qui raisonnoient ainsi. Son génie le portant toujours au plus grand bien, & pour lui-même & pour les autres, il ne se faisoit de la Commission que les idées les plus flatteuses : ce Tribunal ayant pour objet la réforme des Corps Religieux, bien loin d'en redouter les opérations, il eût voulu pouvoir les hâter : il n'y entrevoyoit que du bon & de l'utile pour nous : il s'en réjouissoit avec les plus fervens, & il tâchoit de faire goûter à ceux qui l'étoient moins, les avantages qu'il en espéroit. « Nous n'avons pas eu le

» courage de nous réformer nous-mêmes,
 » disoit-il quelquefois ; vraisemblablement
 » nous aurions continué de vivre dans no-
 » tre nonchalance ; le ciel suscite un zèle
 » étranger pour nous en sortir ; n'est-ce pas
 » là une faveur des plus insignes ? »

Cependant l'Edit, qu'on redoutoit tant & qui nous concernoit, parut enfin en 1768. Tout ce qu'on peut appeller Religieux sensés & attachés à leur état, ne manquèrent point d'applaudir aux sages reglemens qu'il contenoit : ils n'y trouverent rien que de très-propre au rétablissement ou au maintien de la discipline régulière : l'article qui fixe l'émission des vœux à 21 ans, fut le seul qui leur fit quelque peine : il y en eut qui crurent entrevoir dans cette disposition un moyen infailible, quoique lent, d'affoiblir & d'éteindre enfin tous les Ordres religieux : de là s'ensuivirent de nouvelles allarmes, & d'autres propos.

En convenant que la solitude continuoit d'être une ressource toujours ouverte à l'in-

nocence , on remarquoit avec douleur que cette innocence déformais ne pourroit que fort tard se chercher un asyle dans le cloître. Eh ! comment , ajoutoit-on , se conservera-t-elle jusqu'à cet âge avancé , dans un temps où la dépravation des mœurs est si anticipée , dans un temps où l'on est libertin avant d'être raisonnable , où l'éducation domestique est presque par-tout ou négligée ou toute profane , dans un temps en un mot où le goût de la piété est si rare & si peu considéré. Une jeunesse imprudente & fougueuse saura-t-elle se défendre si long-temps contre le torrent du mauvais exemple , contre la pétulance des penchans , contre l'attrait & l'amour du plaisir ? ne préférera-t-elle pas , à une pieuse retraite , la liberté funeste de rester & de courir à son gré dans la voie spacieuse du monde ? ô ! temps heureux de nos peres , qu'êtes-vous devenus ? il n'étoit point d'âge alors où l'on ne pût suivre Jesus-Christ dans le désert : on vit dès leur plus tendre enfance les Maurs & les Placides au nombre

des plus fervens Religieux : les Monastères multipliés étoient respectés , chéris , peuplés par-tout ; & aujourd'hui à quoi devons-nous nous attendre , qu'au dépérissement & à l'extinction ?

C'est ainsi que se lamentoient certains Religieux trop prématurément allarmés , lorsqu'un jour notre Pere , témoin de ces fortes de discours échappés au zele pour la conservation de l'Ordre : « Adorons ,
» leur dit-il , adorons humblement la pro-
» fondeur & la sagesse des desseins de Dieu
» sur les enfans des hommes : quelque
» grande que devienne la pénurie des Su-
» jets parmi nous , je me garderai bien de
» désespérer d'un meilleur sort : il n'est
» point de minute où l'Arbitre Suprême de
» tous les êtres ne puisse changer les pier-
» res en enfans d'Abraham : ignorez-vous
» que le cœur des Rois est entre les mains
» de sa Providence , & qu'elle les tourne
» comme il lui plaît : j'ai un secret pres-
» sentiment que tôt ou tard elle disposera
» en notre faveur celui de l'Auguste Mo-

» narque * qui nous gouverne : toute l'Eu-
 » rope admire ses excellentes qualités , sa
 » religion , sa sagesse , sa fermeté contre
 » ses ennemis , son amour pour son peu-
 » ple : croyez-vous qu'au milieu du bon-
 » heur général qu'il s'occupe de procurer
 » à son Royaume , Sa Majesté permette
 » que plusieurs milliers de ses Sujets , tous
 » dévoués à sa Personne sacrée , toujours
 » attentifs à solliciter le Ciel pour la prof-
 » périté de son regne , pour celle de ses
 » Armées & de toute la Famille Royale ,
 » croyez-vous , dis-je , que Sa Majesté per-
 » mette que tant de Religieux , qui consa-
 » crent leur zele & leurs forces au service
 » de ses peuples & sur mer & sur terre ,
 » & dans la France & dans l'Amérique ,
 » & en Europe & en Asie , deviennent la
 » triste victime d'un parti que les plus in-
 » dignes motifs acharnent à notre destruc-
 » tion ? Non , non , le digne successeur de
 » tant de Rois , qui depuis plus de deux
 » siècles d'aignerent nous honorer de leur

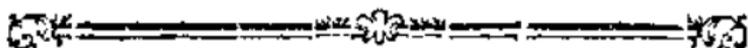
* Louis XVI.

» bienfaisante protection , ne manquera
 » pas de marcher sur leurs traces : ce n'est
 » pas sans raison qu'il porte le glorieux ti-
 » tre de Roi Très-Chrétien : il n'est que la
 » scélératesse , la trahison , l'impiété qui
 » aient à redouter sa justice & ses rigueurs.
 » Le même sang coule dans les veines de
 » tous les Bourbons : leurs sentimens &
 » leurs bontés à notre égard seront aussi
 » par-tout les mêmes. Nos Confreres, su-
 » jets de Sa Majesté Catholique , conti-
 » nuent par une faveur spéciale de jouir
 » de l'ancienne liberté concernant la Pro-
 » fession religieuse : l'Espagne ne sera pas
 » la seule où l'on aura fait de l'Ordre des
 » Capucins une distinction si honorable :
 » jamais la France ne le céda à aucun au-
 » tre Royaume en religion ni en sagesse ,
 » non-plus qu'en puissance & en valeur. »

Je ne sai si la confiance de notre Pere
 sera suivie de l'heureux changement qu'il
 se promettoit : mais ce que je sai bien ,
 c'est que notre état de Religieux ne nous
 dispensant pas d'être citoyens & sujets , un

de nos premiers devoirs est de nous soumettre de cœur & sans répugnance à tous les événemens, quels qu'ils puissent être. Sous le sage Prince que le Ciel nous a donné, nous n'avons rien à craindre, ni du côté des mœurs, ni du côté de la foi, & de ce qui fait l'essentiel de notre Profession. Quel motif légitime pourroit donc autoriser chez nous la moindre résistance à des vues & des arrangemens politiques, qui ne sauroient tomber que sur les simples dehors de l'Etat ? *Qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit.* Ne pas se soumettre aux puissances de la terre, ne seroit-ce pas se révolter contre l'Etre tout-puissant, dont ces puissances sont ici bas les images les plus ressemblantes ?





C H A P I T R E X V.

Ses différens Ouvrages mis au jour , & autres Écrits.

IL me semble que c'est ici l'endroit où je dois parler des Écrits qui sont sortis de sa plume, & qui, malgré la santé la plus interrompue, ne laissent pas que d'être assez nombreux. Mais qui ne connoît son *Traité de la Paix Intérieure* ? On en a déjà fait cinq éditions ; & au sentiment de l'Auteur des trois derniers Siècles de la Littérature Françoisé, il en mériteroit beaucoup d'autres. Je pourrois ajouter que c'est cet excellent Ouvrage qui le fit connoître, & qui lui donna le plus de réputation & en France & chez les étrangers : à Venise il a été traduit en Italien par un Prêtre aussi recommandable par son érudition que par sa piété. La lecture qu'en avoit fait un autre Prêtre à Liege, fut même l'occasion de l'anecdote suivante.

Ce respectable Ecclésiastique comptoit parmi ses autres livres un très-petit Ouvrage intitulé , Abrégé de la Perfection : il avoit été imprimé à Lion en 1618 : mais son style tenoit beaucoup du langage Gaulois de nos ancêtres : comparant un jour ce style avec celui de la Paix Intérieure , ce Prêtre en sentit l'énorme différence : cependant, comme il en faisoit grand cas , bien loin de le mettre au rebut , il prit la résolution de le faire traduire en meilleur français : en conséquence il écrit au Pere Ambroise une lettre datée du mois de Mars 1761 , par laquelle , après quelque prélude de politesse , il lui dit en termes exprès « qu'il souhaiteroit que sa Révérence » voulût bien se donner la peine de met- » tre (un tout petit Ouvrage) intitulé » &c. selon le style de la Paix Intérieure.

Je doute fort que cette version ait eu lieu : je crois que tout se borna à convenir de part & d'autre , que le P. Ambroise feroit un extrait de tout ce qui lui paroîtroit meilleur dans ce (tout petit Ouvrage)

pour en former une Lettre , qu'il inférerait parmi celles qu'il alloit faire imprimer ; Lettre , qui , selon le même Ecclésiastique , deviendrait elle-même , dit-il , dans une des siennes de 1762 , un abrégé de perfection , & diroit : *Paucis omnia* : ce sont ses termes.

Les Lettres Spirituelles forment le second de ses Ouvrages mis au jour. Il est à peu près du même mérite que le premier ; s'il n'a pas autant de réputation , ce n'est peut-être que parce qu'on ne le considère que comme un commentaire bon d'un texte qui lui est supérieur.

Je ne dis rien du Traité de la Joie de l'Ame , Ouvrage posthume , dont je viens de procurer l'impression. Il est déjà entre les mains du public ; il doit lui plaire , si je ne me trompe , autant par la matière intéressante , qui en fait le sujet , que par la douceur du style & par la pureté des expressions. Ce qu'il y a de certain , & qui sans doute dépose beaucoup en sa faveur , c'est que le P. Almeida , aussi connu par

les persécutions qu'il eut à effuyer dans sa Patrie , que célèbre par les curieuses & utiles découvertes qu'il doit à sa profonde connoissance des mathématiques , l'a cru digne d'être traduit par lui-même en sa propre langue , & qu'il en a déjà enrichi le Portugal.

Je pourrois annoncer d'autres Écrits dont je suis le dépositaire , & qui n'ont point vu le jour. Tel est un ample manuscrit , qui contient en forme de conférence une explication aussi savante qu'utile sur les Commandemens de Dieu : si ces sortes d'Ouvrages n'étoient point aujourd'hui si multipliés qu'ils le sont , je pense que le public ne devoit point être fâché que celui-ci sortît également de l'obscurité : je ne parle pas d'une infinité des Lettres qui sont aussi entre mes mains ; elles sont presque toutes des réponses à des cas de conscience , que son zele , aidé de ses lumieres , lui faisoit décider avec autant d'exactitude que de justice & de facilité.

Mais ce que je trouve de plus estimable

en lui, c'est qu'il fut saisir ce milieu qui échappe à tant de Casuistes , ce juste milieu , qui fait qu'on s'éloigne avec une égale sagesse & du relâchement & de l'extrême rigidité : il avoit sans doute de l'horreur pour toute espece de crime , & il ne balançoit point à la condamner ; mais son admirable discernement ne lui permettoit pas d'en confondre l'apparence avec la réalité. Loin de lui cette misanthropie farouche , également ennemie de ses propres plaisirs & des plaisirs des autres. L'entendit-on jamais crier au scandale affreux , comme certains esprits plus fanatiques que dévots , & damner sans façon les personnes de l'un & de l'autre sexe , qui se permettent des divertissemens honnêtes à certaines heures & dans certaines occasions ? La danse même dans quelques cas ne lui paroïssoit pas digne de blâme , ni de tous les anathêmes que lance quelquefois contre elle un zele aussi ridicule & révoltant , qu'imprudent & outré.

Consulté un jour par une jeune personne

de considération & d'une conscience très-timorée sur la maniere dont elle devoit se comporter à des noces qu'elle ne pouvoit éviter , & où elle craignoit quelque dissipation , voici quelle fut sa réponse :

Je ne puis vous donner de meilleur modele à imiter dans le train des noces de Madem.*** que celui de Jesus-Christ dans ces circonstances. Méditez son maintien , ses discours , ses actions , & tâchez de vous y conformer ; mais , parce que ce modele Divin seroit peut-être trop au-dessus de vous , Dieu vous en a ménagé un autre plus à votre portée : c'est celui de la très-Sainte Vierge : voyez sa modestie mêlée d'une certaine gaieté , la retenue de ses discours , son affection pour les nouveaux époux , qui fait qu'elle s'intéresse pour eux auprès de son Fils ; sa complaisance pour la joie innocente d'une Fête comme celle-là , qui la porte à y procurer du vin , qui est l'ame du repas. Sa vertu toute céleste , & non austere & farouche , ne s'allarme pas mal-à-propos de ce qui est inséparable

de ces Fêtes. Elle auroit horreur de la licence , si la licence pouvoit paroître devant elle : mais considérant les choses dans l'ordre de Dieu , elle voit les nouveaux époux , comme Dieu lui-même vit dans le Paradis Terrestre nos premiers parens avant leur péché : elle ne voit que l'Ouvrage de Dieu , & laisse aux méchans la corruption , par laquelle ils l'ont dégradé. Veillez sur vous cependant ; priez de temps en temps au fonds de votre cœur , sans être morne ni paroître méditative. Ne faites pas même grande difficulté de danser si l'on vous en presse. St. Thomas dit que la danse est permise dans ces occasions.

1^{er}. Février 1768.

Qu'on ajoute ce trait à tous les autres qui forment cette première partie de son histoire , on se convaincra sans peine que ce grand homme fut allier au mérite des vertus Chrétiennes & Religieuses , celui de la littérature & d'une sage érudition : cet avantage n'est pas sans exemple ; mais qu'il est rare ! c'est un phénomène quand on

voit la science & l'humilité se réunir dans le même sujet. *Scientia inflat.*



EXHORTATION

Sur le renouvellement des Vœux en 1775.

Ascendamus nunc mundare Sancta & renovare.

Allons maintenant purifier & renouveler le lieu Saint. 1. MACH. Chap. 4.

CE fut là, N. N. le premier soin des zélés Machabées, lorsqu'après la défaite de leurs ennemis, ils se virent maîtres du lieu Saint, pour lequel ils avoient tout abandonné & soutenu une longue & cruelle guerre : sans s'arrêter à célébrer leur victoire, ou se retirer pour en aller goûter les fruits dans un délicieux repos, leur premier soin est de célébrer la puissance du Dieu des armées ; ils ne veulent goûter d'autre fruit de leurs succès, que celui de réparer son Temple, de faire refleurir son

culte & de le renouveler : *ascendamus*, &c. Mais quelle fut leur douleur , lorsqu'ils virent le désordre affreux où se trouvoit ce saint Temple ? Lorsqu'ils virent les portes brûlées , l'Autel profané , le Sanctuaire découvert , l'herbe dans le parvis ? Prostrés par terre , la tête couverte de cendres , ils pouffent vers le Ciel les cris les plus lamentables ; & le déchirement de leurs habits représente bien vivement celui de leur cœur.

Entrons dans leurs sentimens , N. N. à la vue du dérangement où se trouve peut-être ce Temple spirituel du même Dieu , qu'il s'étoit formé dans nous-mêmes : examinons ce Sanctuaire intérieur : si la Sainteté n'en fait pas l'ornement , voyons si la source de ce défaut ne viendroit point de notre esprit dissipé & trop répandu sur tous les objets sensibles : voyons si les portes de la circonspection ne sont point ôtées de nos sens ; si l'habitude à nous peindre les choses extérieures , & rarement celles qui nous porteroient au recueil-

ment, n'est pas la cause de notre imagination égarée : appelés à un état , qui nous oblige de converser quelquefois avec les gens du monde , n'aurions-nous pas souffert quelque impression de l'air contagieux qu'ils respirent ? Eh ! comment ne nous en ressentirions-nous pas ? Les Saints même , & les plus grands Saints s'en sont ressentis. Si nous faisons des sérieuses réflexions sur nous-mêmes , nous trouverons peut-être que si notre résolution est toujours la même , notre ferveur dumoins s'est beaucoup ralentie ; que si l'or conserve toujours son prix , il a dumoins perdu de son ancien éclat ; que si le Carmel est toujours verdoyant , ~~le~~ cime est dumoins un peu desséchée ; que si les Idoles n'ont pas été placées & adorées dans le Sanctuaire de notre cœur , l'herbe dumoins s'est formée & s'est élevée dans le parvis ; que si enfin nous n'avons pas été blessés des traits qui volent dans le monde , nous en sommes dumoins revenus chargés d'une poussière , dont nous avons à nous purifier.

C'est ce que nous ferons par le renouvellement de nos vœux ; ce renouvellement nous en fera considérer & respecter l'excellence , & en même-temps il nous fera gémir sur les manquemens que nous aurons à nous reprocher. Nous ne l'avons pas perdue de vue cette excellence , il est vrai ; elle a souvent fait le sujet de nos entretiens , de nos méditations , de nos lectures ; mais rarement nous en avons été touchés , comme nous le sommes maintenant : nous connoissons aujourd'hui mieux que jamais la grande grace que Dieu nous a faite en nous séparant de la multitude , & en nous cachant , selon l'expression du Prophete , dans le secret de sa face , afin que nous la contemplions assidument ; tandis que les gens du monde , distraits par leurs affaires , étourdis par le tumulte , accablés des soucis , ne pensant que rarement & superficiellement à celui qui est le principe de tout leur être , & la source de tout bonheur ; environnés de sujets d'égarément & de scandale , hélas ! où ils se

perdent par la négligence , où ils mènent une vie extrêmement traversée par les passions ou les tentations dont ils se trouvent agités ; au lieu que nous sommes dans un état de Sainteté , & d'une Sainteté tranquille , à laquelle Dieu nous a appelés : *elegit nos , ut essemus Sancti* : mais Sainteté , qui exige tous nos soins ; tranquillité , qui exige toute notre vigilance pour écarter tout ce qui pourroit la troubler ; état heureux où nous jouissons de Dieu & où nous nous reposons en Dieu ; au lieu que les gens du siècle ne jouissent que des créatures , & ne se reposent que sur le néant ; mais aussi état qui nous oblige à une conduite digne de ce Dieu même , qui nous a choisi singulièrement pour lui : *ut ambulatis dignè Deo , qui vocavit vos in suum regnum.*

L'exacritude de notre fidélité doit répondre à l'excellence de notre vocation : une vertu médiocre ne nous suffit pas ; elle pourroit suffire au commun des Chrétiens : mais Dieu exige plus de ceux à qui il a

plus donné. Il veut que nous soyons pauvres jusqu'à la mendicité, obéissans jusqu'à la mort, purs jusqu'à l'éloignement de tout ce qui peut faire naître des pensées contraires : mais aussi, quelle liberté, quel empire sur nous-mêmes ne nous procure pas cet assujettissement volontaire ? quel trésor de grace & de gloire cette pauvreté ne nous mérite-t-elle pas ? & quelles délices spirituelles, dans le temps & dans l'éternité, Dieu ne nous prépare-t-il point pour celles des sens auxquelles nous renonçons ?

Cette obéissance, qui révolte l'homme jaloux de sa liberté, est une délivrance qu'on nous accorde, plutôt qu'un joug, qui nous est imposé : elle nous affranchit de nos convoitises : elle fixe nos incertitudes ; elle affermit nos résolutions ; elle est, selon St. Augustin, la garde & la mere de toutes les autres vertus : *Obedientia mater est omnium quodammodo, custosque virtutum.* Nous sommes en assurance sous la conduite de nos Supérieurs, exempts d'inquiétude sur le choix de nos emplois & de

nos occupations , & toujours certains de faire la volonté de Dieu , lorsque nous ne faisons pas la nôtre. Le démon redoute une ame obéissante ; il ne fait comment l'approcher , tandis qu'elle est couverte de ce rempart ; au lieu que celle qui est livrée à elle-même , lui est ouverte de tous côtés : d'ailleurs , c'est une grande charge pour l'homme que celle de lui-même ; il n'y a qu'un insensé libertinage qui puisse appeller cela une liberté.

Vous connoissez le mérite de cette pauvreté , qui fait le désespoir des avides mondains , mais en qui la Foi découvre tant de charmes. Jésus-Christ la propose comme un dégagement nécessaire à ceux qui veulent le suivre ; & la grande récompense qu'il y attache , fait encore mieux connoître le cas qu'il en fait. Les Apôtres l'ont embrassée dans toute son étendue. Les premiers Chrétiens l'ont pratiquée sous leurs yeux avec tant de sévérité , que les transgresseurs en furent punis de mort. St. François l'a tirée de l'oubli dans un siècle cor-

rompu ; il en a fait connoître le prix par les plus grands éloges : il l'a préférée à tous les trésors du monde ; il nous a établis sur ce fonds , persuadé que toutes les richesses du siècle ne sont pas comparables au bonheur de ne rien posséder. Les Païens même l'ont reconnue ; & ceux qui ont été estimés les plus sages , ont été les plus pauvres. Les biens de fortune sont plutôt un poids qu'un appui , & une source de cuisans chagrins , plutôt que de véritables délices. La pauvreté qui nous environne de toutes parts , n'est nullement un ennemi qui nous assiege , mais une garde qui nous défend. Elle nous rend presque inaccessible à la mollesse , à l'orgueil , à la volupté , & presque à tous les vices.

Cette intégrité de corps & d'esprit , presque inconnue dans l'Ancien Testament , & point commandée dans le Nouveau , est un état sublime , auquel Dieu nous élève , & non une triste séparation , à laquelle il nous assujettisse ; elle nous met à couvert des tribulations prédites par l'Apôtre , & journallement

lement éprouvées par ceux qui s'engagent dans l'état opposé : *Tribulationem carnis habebunt hujusmodi*. En nous faisant vivre dans un corps corruptible , comme s'il ne l'étoit pas , nous rend en quelque maniere semblables aux esprits bienheureux : *Qui non nubunt , neque nubentur... Erunt sicut Angeli in Cœlo*.

C'est donc une nouvelle grace , & une grande grace , que le Seigneur nous a fait , lorsque par son mouvement , nous avons embrassé l'état Religieux ; mais ce Dieu de bonté , qui , selon l'expression de St. Augustin , couronne en nous ses propres présents , veut bien mettre celui-ci au rang de nos services : il est vrai que les devoirs en sont grands , & que s'il faut compter pour quelque chose la mortification de la nature corrompue dans un état qui nous affranchit de sa tyrannie , les sacrifices auxquels celui-ci nous engage ne peuvent être sans mérite. Sommes-nous au repentir de les avoir faits ces sacrifices ? Non , sans doute. La piété fervente avec laquelle je vous vois ap-

procher des Autels , m'assure que bien loin de venir redemander la victime , vous ne venez que pour achever d'en consommer les restes , qu'un feu peut-être un peu ralenti avoit épargnés : vous venez pour resserrer les nœuds qui vous attachent au Seigneur , & que le temps & l'usage avoient un peu relâchés. . . . Fatale condition de l'homme dans cette vie mortelle ! Ses actions répondent mal à ses résolutions , & sa conduite reste beaucoup au-dessous de ses devoirs : le torrent contre lequel il tâche de monter , le repousse tôt ou tard ; ce n'est qu'en prenant de nouvelles forces , & en les ramassant toutes , qu'il regagne ce qu'il avoit perdu.

C'est ce que nous faisons en ce jour. N.N. Nous avons réfléchi sur nous dans ce temps de retraite & d'abstinence : nous avons reconnu que l'action nous avoit épuisés ; que la multitude des objets nous avoit distrait ; que le commerce avec le monde nous avoit rendus moins propres à celui que nous devons avoir fréquemment avec Dieu ; que

nos oraisons étoient moins ferventes , notre assiduité aux Exercices communs moins exacte , notre retour sur notre intérieur moins fréquent , notre délicatesse sur les petits manquemens moins vive à les sentir , & moins prompte à les réparer. Nous nous sommes trouvés moins scrupuleux sur le silence , moins jaloux du recueillement. Nous vivions toujours dans la pauvreté , dans la pureté , dans l'obéissance ; mais nous reconnoissons maintenant que si cette pauvreté étoit également dénuée , elle n'étoit pas aussi fervente en sentimens ; que si notre obéissance étoit aussi soumise , elle n'étoit pas aussi prompte , & que si notre intégrité étoit sans atteinte , elle n'étoit pas sans agitation : nous avons reconnu dans cette agitation , & la subtilité de notre ennemi , qui pénètre dans les plus légères issues d'un esprit dissipé , & d'un cœur trop épanché au-dehors , & la permission d'un Dieu , qui punissoit par là nos infidélités , & qui se servoit de notre délicatesse sur ce point pour ramener notre diligence sur tous.

Nous avons vu ces manquemens , nous en avons gémi , & nous avons pris une sincère résolution de les réparer ; nous avons dit avec le Prophete : C'est maintenant que je commence ; *dixi : Nunc cœpi* ; & vous , Seigneur , qui m'inspirez cette résolution sincère , vous en soutiendrez le projet , vous en favoriserez l'exécution.

Oui , Seigneur , notre vocation à l'état Religieux étant votre ouvrage , c'est avec votre secours que nous nous proposons & que nous espérons d'en remplir les engagements : nous les méditerons , nous en prendrons l'esprit , & nous l'exprimerons par notre conduite. Si la nature , toujours lâche , demande quelque soulagement , c'est auprès de vous que nous viendrons le chercher , & nous le trouverons dans la communication de votre Esprit & dans l'effusion de notre cœur en votre présence ; la méditation de vos souffrances fera la consolation des nôtres : nous nous estimerons trop heureux de porter la Croix avec vous ; nous nous édifierons , nous nous animerons

les uns les autres, comme des Ouvriers accablés du poids du jour & de la chaleur, se consolent réciproquement par la considération qu'ils vont bientôt finir leur travail & recevoir leur récompense. Pauvreté admirable ! vous sanctifiez les hommes ; humble obéissance ! vous les unifiez à Dieu ; pureté sainte ! vous les égalez aux Anges ; précieuses vertus ! vous ferez toujours nos délices, nous vous pratiquerons avec fidélité ; nous allons vous en renouveler la promesse ; que le Ciel bénisse nos nouveaux engagements ! Ainsi soit-il.

Cette Cérémonie se fait dans tout l'Ordre de St. François le 29 Novembre de chaque année : qu'il seroit à souhaiter que chaque Chrétien prît également un jour pour renouveler les promesses de son baptême ! La fidélité à les tenir n'est pas moins essentielle pour les gens du monde, que celle d'accomplir nos Vœux l'est à notre égard ; le salut des uns & des autres y est attaché. Combien ce renouvellement annuel ou plus fréquent, dès qu'il seroit sin-

cere , & fait avec ferveur , diminueroit le nombre de nos transgressions respectives ? Dans la société civile un homme rougieroit de manquer à sa parole donnée à un de ses semblables ; & notre parole donnée souvent & sérieusement au Maître Suprême de tous les hommes , ne nous rendroit-elle pas , & plus attentifs , & plus fermes , & plus exacts à tenir nos engagements ? ou enfin ne feroit-ce qu'à vos yeux , grand Dieu ! que nous ne craindrions pas d'être des parjures , & de nous déshonorer ?





AVANT-PROPOS.

ON n'a vu jusqu'ici que l'écorce, pour ainsi dire, du grand Religieux dont nous traçons l'histoire. Je ne l'ai représenté que tel qu'il a paru à nos yeux & à ceux du Public, dans sa jeunesse, dans ses études, ses charges, son talent pour la Direction, & dans quelques traits de zele plus saillans & relatifs au prochain.

On va le voir maintenant tel qu'il se voyoit, ou qu'il croyoit se voir lui-même. Ce ne sera point un pinceau étranger qui formera ce second Tableau : il ne sera crayonné que de sa propre main : on le trouvera d'autant moins suspect, qu'il est moins flatté ; le Peintre

n'y épargne point les ombres.

Qu'on ne s'attende donc pas à l'entendre parler ni de son savoir, ni de son mérite, ni de ses vertus; ses défauts les plus secrets, ses faiblesses les plus humiliantes, ses imperfections sont les seuls traits qui y sont exprimés par leurs couleurs les plus naturelles, je veux dire, sans voiles, sans excuse, sans détour.

Si l'on y voit une infinité de bonnes résolutions; s'il y déploie les sentimens les plus sublimes; s'il y insere les maximes les plus sages; s'il s'y propose les pratiques le plus austeres, ce n'est jamais que sous l'idée humiliante d'autant de remèdes dont il croit avoir un indispensable besoin; tantôt, c'est pour érouffer certains défauts qu'il croit appercevoir en lui; & qu'il se reproche; tantôt, c'est pour attein-

dre à certain degré de vertu qu'il rougit de ne pas avoir, & après lequel il soupire ; tantôt, & enfin, c'est pour fixer cette inconstance naturelle qui est commune à tous les hommes, & pour donner à son attrait pour la vertu plus de confiance & de stabilité.

Cette seconde Partie sera donc purement ascétique, & par là très-peu satisfaisante sans doute pour cette classe de Gens du monde, qui ne connoît, ni ne goûte, ni n'est capable de goûter ce qui est de l'esprit de Dieu : mais pour vous, Personnes dévotes, vous qui ne vous occupez que du soin de purifier votre ame, & de la rendre, en montant de vertu en vertu, toujours plus digne du Maître infiniment parfait que vous servez, que de secours n'allez-vous pas puiser

dans les exemples & les pratiques religieuses dont je vai vous faire part. Elles sont toutes extraites d'un précieux manuscrit que j'ai eu le bonheur de découvrir. C'étoit comme une espece de manuel, où cet admirable Ascete avoit tracé tout le plan de sa vie mystique : il le portoit habituellement sur lui ; & il ne passoit aucun jour sans en lire quelque article.

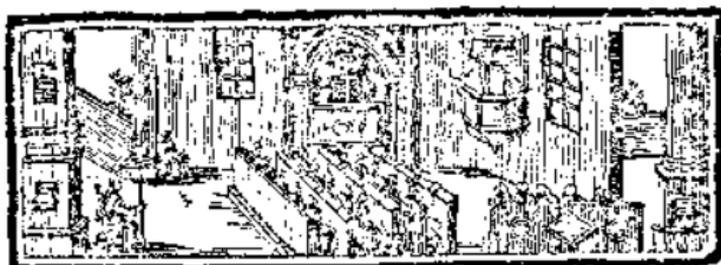
En voyant donc l'aveu qu'il vous fera de quelqu'un de ses défauts, vous pourrez aisément reconnoître les vôtres, (car quel est le mortel qui n'en a pas ?) Dans les moyens & les regles qu'il se prescrivoit pour s'en corriger, il vous apprendra ce que vous devez faire vous-même pour vous amender & vous corriger de vos propres fautes. Là vous trouverez en même-temps, &

les véritables causes de vos fréquentes rechutes, & les solides remèdes que vous devez leur opposer. Ainsi ce grand Homme, même après sa mort, vous servira encore de guide & de modèle.

Si le Lecteur trouve peu d'ordre dans les matières, quelques négligences de style, peut-être même certains détails trop minutieux, qu'il fasse attention que notre Père n'eut jamais dessein de rendre publics les secrets de sa vie intérieure & cachée: il n'écrivoit que pour lui seul; & quand on ne travaille que pour soi-même, & dans l'ordre du salut, s'embarasse-t-on beaucoup de donner de la délicatesse & de l'élégance à ce qu'on fait: on s'attache bien plus à l'utile qu'aux ornemens; & le cœur a bien plus de part à

Ouvrage que l'esprit, les lumières
qu'on reçoit du Ciel, que celles
qu'on peut avoir acquis dans l'étude
des Sciences & des beaux Arts.





HISTOIRE
DE LA VIE
DU R. P. AMBROISE
DE LOMBEZ,

Dedit illi Scientiam Sanctorum ; honestavit illum in laboribus , & complevit labores illius. Sap. C. 10.

SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

De son Amour pour la Retraite , & de son Recueillement.

LE P. Ambrôise , comme on l'a vu , avoit passé ses premières années en Religion d'une manière édifiante , & sans avoir des fautes considérables à se reprocher. Sans doute cet état eût tranquillisé des Re-

ligieux d'une piété commune ; mais notre P., que le Ciel appelloit à une grande perfection , regarda le sien , non-seulement comme peu propre à y atteindre , mais encore comme très-critique pour son salut. Connoissant toute l'étendue des engagements attachés à la Profession Religieuse , il savoit que c'étoit reculer en fait de vertu , que de ne pas faire tous les efforts pour avancer. Cette idée le saisit vivement & l'alarma : il se propose de sortir au plutôt d'une situation qui lui paroît très-dangereuse , & il prend la résolution de s'en procurer une autre , où son salut eût moins à risquer.

Il étoit alors âgé d'environ trente ou trente-deux ans ; par conséquent il avoit , comme il l'avoue lui-même , & plus d'expérience des choses spirituelles , & plus de maturité dans le jugement. Il se hâte de mettre à profit ce double avantage ; & d'abord il commence à se renfermer , pour ainsi dire , tout en lui-même , & il s'assujettit à un examen des plus rigoureux : son but étoit

de découvrir par là les véritables causes de son peu de progrès dans la vertu , pour pouvoir , d'après cette découverte , y apporter les remèdes les plus convenables & les plus prompts. Cette manière de procéder étoit sans doute des plus sages ; il en résulte communément le succès le plus heureux. Les Médecins qui ne prennent point le hasard pour guide , ne manquent point de s'en servir dans les maladies qu'on leur confie ; & alors les voit-on échouer rarement dans les soins qu'ils se donnent pour les guérir. Il emploie donc toute sa perspicacité à se bien connoître , & il se discute avec la plus sérieuse attention. Ce premier travail lui réussit. Il s'aperçut bientôt que son trop d'activité naturelle , qui le passionnoit , dit-il , pour les choses même innocentes ; qu'un penchant extrême pour le badinage , qui , jusques-là , avoit échappé à ses réflexions ; que beaucoup de facilité à se livrer au plaisir de la table , de la conversation , de la promenade , produisoient en lui une dissipation d'esprit , incompati-

ble avec la vie intérieure , & devenoient par là les vrais obstacles qui s'opposoient à son avancement spirituel.

Cette découverte étoit sans doute des plus avantageuses ; mais comment faire pour s'appliquer des remèdes qui ne devoient tendre qu'à changer en grande partie le système de sa conduite passée , c'est-à-dire , qu'à opérer une réforme, où il ne s'agissoit de rien moins que d'étouffer des penchans chéris ; que de contrarier des goûts qui avoient toujours paru licites ; que de résister à des attraits auxquels , à certain âge , on croit pouvoir se laisser aller sans crime , pourvu qu'on ne passe pas les bornes de la tempérance & de l'honnêteté. N'étoit-ce pas là précisément prétendre au parfait renoncement de soi-même ? & fut-il jamais entreprise d'une réussite plus difficile ? *Valdè laboriosum est relinquere semetipsum ?* Mais quand on a une forte inclination pour la plus haute vertu ; quand on y attache l'idée & l'espoir de son salut , est-il d'effort à faire , de répu-

gnance à vaincre , d'amertume à dévorer dont on ne soit capable ? Le P. Ambroise va nous en donner & la preuve & l'exemple.

Il veut donc combattre sa dissipation passée & l'arrêter ; il en est de deux especes , la dissipation des sens , & celle de l'esprit : pour réformer l'une & l'autre , il oppose la retraite la plus exacte à la première , & à la seconde , le recueillement le plus parfait.

La retraite pour un vrai Religieux , consiste à se fixer & à se plaire dans le Couvent où il se trouve , & à ne plus entretenir , autant qu'il est possible , aucun commerce avec le monde qu'il a abandonné ; & telle est aussi celle que notre Pere se propose : entendons-le parler-lui-même :
 « Dorénavant je ne sortirai qu'à l'extré-
 » mité , & par une nécessité indispensable ;
 » & alors j'irai me mettre entre les mains
 » de Dieu devant le Saint Sacrement , où
 » je resterai au moins l'espace de deux *Mi-
 » serere* » : quelle sainte précaution ! de com.

bien d'écart ne garantiroit-elle pas, si l'on étoit toujours assez sage pour la prendre : « là, continue-t-il, je renouvellerai mes » résolutions d'avoir toujours en Ville les » yeux baissés, le capuce en tête, les » mains dans la manche : » quel religieux maintien, qu'il est propre à édifier & à nous conserver la vénération & l'estime qu'on daigne avoir pour nous : « s'il » faut que je parle, poursuit-il, je parlerai peu, j'éviterai les bons mots, les » saillies, la vivacité, préférant une parole sensée & modeste aux longs discours les plus ingénieux.

Le prétexte de rendre la visite aux personnes, qui seroient venues pour le voir, n'en fera pas un pour lui, soit parce qu'il s' imagine que les Séculiers sont assez faciles à faire grace aux Religieux sur ce retour, soit parce que sa mauvaise santé l'autorise, dit-il, à se dispenser de cette civilité. Il fait cependant deux exceptions ; l'une dans le cas, où le soin de la Sacrificie, dont il a promis à la Sainte Vierge de

se charger , autant que ses forces pourroient le lui permettre , le forceroit de sortir ; l'autre est à l'occasion de ses parens les plus proches , que le besoin des remèdes ou autre raison , auroit attiré dans le pays.

Hors ces deux cas , il ne veut point se permettre la moindre relation avec les Séculars. S'il ne peut point les éviter dans quelque rencontre , il coupera court avec eux : les jours de concours au Couvent , où il auroit cent occasions d'être arrêté , il ne sortira pas pour aller même à l'enclos ; où s'il sort , ce ne sera que pour s'écarter beaucoup plus loin : le temps de se retirer sera-t-il venu ? Il aura toujours un livre à la main , & ses yeux y seront constamment attachés : il se gardera bien de détourner ses regards sur les personnes qui se trouveront sur son chemin ; il fait que les yeux sont les fenêtres par où la mort se glisse souvent dans nos ames ; la modestie & la fuite le garantiront de ce malheur ; « c'est » la résolution , dit-il , que j'ai prise plu-

» sieurs fois avant de venir ici ; je la con-
 » firme maintenant ; j'ai même , graces à
 » Dieu , commencé de la mettre en pra-
 » tique.

C'étoit sans doute avoir déjà porté l'a-
 mour de la retraite à un haut point : il
 crut cependant que ce n'étoit pas assez
 pour parvenir au parfait recueillement
 après lequel il soupiroit. L'expérience lui
 avoit appris que la société des hommes
 quelconques exposoit à bien des inconvé-
 niens , & que celle des Religieux même
 n'en met pas à l'abri toujours & dans tous
 les cas. La vie des Cénobites est sans
 doute plus avantageuse que la vie Erémiti-
 que ; mais enfin les Religieux sont des
 hommes ; & il n'est point surprenant que
 ces émules des Anges laissent quelquefois
 échapper quelque trait de ce qu'ils sont.
 C'est ce qui arrive dans toutes les Commu-
 nautés Religieuses. Que sont-elles en effet ?
 Il n'en est aucune qui ne soit formée de
 certain nombre de personnes souvent de
 différens caractères , de diverses humeurs ;

leurs goûts , leurs sentimens ne sont pas toujours uniformes ; toutes ne se trouvent point de la même portée ; les unes ont plus , les autres moins de génie , de lumières , de littérature , de capacité ; toutes ces différences se manifestent sur-tout dans les récréations : il est vrai que parmi nous elles sont rares ; mais enfin il est des temps consacrés à cette espèce de détachement , dont on ne se dispense point sans cause légitime. On s'assemble donc quelquefois : alors chaque Religieux , asservi depuis long-temps sous les Loix d'un rigoureux silence , profite , s'il le veut , des courts momens de sa liberté : bientôt l'imagination s'échauffe , les idées long-temps étouffées renaissent & viennent en foule ; on parle , on répond , on raisonne ; les propos se multiplient : mais tout ce qu'on avance n'est pas toujours adopté ; de là naît quelquefois l'altercation , la dispute : si malheureusement l'amour propre se met de la partie & s'y glisse , la honte de céder l'anime , la prolonge , la soutient ; & alors

voilà que l'ame nécessairement agitée se dissipe , l'intérieur se trouble , & le recueillement s'évanouit.

Graces à Dieu ces débats ne sont point fréquens chez nous : l'éducation Religieuse , qu'on nous y donne , ne fauroit nous les permettre : cependant comme ils ne sont pas absolument impossibles , le P. Ambroise crut qu'il étoit encore de sa prudence de se mettre à l'abri de ces rares occasions : en conséquence il se détermine à fuir même l'entretien de ses freres en tout temps , sans excepter la récréation : « tous » connoissant , dit-il , la foiblesse de ma » poitrine , personne ne fera surpris que » je garde le silence : si dans certains cas » je suis forcé de me trouver avec eux , » je les quitterai le plutôt qu'il me sera » possible ; & en attendant je parlerai » peu , fort bas , avec modestie , jamais » de science , jamais je ne citerai rien de » la littérature ni sacrée ni profane : la » vraie nécessité fera la seule qui m'ouvrira » la bouche , mais ce ne sera jamais pour » contester en cas d'opposition. »

Il avoit une autre raison particulière d'en user ainsi ; « c'est qu'il se sentoît encore , » comme il l'avoue , fort porté à enseigner , & non à apprendre , voulant tous jours ramener les autres à son sentiment , » donner toujours quelque chose de neuf , » philosopher sur tout. Ces défauts pouvoient être un reste de ceux qu'on contracte dans les hautes classes : l'éducation que l'on y donne ne s'attache point à les corriger ; on les tolere alors , parce qu'on les croit capables d'entretenir ou de piquer l'émulation : mais qu'ils sont ridicules dans quelques uns de ces jeunes gens , qui ne font que sortir du Collège : durant leurs cours ils auront montré d'heureuses dispositions pour les Lettres ; on les aura flattés , loués , préconisés ; de là la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes : quelque supériorité qu'ils auront eu quelquefois sur des condisciples foibles , enfle encore leur vanité , & augmente leur confiance : munis ensuite d'une attestation de savoir très-suspecte , on les voit bientôt porter dans les

cercles les plus respectables la forte teinte de l'habitude qu'ils ont contractée de poin- tiller , d'ergoter sur tout : ils y paroissent agresseurs sans politesse , contradicteurs sans respect , raisonneurs sans principes , disputeurs sans jugement : sont-ils plus dignes de pitié que de dérision ? Le beau monde se contente de traiter tout cela de pédantisme : notre Pere , que sa sagesse avoit toujours garanti de ces excès , y voyoit encore une suffisance insupportable , & une très-blâmable présomption. Il craignit ces défauts pour lui ; & pour y remédier , il renonce dès ce moment à toutes ces idées philosophiques , à tous ces systèmes que l'ignorance enfante , & que l'opinion soutient ; en un mot , à tous ces propos , qui peuvent faire naître la discussion & la dispute : il veut que la retenue , la discrétion , la modestie servent de règle à toutes ses paroles : « c'est par là , dit-il , » qu'il prétend s'édifier lui-même , & édi- » fier les autres ; d'ailleurs , ajoute-t-il , » les discours les plus brillans d'un raison- » neur

» neur ſec & Philoſophe , ne firent ja-
 » mais , ni autant d'impreſſion , ni autant
 » de bien , qu'en fait ſouvent un mot d'u-
 » ne ame humble & recueillie.

Ses réſolutions ne furent point en lui des réſolutions purement ſpéculatives : à proportion qu'il les prenoit , il les mettoit en pratique. S'il manquoit quelquefois de fidélité à les tenir , il ſe reprochoit bientôt ce manquement , il ſ'en humilioit , & il renouvelloit ſes promeſſes avec plus de ferveur que jamais ; auſſi parvint-il peu à peu au plus ſublime degré de recueillement. Déjà depuis long-temps on ne le voyoit plus ſortir pour aller en ville ; il n'alloit même preſque plus ſe promener aux environs du Couvent ; ſ'il ſe trouvoit avec ſes Confreres , ce n'étoit qu'aux heures où nos exercices communs nous rafſembloit tous : hors ces cas , l'Egliſe & ſa cellule étoient les ſeuls endroits qu'il fréquentoit : mais ce qui me paroît plus ſurprenant , c'eſt qu'il devint ſi maître de ſes yeux , qu'il ne ſe permettoit point de porter ſes regards au-

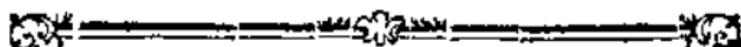
delà de l'enceinte de la maison. Que dis-je ? il étoit habituellement si absorbé en lui-même , qu'il ne s'avisoit ni de la basse-cour , ni du Cloître , ni du jardin ; il ne s'appercevoit même pas où l'on en étoit de l'ouvrage dans la construction d'un Dortoir , où il avoit occasion de passer fréquemment.

Tel fut le progrès de la vie intérieure que fit notre Pere durant le long séjour qu'il fit à Medoux. On a pu remarquer dans la premiere Partie de cette Histoire, qu'il ne fut ni moins intérieur , ni moins recueilli , ni moins modeste , quand l'Obéissance l'eut placé ailleurs : il porta par-tout le même amour de la retraite & le même esprit de recueillement. Je trouve même que dans ses dernieres années il avoit été bien plus loin. Quoiqu'il ne se fût jamais familiarisé avec les personnes du sexe , il crut cependant devoir s'interdire toute espece de relation avec elles ; il n'excepta pas même celle de la direction ; aussi ne l'accordoit-il qu'à un très-petit nombre , & toujours

avec beaucoup de répugnance, & pour fort peu de temps ; la raison qu'il en donne , « c'est que jusques dans l'exercice même » du Ministère leur présence occasionne , il » ne fait , dit-il , quelle impression , qui » offusque l'ame , & qui donne presque » toujours quelque atteinte à sa pureté. » Il seroit à souhaiter que tous ceux qui , par état ou par charité , s'appliquent aux fonctions de ce redoutable Ministère , témoignassent autant de délicatesse , & qu'ils fussent à l'égard de leurs Pénitentes aussi réservés que lui. Cependant il ne s'en tient pas là ; il veut encore faire tout ce qu'il pourra pour oublier même s'il y a des personnes du sexe dans le monde ; ce sont ses propres termes : quelles fortes leçons ne renferment-ils pas ? Vous ne les ignorez pas ces leçons importantes , sages Dépositaires des clefs du Royaume des Cieux ; vous ne cessez de les mettre en pratique. Pour tâcher , à l'exemple de notre Pere, de parvenir à un si saint , si difficile , mais si salutaire oubli , on ne vous voit pas tolérer ni

permettre des assiduités ou des visites superflues aux ames confiées à vos soins , vous exposer à des regards inévitables & dangereux , vous oublier à des entretiens inutiles , familiers , & totalement étrangers à la direction : ce n'est qu'au sacré Tribunal que vous vous faites un devoir d'écouter les personnes que le Seigneur conduit à vos pieds ; ce n'est que dans ce respectable lieu que , sans préférence & sans affectation pour aucune , vous faites vous-même entendre votre voix à toutes avec le même zele , la même condescendance , la même charité ; telles sont les sages précautions que vous prenez pour conserver votre ame dans toute sa pureté ; c'est encore par là que la sainteté de votre Ministère se trouve à couvert de tout reproche & de tout soupçon injurieux.





CHAPITRE II.

De l'austérité de sa vie , & des moyens qu'il prend pour vaincre son activité naturelle dans le manger.

LE Créateur, en unissant notre ame à un corps dont l'organisation est fort peu différente de celle de tous les animaux, jugea à propos de l'assujettir aux mêmes besoins. Le plus grand de tous, & sans doute le plus indispensable, est celui de la nourriture. Ce besoin n'est pourtant pas égal, & au même degré chez tous les hommes ; peu d'alimens suffisent aux uns ; aux autres il en faut davantage. Cette inégalité provient peut-être du plus ou moins de chaleur qui se trouve dans la partie destinée à les recevoir. Quoi qu'il en soit, notre Confrere fut un de ces hommes à qui cette disposition pour manger, qu'on appelle appetit, fit long-temps la guerre la plus vive : il en

est fans doute beaucoup qui , dans pareil cas , ne s'avifent guere de combattre un désir qui ne leur paroît que simplement naturel. Le P. Ambroïse l'envisagea d'un autre œil ; il le regarda comme un ennemi dangereux , non-seulement capable de le faire tomber tôt ou tard dans l'intempérance , mais encore comme très-contraire à l'onction intérieure & au recueillement : voici comment il s'explique là-dessus dans son Manuel : « Les excès dans le manger » sont plus fréquens qu'on ne se figure : » on croit souvent n'avoir satisfait son » appetit , & l'estomach pourtant se trouve » ve cbargé & l'ame appesantie ; par là » on est dans la nécessité de se distraire des » choses sérieuses , pour laisser au travail » de la digestion toute sa liberté ; on est » encore obligé d'avoir recours au vin , aux » liqueurs ou autres digestifs : mais ce n'est » pas là ce qu'il y a de plus nuisible ; mille » autres inconveniens plus funestes sont » encore la suite de ces excès ; ils excitent » à une gaieté désordonnée , à l'inconfidé-

» ration , à l'humeur , à la colere , à la
 » folie , felon la qualité & la diverfité de
 » caracteres & des tempéramens. » Il ne
 lui en fallut pas davantage pour l'engager
 à prendre les précautions les plus rigoureu-
 ses contre un fi redoutable penchant. Il se
 fait en conféquence un plan de nourriture
 pour l'avenir , & il entre dans le plus petit
 détail. Il ne veut plus que d'un feul plat
 avec la foupe foir & matin ; & au défaut
 de celle-ci le foir , il fe contentera d'un
 autre mets équivalent. Il ne mangera jamais
 d'aucune entrée en gras , d'aucune efpece
 de gibier , ni oie , ni cochon. La feule
 viande des bêtes à corne ou à laine , bouil-
 lie ou rôtie , lui fuffira avec environ qua-
 tre ou cinq onces de pain. En maigre , ja-
 mais de poiffon ; il ne mangera que de la
 morue ou des œufs avec la falade cuite
 les jours de jeûne. Jamais de fruit ni cuit
 ni cru , que ce qu'il en aura mis à part :
 jamais ni fromage ni beurre frais , excepté
 que ce ne fût par remede , & qu'on le lui
 eût ordonné,

Quelques fortes & sinceres que soient les résolutions de se corriger dans les hommes pieux, le Seigneur ne permet pas toujours que d'abord ils réussissent : tantôt c'est pour leur faire mieux sentir combien livrés à eux seuls, ils auroient peu de force contre leur propre foiblesse ; tantôt c'est afin que leur victoire devenant plus pénible, leur mérite augmente en proportion de leurs efforts. On a déjà vu le régime que notre Pere s'étoit prescrit ; il l'avoit habituellement gardé : cependant, se trouvant un jour très-*affoibli* dans l'esprit intérieur, il crut que cet *affoiblissement* provenoit de quelque *inexactitude* à s'en tenir dans certains repas aux bornes qu'il s'étoit fixées ; il lui sembloit que dans quelques-uns il avoit excédé, & que dans d'autres il s'étoit laissé aller à une activité trop grande. Ces deux manquemens, où peut-être un besoin réel avoit plus de part qu'un propos délibéré, lui parurent des fautes considérables ; il ne les traite de rien moins que de vrais traits de gourmandise ; il en rougit, & animé

d'une sainte colere contre un vice si méprisable , il prend de nouveaux moyens pour le subjuguier entierement. Pour réussir, il se détermine à fortifier ses résolutions par le secours d'un vœu qui le lie plus étroitement à l'obligation de s'en tenir à la pratique qu'on a vu ci-dessus ; & pour amortir ce qu'il appelloit sa trop grande activité , il s'astreint par le même vœu à ne manger que lentement & à-petits morceaux.

Ce vœu , dont il avoue qu'il se trouve fort bien , devint cependant pour lui un sujet d'embarras. Qu'on n'en soit pas surpris : notre état ne nous permet point d'être toujours renfermés chez nous ; cent services à rendre au Public , ou autres raisons aussi légitimes , nous obligent souvent de sortir de nos retraites, & de passer certains temps au-dehors ; par-tout nos besoins nous suivent , & par-tout nous ne sommes pas les maîtres de choisir les moyens d'y pourvoir. Nous pouvons & nous devons , il est vrai , éviter dans quel endroit que ce soit les excès , & garder la tempérance : eh !

qui ne le peut, & ne le doit également ?
 Mais quant à la qualité des mets , elle est
 du ressort des maîtres du ménage ; & c'est
 à nous , si aucune loi ne s'y oppose , de
 suivre l'Évangile , & de manger de ce qu'on
 nous sert.

Le P. Ambroise en faisant son Vœu ;
 n'avoit fait aucune attention à ces circon-
 stances ; cependant il eut occasion de s'y
 trouver : comment faire ? Il fut embar-
 rassé : mais pour ne plus tomber dans un
 pareil cas , voici les sages exceptions qu'il
 fit sur l'étendue illimitée de son Vœu :
 « Pour ne pas m'exposer aux embarras
 » où je me suis trouvé à la campagne par
 » rapport à mon Vœu , prenant souvent
 » par inadvertance des choses que je m'é-
 » tois interdites , ou me voyant forcé d'en
 » prendre pour ne pas causer de l'admi-
 » ration & de la peine aux gens chez
 » qui je mangeois , ou parce qu'il n'y avoit
 » que cela , j'en exclus le temps où je
 » serai hors du Couvent ; & parce que je
 » pourrois me trouver dans cet embarras

» dans le Couvent même lorsqu'il y a des
 » étrangers à manger, j'en exclus aussi ces
 » circonstances. »

Le Lecteur judicieux reconnoît sans doute ici la délicatesse de conscience de notre Confrere, & la sagesse des précautions qu'il prend pour ne pas tomber dans l'ostentation : toute espece de singularité semble en effet ne tendre qu'à se faire remarquer : c'est par ce motif que les Pharisiens jeûnoient deux fois la semaine : s'ils affectoient alors un air triste, ce n'étoit que pour annoncer au Public cette pratique d'austérité ; *ut appereant hominibus jejunantes* : notre divin Maître veut au contraire que nous la cachions sous le voile d'un extérieur décent & satisfait. Le P. Ambroise eut donc raison de restreindre l'obligation de son Vœu aux seules circonstances qui retiennent un Religieux dans le Couvent. Là point des témoins étrangers qui puissent appercevoir nos bonnes œuvres : les ténèbres de la nuit en déroben beaucoup aux yeux des Séculiers ; &

pendant le jour nous n'avons ni à craindre les nôtres, ni à les éviter : chaque Religieux est bien plus attentif à remplir ses propres devoirs le mieux qu'il peut, que curieux d'épier la maniere plus ou moins fervente dont vivent les autres. L'espionnage ne fut jamais introduit ni toléré chez nous : si nous ne sommes pas tous des Saints, au moins pourrions-nous nous vanter de n'avoir jamais souffert dans notre corps de ces ames de boue, de ces cœurs lâches, de ces vrais monstres, qui, pour entrer dans les vues d'un Supérieur fanatique ou ambitieux, entretiendroient avec lui une correspondance perfide. Le dessein de nuire, pour se soutenir d'une part, & de l'autre celui de s'élever sur le décri d'un honnête homme, ne furent jamais portés parmi nous à ce point de scélératesse & de malignité : aussi chaque Religieux peut s'écrier avec le sage Fils de Sirach : Graces immortelles vous soient rendues, ô Dieu mon Sauveur ! de ce que par votre miséricorde je me trouve placé dans un état où

Je n'ai à craindre ni les pièges d'une mauvaise langue , ni les traits affomans de l'imposture , ni l'injustice & l'oppression d'un gouvernement où l'on ne feroit jouer que les seuls ressorts de la ruse , de l'intrigue , de la subornation , & de la méchanceté : *quoniam liberaſti me à laqueo linguæ iniquæ , à verbo mendacii , à rege iniquo , & à linguâ injuſtâ.*

Revenons au Vœu ci-deſſus. J'y remarque un autre trait qui montre encore la ſageſſe de celui qui le faiſoit : dans un excès extraordinaire de zele & de ferveur , on ne calcule pas toujours quel eſt le degré des forces que l'on a : on faiſit ſans réflexion les premières idées , qui ſemblent ne tendre qu'à un plus grand bien , & l'on s'engage plus qu'on n'eſt en état de tenir ; de là réſultent des infidélités , de remords , des tracas de conſcience , du découragement : cela arrive ſans contredit toutes les fois qu'on fait des Vœux inconfidérés , ſoit par rapport à leur objet , ſoit par rapport à leur durée. Notre Pere fut éviter ce dernier

écueil : les engagements qu'il prend ne font que pour trois semaines , un mois , deux mois , trois mois tout au plus. Les plus courts font comme autant d'effais qu'il fait de lui-même ; il se tâte , pour ainfi dire , & il cherche à trouver le juſte point d'auftréité que fa ſanté lui peut permettre : une premiere épreuve ſans inconvé- nient le mene à une ſeconde un peu plus longue , & ainſi des autres ſucceſſivement : dès que le terme de l'obligation appro- choit , ſentoit-il la même inclination re- paroître & le tenter ? il lui oppoſoit le même remede : il renouvelloit ſon Vœu ; & alors cet ennemi auſſi importun qu'in- commode diſparoifſoit , & ne l'inquiétoit plus.

Cependant , comme il étoit habituelle- ment valétudinaire , il étoit quelquefois forcé de changer de régime. Dans certains temps tout l'incommodoit , ou par rap- port à ſa poitrine , ſi c'étoit chaud , ou par rapport à ſon eſtomac , ſi c'étoit froid ; ou il ſ'affoibliſſoit trop , ſ'il ne mangeoit

pas une certaine quantité ; ou s'il satisfaisoit son appetit , il s'en trouvoit appesanti & même incommodé : tout cela faisoit qu'il s'occupoit fréquemment de la qualité ou quantité de nourriture qu'il lui venoit de prendre ; il formoit des nouveaux plans ; il vouloit faire d'autres essais , mais toujours en suivant les regles de la frugalité la plus austere. Ces soins étoient sans doute bien naturels : eh ! qui seroit assez peu raisonnable pour les blâmer , sur-tout dans un homme d'une santé si foible ? Cette santé n'est-elle pas de tous les biens de ce monde le plus précieux : pourroit-on donc excéder dans les soins qu'on se donne pour la conserver ou pour la rétablir. Notre austere Cénobite le crut : il regarda toutes les attentions qu'il s'étoit permises jusqu'alors , comme un vrai aliment de l'amour propre , « qui veut toujours , dit-il , s'occuper de soi-même , sous le prétexte plausible d'une santé au moins nécessaire pour mieux servir Dieu : ainsi je veux couper court avec lui ; & comme

» j'ai soutenu depuis le commencement de
» ce mois le régime de ne manger que du
» lait & des œufs à la coque , je prends
» la résolution de le continuer le reste de
» ce mois & les deux suivans , sans penser
» à ma nourriture , que lorsqu'il sera ques-
» tion de la préparer , ni à ma santé , à
» moins d'accidens considérables. Pour les
» petits maux d'estomac , de poitrine , de
» tête , qui me sont ordinaires , je les souf-
» frirai avec soumission à la volonté de
» Dieu , même avec joie , si je le puis ;
» & bien loin de m'écouter , je traiterai
» mon corps avec mépris , comme l'on
» traiteroit un domestique mou & fai-
» néant , qui pour se dispenser du travail ,
» iroit représenter qu'il avoit un peu de
» mal au bout du doigt : après les trois
» mois je verrai comment je me trouve ;
» & si j'ai rencontré le juste point de ce
» qui m'est nécessaire & me suffit , je m'y
» fixerai. »

Quel modele de tempérance & d'austé-
rité ! que cet exemple devroit couvrir de

honte toutes ces personnes si avides des plaisirs de la table : ne diroit-on pas que plutôt Disciples d'Epicure que Sectateurs de l'Evangile , ils n'ont d'autre Dieu que leur ventre , *quorum Deus venter est ?* Est-il possible que des Etres , qui se piquent d'être raisonnables , semblent ne végéter sur la terre que pour satisfaire ce qui n'est que du ressort de la pure animalité ? Quel oubli de leur excellence , de leur haute dignité , de leur immortelle destination ? Ignorant-ils cette sentence de l'Apôtre : *Qui seminatur in carne sua , de carne & metet corruptionem ?* Je conviens qu'il n'est aucun vice qui ne nous dégrade : mais je n'en connois pas de plus avilissant , de plus méprisable , de plus bas que l'amour de la bonne chere , que la passion pour la débauche & les excès : la plupart des bêtes sur ce point sont bien au-dessus des hommes : on ne dira jamais d'elles , ce que l'on a dit d'eux , que la gourmandise en fait périr beaucoup plus que toutes les guerres ensemble : *plus occidit gula quam gladius.*

La vie de notre Pere pourroit encore servir de correctif à toutes ces personnes qui ont une passion trop forte pour le vin. En effet, son austérité ne s'étendoit pas moins sur le boire que sur le manger : il n'avoit jamais fait grand usage de cette liqueur ; mais il en connoissoit les effets dangereux ; il favoit d'ailleurs que peu de vin suffit à l'homme sage : *Sufficiens est homini erudito exiguum vinum*. Aussi chaque année avoit-il l'attention de demander à Ste. Therese, à St. Pierre d'Alcantara, & à St. Elzear, le jour de leur fête, d'être aussi sobre dans le boire que dans le manger : *Cibi parcimoniam & à vino abstinentiam*. Il y a apparence que ce double avantage lui fut accordé, puisqu'il parvint au point de n'ajouter à sa triste nourriture que trois petits coups d'eau, ni chaude ni froide, mais seulement dégourdie, qu'il ne faisoit que teindre avec quelque peu de vin.

Je pourrois ajouter quelques autres anecdotes qui concernent son austérité : mais

pour ne pas trop multiplier des détails , qui ne font peut-être pas du goût de tout le monde , qu'il me fuffife de dire encore qu'il fit vœu de ne point prendre du tabac. Tout le monde fait que l'usage de cette poudre tourne facilement en habitude , & que toute habitude est difficile à réformer : mais quand elle n'a rien de mauvais en elle-même , & qu'elle semble ne point porter sur les mœurs , les personnes les plus dévotes se la passent sans scrupule , ou elles ne s'en défont que très-rarement. Le P. Ambroise , sans la croire criminelle , la regarda comme une satisfaction au moins superflue , & comme un asservissement souvent très-onéreux pour nous : c'en fut assez ; il s'oblige en conséquence , & par vœu , de n'en prendre que pour éviter le sommeil dans la priere , ou dans le confessional , ou dans la compagnie avec les étrangers : si le besoin véritable de lire ou d'écrire le lui rend nécessaire , pour veiller l'esprit assoupi ou autrement appéfant , il se réserve aussi la même liberté.

Qu'on réfléchisse à présent sur tout ce genre de vie , qui dura presque sans interruption l'espace de quarante ans , & qu'on parcoure tous les états quels qu'ils soient , trouvera-t-on beaucoup de Religieux ou de Séculiers qui aient porté , & qui portent encore , l'austérité plus loin que lui ?



CHAPITRE III.

Des moyens qu'il prit pour étouffer sa sensibilité & sa délicatesse.

LA mortification des sens ne fut jamais la preuve incontestable d'une dévotion solide & sincère : on voit souvent des personnes assez misérables pour se condamner à une vie des plus austères , sans avoir dans leur ame la moindre teinte de vertu. Je ne parle pas seulement de ces esprits fourbes , hypocrites , dont l'intérieur est tout rempli de scélératesse & de corruption. Cet égarement se trouve aussi quel-

quefois dans bien de personnes qui , à beaucoup de mortification extérieure , ajoutent une conduite & des mœurs assez réglées. Celles-ci s'approchent presque tous les jours des Sacremens ; à peine les voit-on prendre quelque petite part aux amusemens du monde ; tout ce qu'elles ne passent point de temps dans les Eglises , elles le consacrent aux exercices de piété ou de charité : voilà sans doute de belles apparences : mais qu'on applique la pierre de touche sur ces ames si dévotes ; qu'on leur dise le moindre mot ; qu'on ose contrarier leur goût , hasarder des plaintes justes sur quelque partie de leur conduite , leur représenter que le soin du ménage devoit dans bien des circonstances l'emporter sur tout autre soin ; que tant des sorties & des courses au-dehors ne conviennent ni à ce que l'on est , ni aux charges que l'on a ; que les prétextes les plus pieux sont souvent illusoire ; grand Dieu ! qu'a-t-on dit , qu'a-t-on fait ? quelle humeur noire chez les unes ; quelle vivacité chez les autres ?

ici , l'on se redresse comme un serpent ; là , on se renferme tout en soi-même : celle-ci , pour se venger , se condamne à la bouderie la plus longue , & à un silence des plus mornes ; celle-là , se livre sans aucun égard à la pétulance la plus outrageante , aux murmures les plus déraisonnables , en un mot à tous les traits les plus malins que puisse inspirer l'orgueil le plus sensible & le plus piqué. Ne pourroit-on pas s'écrier encore un coup : grand Dieu ! quand la vertu se dément si facilement , qu'il faut qu'elle soit foible , qu'il faut qu'elle soit superficielle ? & dans ce cas , n'est-ce pas la méconnoître que de se flatter d'en avoir ?

Le peu de soin qu'on a de reprimer son amour propre , sa sensibilité , sa délicatesse , est sans doute la cause de toutes ces éclipses ou de toutes ses taches qu'on apperçoit dans certaines personnes dévotes. Notre Confrere se garda bien de vouloir continuer à être de leur nombre. Il étoit né , comme nous l'avons dit , fort sensible &

fort délicat : malgré tous les secours de la Religion , ces défauts se faisoient quelque fois sentir en lui ; il n'en venoit point , il est vrai , à des plaintes , & moins encore à des répliques injurieuses avec ceux qui l'auroient blessé ; il étoit assez religieux , assez honnête , & maître de lui-même pour ne pas se porter à des pareils excès : mais l'impression qui s'étoit faite dans son ame , n'en étoit ni moins vive ni moins profonde ; elle se manifestoit même au-dehors , dit-il , par un silence morne , par beaucoup de froideur , ou par un grand sérieux qu'il témoignoit.

Sur quoi on pourroit , si je ne me trompe , remarquer avec Saint Ambroise , que les Saints n'ont pas été d'une nature meilleure que la nôtre : *Cognoscamus illos non naturæ præstantioris fuisse* ; mais que s'ils eurent des vices ou des foiblesses à se reprocher , ce ne fut point pour longtemps ; ils eurent le courage & l'attention de s'en corriger : *nec vitia nescisse , sed emendasse* ; ce que nous ne faisons pas tou-

jours. Il faut convenir que certaines personnes mourroient plutôt que de tomber dans un de ces crimes , qui déshonorent aux yeux du public ; qu'elles ne se pardonneroient pas non-plus des foibleſſes ſecretes contraires à la plus délicate des vertus ; qu'elles évitent avec ſoin des excès incompatibles avec la tempérance & la frugalité : mais cela ne me ſurprend pas : ces fautes ſont toutes du reſſort des ſens , & fautent , pour ainſi dire , aux yeux : la piété la plus médiocre les apperçoit , & ne néglige point de ſ'en corriger ou de ſ'en garantir : mais en eſt-il de même des vices ou des défauts , où le corps n'a nulle part , tels que ſont l'orgueil , la vanité , la bonne opinion de ſoi-même , le deſir de l'eſtime , & ſemblables ? Ce n'eſt que dans une étude profonde de ſoi-même qu'on peut découvrir ces ennemis intérieurs , & indépendans des ſens : la plupart des perſonnes dévotes n'y font aucune attention ; ou ſi elles en font , elles ne les enviſagent que ſous un faux point de vue ; fascinées par leur amour
propre

propre , leur difformité échappe à leurs regards ; auffi ne voient-elles dans les fages représentations qu'on leur fait qu'une critique très-injuſte de la conduite qu'elles mement , que de pures entraves qu'on voudroit mettre au zele prétendu très-reglé qu'elles ont pour leur ſalut , qu'une préférence ſacrilege que l'on donne à des ſoins tout profanes ſur ceux que la première des vertus inſpire pour le prochain. Cependant ces vices, ces défauts de l'ame ont été les péchés des Anges rebelles ; ce ſont ces péchés qui les précipiterent du Ciel , qui ouvrirent les abîmes de l'Enfer , & qui rendirent notre premier Pere & nous coupables & malheureux.

Le P. Ambroïſe ne tomba point dans une mépriſe ſi groſſière : mais prenant ſes défauts pour ce qu'ils étoient , il penſa ſérieuſement à ſ'en corriger. A ce qu'il appelle ſa hauteur naturelle , ſa délicateſſe exceſſive , ſon deſir de l'eſtime publique , ſa ſenſibilité , il oppoſe l'humilité , le mépris de ſoi-même , l'humiliation. Ainſi ,

s'il se trouve avec des esprits fâcheux, avec des gens d'un caractère rusé, caustique, malin, il se propose de supporter avec patience leurs petites manières, leurs coups de bec, même les plus artificieux; bien loin de s'en fâcher, il veut prendre tout en bonne part, croire qu'on n'a pas intention de l'offenser; & quand cela seroit, les souffrir également pour l'amour de Dieu, mais les souffrir de bonne grâce, jusqu'à rire avec ceux qui riroient de lui, & qui divertiroient la Compagnie à ses dépens. Il en donne une raison qui me paroît digne de remarque: « c'est, dit-il, » parce que de cent choses qui nous cho- » quent, les quatre-vingt dix-neuf sont di- » tes ou faites sans intention de nous cho- » quer: mais notre amour propre prend » toujours les choses à la rigueur. Eh bien! » qu'il les prenne comme il voudra: quand » on me cracheroit au visage, j'ai un mou- » choir pour l'essuyer ». Quelque correc- tion qu'on lui fasse, il veut également la supporter; quand même il ne la mériteroit

pas , il remerciera humblement celui qui la lui aura faite , parce qu'il regardera l'occasion qu'il lui aura donnée de s'humilier comme un très-bon service , qui mérite de sa part cet acte de reconnoissance : il veut encore , parce qu'il sent en lui la sémence de tous les vices , reconnoître intérieurement , & même quelquefois extérieurement , qu'il est rempli du défaut qu'on croit voir en lui dans cette occasion , quoiqu'il agisse ou croie agir pour lors par un autre principe.

Il y avoit déjà quelques années que ce grand Religieux vivoit conformément à ce plan : toujours plein de respect pour son Supérieur , il ne l'abordoit , pour ainsi dire , qu'en rampant ; la moindre parole gracieuse d'un de ses Confreres , même d'un Frere Laïc ; le moindre regard , le moindre sourire , il les regardoit comme des faveurs d'autant plus grandes , qu'il croyoit les avoir moins méritées. « Eh ! que cet » état me plaisoit , s'écrie-t-il. » Il lui attribue tout le peu de bien qu'il avoit fait

jusqu'alors ; & s'il avoit acquis quelque commencement de vertu , c'est à lui qu'il croyoit en être redevable. On comprend qu'il étoit alors inférieur , & par conséquent à couvert de tous ces égards , de tous ces ménagemens dont la politique ou la Religion font hommage à la supériorité. Il n'eut pas les mêmes avantages quand il fut Supérieur lui-même ; il s'en apperçut , & il s'en plaint. Aussi à peine se trouve-t-il déchargé de ce fardeau si pesant & si désagréable pour les ames sensées , qu'il renouvelle ses premières résolutions : son ame , animée des mêmes sentimens qu'autrefois , s'empresse de mettre à profit pour la vie intérieure l'occasion que lui en fournit l'heureuse liberté qu'il a recouvrée : son Gardienat achevé , il quitte Bayonne , & part , ou plutôt il vole vers Medoux , sa chere & ancienne retraite : mais pourquoi ce grand empressement ? que prétend-il faire ? Quel est son projet ? Laissons parler cet humble enfant du plus humble des Pères , ce vrai Disciple d'un Dieu , qui daignâ s'ancantir pour nous.

« Me voici enfin à Medoux, *quem sem-*
 » *per optavi*, qui fut toujours l'objet de
 » mes désirs. J'y suis venu, non pour trou-
 » ver du repos, mais pour y souffrir; non
 » pour y dominer, mais pour y être su-
 » jet à tout le monde; non pour y entre-
 » tenir des relations, mais pour y vivre
 » dans un oubli actif & passif de tous les
 » hommes; non pour y censurer mes Fre-
 » res, mais pour y pleurer mes péchés;
 » non pour prolonger ma vie, mais pour
 » m'y préparer à la mort. Je prétends être
 » entré ici comme dans mon tombeau;
 » je ne veux y être compté pour rien; je
 » veux y vivre inconnu, oublié, simple,
 » recueilli, souffrant, abjet, & dans l'i-
 » gnorance de tout ce qui se passera dans
 » le monde, dans l'Ordre, dans la Pro-
 » vince, dans la Communauté. Si l'on m'y
 » contredit avec raison ou sans raison, si
 » l'on m'y humilie, si l'on m'y méprise,
 » si l'on m'y refuse les choses même né-
 » cessaires, je souffrirai tout cela avec plai-
 » sir. Si en cas d'absence du Supérieur, le

» plus jeune & le moins instruit des Pré-
 » tres se trouvoit à sa place , je lui obéirai
 » volontiers comme au Supérieur lui-même ;
 » j'aurai pour lui la même soumission ,
 » les mêmes égards ; quand il prendroit
 » même des airs hauts , un certain
 » ton d'autorité avec moi , qu'il voudroit
 » m'instruire comme un ignorant , des
 » choses même que je saurois , je supporterois
 » tout cela tranquillement , & sans
 » en témoigner la moindre sensibilité. »

Si ce n'est pas là tendre , en fait d'humiliation , au plus haut degré d'héroïsme , j'avoue ingénument que sur cette matière j'ignore en quelle autre chose il pourroit consister. J'avoue aussi que , relativement à la pratique , je pense que tout ce que notre Perc se propose n'est point convenable à toutes les personnes , ni dans tous les états. L'humilité , le mépris de soi-même , l'amour de l'humiliation , sont sans doute des vertus absolument nécessaires à tout Chrétien , puisque ce n'est que par elles qu'on peut s'assurer l'entrée dans le Royaume

me de Dieu : mais combien n'est-il pas de situations dans le monde , où certaines humiliations extérieures seroient non-seulement déplacées , mais encore plus ridicules qu'édifiantes , peut-être même plus nuisibles qu'avantageuses pour soi-même & pour le prochain. Il est des places où l'on doit , même contre son goût , garder certaines bienséances , & où il n'est permis , selon l'Apôtre , de paroître sage qu'avec sobriété. Si nos Rois lavent les pieds à douze Pauvres , ce n'est qu'une fois l'année , & uniquement pour imiter par cet acte d'humiliation l'exemple que nous en donna le Roi des Rois , notre divin Sauveur. Cette Cérémonie , pratiquée depuis plusieurs siècles par nos Souverains , n'a par elle-même , & dans ces motifs , rien qui ne soit très-louable , & de très-conforme à la piété : mais si elle devenoit journalière , ou seulement fréquente , on y trouveroit une singularité outrée , & une mesléance très-indigne de la Royauté.

Il n'en est pas de même parmi nous. Le

Cloître est une région toute différente de celle du monde : dès qu'il est question d'atteindre à quelque vertu , nous n'y trouvons aucun obstacle : affranchi de celui des bienséances séculières , nous pouvons sans nulle contrainte embrasser tous les moyens qui nous paroissent les plus propres à l'acquérir. Ces moyens , dès qu'ils sont bons , quels qu'ils soient d'ailleurs , sont propres de l'état & assortis à notre profession. Aussi le P. Ambroise , en pratiquant ce qu'il vient de se proposer , pouvoit bien devenir pour nous un sujet d'admiration , mais non pas un sujet d'étonnement & de surprise. Pour vous , âmes-dévotés , si vous avez à vous plaindre des attaques de l'amour propre , des émotions de la sensibilité , des excès de la délicatesse , hâtez-vous de faire usage de l'excellent antidote qu'il leur opposa : si votre état ne vous permet point de porter la pratique de l'humiliation aussi loin qu'il l'a fait , tâchez au moins de l'égaliser du côté des sentimens : soyez aussi humbles de cœur , aussi douces , aussi soumises ,

aussi retenues, aussi patientes que lui dans les occasions : notre divin Maître vous avoit déjà donné cette leçon importante, en vous disant : Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur, *discite à me, quia mitis sum & humilis corde* : sans cela vous n'aurez jamais que le simple masque de la vertu ; encore à la moindre blessure faite à votre amour propre, le verra-t-on quelquefois pitoyablement, & peut-être même scandaleusement tomber.





C H A P I T R E I V.

De son application à l'Oraison , & de son exactitude à faire l'Examen particulier.

POUR se procurer une santé solide , il faut non-seulement séparer des humeurs tout ce qui se trouve de vicieux en elles, on doit encore être attentif à ne nourrir son corps que d'alimens propres à former un bon suc. Telles doivent être aussi nos précautions à l'égard de l'ame : après l'avoir purifiée des ses vices , de ses défauts , de ses imperfections, qui sont comme ses humeurs peccantes , il faut encore s'appliquer à lui fournir une nourriture capable de l'affermir dans son bon état : or , selon St. Augustin & tous les Auteurs Ascétiques, cette nourriture spirituelle n'est autre que l'Oraison : elle fait , à l'égard de l'homme intérieur, ce que les alimens font à l'égard du corps : c'est elle qui soutient

la vie mystique ; c'est elle qui la nourrit , qui la fortifie & l'entretient : *sicut ex escis carnalibus alitur caro , sic ex orationibus interior homo nutritur & pascitur.* Aussi nos Constitutions ne manquent point de nous prescrire deux heures de méditation par jour ; & il n'est point de Communauté parmi nous , qui se dispense de ce saint exercice.

Notre Pere , qui sentoit mieux qu'un autre tous les avantages qui en résultent , ne se bornoit pas à un espace de temps aussi court. Autant que sa santé le lui permit , il n'y employa pas moins de quatre heures par jour en différentes fois. Après minuit en hiver , ou le matin en été , il passoit une heure à méditer au Chœur avec ses Confreres , & de suite il en passoit une autre dans sa cellule , après que nous étions retirés ; les deux autres , il les trouvoit dans le cours de la journée , l'une après Complies , & la dernière dans l'intervalle du souper fini à son coucher.

Cependant comme il étoit sujet à des

grands maux de tête , & qu'alors toute espece d'application l'incommodoit beaucoup , il falloit qu'il prît des arrangemens différens. Son attrait pour l'Oraison étoit trop fort pour s'en priver tout-à-fait. Que faire dans ces crises fâcheuses ? Pour se satisfaire au moins en partie , & ne point se fatiguer au-delà de ses forces , il abrégeoit le temps de cet exercice , & il en faisoit une autre distribution : le matin , au lieu d'une heure d'Oraison , il se bornoit à demi-heure ; après Vêpres , il en faisoit autant ; venoit ensuite celle qui se fait avec la Communauté ; enfin , la quatrième ne faisoit que précéder le temps destiné au repos.

Il prenoit encore une autre précaution pour empêcher que son imagination ne s'échauffât trop ; c'étoit celle de ne s'appliquer qu'à l'Oraison qu'il appelle de simple affection & de saintes résolutions : dans celle-ci en effet l'imagination n'y est pour rien ; tout ce qui s'y passe est du ressort du cœur ; c'est lui seul qui s'émeut , qui s'ex-

prime , qui agit ; les sentimens qu'il éprouve alors sont doux , paisibles , & d'autant plus aisés , que l'ame , libre de tout raisonnement , n'a qu'à se laisser aller sans efforts à toutes les impressions qu'elle reçoit du Ciel.

Ces impressions divines l'abforboient quelquefois d'une maniere si forte , que l'usage de ses sens en étoit totalement suspendu. C'est dans une de ces suspensions extatiques que le trouva & le vit un jour un de nos Novices aujourd'hui Profès. Ce jeune homme ayant à lui parler , s'étoit rendu à la porte de sa chambre : après avoir heurté deux ou trois fois , il l'ouvre , entre , se met à genoux devant lui , selon l'usage , & dans cette posture , il lui expose ce qu'il avoit à lui dire , comme il l'eût fait dans toute autre occasion. Mais , qui l'eût pensé ? Et quel spectacle ? Le P. Ambroise devant un Crucifix se trouvoit à genoux lui-même au milieu de sa cellule ; ses yeux ouverts étoient fixés au Ciel , & ses bras croisés paroissoient collés sur sa poitrine :

dans cette situation gênante , nul appui qui le soutint. Cette attitude extraordinaire , où l'expérience du Novice ne lui permettoit point de soupçonner rien de surnaturel , ne le troubla point ni ne l'arrêta : malgré l'immobilité, le silence , & la profonde absorption du Contemplateur , il persiste à vouloir se faire entendre ; il hausse la voix , parle plus fort , & repete encore deux fois ce qu'il avoit déjà dit : mais ce fut toujours inutilement. Alors plein d'étonnement & de respect, la crainte de quelque indiscretion le saisit ; il prend en conséquence le sage parti de se retirer, laissant notre Pere jouir tranquillement des transports merveilleux & des autres opérations ineffables qu'il éprouvoit dans ces heureux momens.

C'est ainsi , Seigneur , que pour rendre publiques vos plus intimes communications avec l'homme , il vous plaît d'en choisir quelquefois les témoins dans un âge , dont l'innocence & la candeur mettent à couvert de tout soupçon de mensonge & d'im-

posture : c'est par là que la confusion, soit de l'ennemi du salut, soit de l'impie, en devient & plus profonde & plus amère. Si leur jalouse rage s'efforce par le blasphème & la dérision de se venger sur les âmes pieuses de ces traits particuliers de vos bontés infinies à leur égard, celles-ci, qui les éprouvent avec toutes les autres qui sont instruites de ces faveurs secrètes, en prennent occasion de vous louer encore davantage ; elles vous en rendent mille actions de grâces, & elles ne cessent de vous en glorifier. *Ex ore infantium... perfecisti laudem propter inimicos tuos, &c.*

Cependant malgré toutes ces faveurs & ces exercices si propres à garantir de toute espèce de pensée étrangère, il se trouvoit assailli quelquefois par des idées qu'il appelle simplement inutiles : cela lui déplut ; & pour y obvier, il veut que son esprit soit sans cesse occupé ; s'il ne l'est point de ses devoirs ou de quelque bonne œuvre, il l'assujettira à méditer sur quelqu'un des Pseaumes Pénitentiâux, sur quelque leçon

ou sur quelque répons de l'Office des Morts : il choisit de préférence ces prières de l'Eglise , non-seulement parce qu'elles offrent un fonds inépuisable de salutaires pensées , mais encore parce que le sachant par cœur , il pouvoit s'en occuper partout ; & c'est ce qu'il faisoit , soit lorsqu'il se trouvoit seul à faire quelque travail manuel , soit lorsqu'il prenoit l'air en promenant , soit enfin lorsqu'il voyageoit , & qu'il en avoit le temps & la liberté. Par ce moyen il ferma l'entrée dans son esprit à toute pensée inutile , & il mit en pratique ce sage conseil de St. Jérôme : faites en sorte que le démon ne vous trouve jamais sans quelque occupation propre de votre état : *diabolus te semper occupatum inveniat.*

A la pratique de l'Oraison , il joignit vingt ans avant sa mort celle de l'Examen particulier. Pour se rendre plus exact à le faire , il s'y engagea par Vœu : je trouve ce Vœu renouvelé dans son Manuscrit , sept fois depuis le onze Septembre 1758 ,

jusqu'à la Fête de St. Ambroise 1760. L'après-midi, c'est-à-dire depuis le dîner jusqu'au souper, fut le temps qu'il se fixa pour faire le premier de chaque jour : il s'appliquoit au second avant de se coucher. Chaque Examen duroit un quart d'heure ou environ. La matinée étoit réservée pour autant de bon propos. Il faisoit tant de cas de cet Examen particulier, qu'il se reproche beaucoup de s'être si tard avisé d'en faire un plus fréquent usage, il le préfère même à l'Oraison. La raison qu'il donne de cette préférence, c'est, dit-il, parce que dans l'Oraison, « sur-tout quand » elle se fait par des vues & le goût du » bien en général, on ne considère guere » les vertus en particulier, & moins en- » core leurs actes en détail, d'où il peut » arriver, si l'on néglige l'Examen parti- » culier, qu'on aura de la piété, du re- » cueillement, un certain goût de Dieu » & de la vie intérieure, & qu'on aura » très-peu des vertus morales. Pour remé- » dier à ce malheur, quoique bien tard ;

» ajoute-t-il , je prends la résolution de ne
 » jamais omettre mon Examen , duffe-je
 » prendre pour le faire sur le temps desti-
 » né à l'Oraison.

Le Public fera peut-être bien aisé que je lui fasse part d'un de ces Examens particuliers , & que je le lui communique tel que je l'ai trouvé couché par écrit. Il me paroît assez instructif & très-propre à garantir de beaucoup d'illusions. On verra en même-temps avec quelle sagacité cet homme de Dieu s'étudioit lui-même , avec quelle précision il analysoit , il anatomisoit , pour ainsi dire , ses sentimens & ses actions de piété. C'est ainsi qu'il commence :

« L'imagination m'ayant beaucoup nuï
 » & pour l'ame & pour le corps , &
 » pour la vraie piété & pour la santé , je
 » prends la résolution de la combattre , &
 » d'en faire actuellement le sujet de mon
 » Examen.

» 1°. Je chercherai Dieu par la Foi , &
 » non par l'imagination ; je ne le cher-
 » cherai pas , comme je l'ai fait jusqu'à

» présent , en me représentant de hautes
 » montagnes ou des vastes campagnes ,
 » une grande étendue de lumieres , &c.
 » Dieu est en toutes ces choses ; mais il
 » n'est aucune de ces choses : il est dans
 » ces choses pour les conserver , & pour
 » les faire servir à nos besoins : mais il est
 » en moi pour me sanctifier. Je puis dire ,
 » comme St. Augustin à Dieu : *Intus eras*
 » *& ego foris quærebam te* : je dois donc le
 » chercher au-dedans de moi-même ; mais
 » je ne dois pas l'y chercher en me repré-
 » sentant quelque chose de corporel, puis-
 » que plus je me représenterois des objets
 » sensibles , plus je m'éloignerois de l'idée
 » de Dieu... Si je me représente la sainte
 » humanité de Jesus-Christ , je le ferai avec
 » sobriété , pour ne pas trop tendre mon
 » imagination.

2^o. » Je m'efforcerais de ne rien ressentir
 ni pour le bien , ni contre le mal . . . ; au
 lieu que jusqu'à présent je voulois avoir une
 impression sensible de tout ; & comme Dieu
 ne me la donnoit pas , (car il m'a toujours

conduit par une voie aride , que je vois m'être bien nécessaire , à cause de ma présomption naturelle) je m'efforçois d'exciter en moi cette impression par un effort presque continuel , mais souvent imperceptible , de mon imagination. Si je voyois quelqu'un pratiquer le bien , je voulois en ressentir une impression de joie , comme aussi une impression d'horreur contre le mal que je voyois , ou qu'on me racontoit. Dans la priere , je me donnois la torture intérieurement pour ressentir quelque chose pour Dieu ; & cela ne produisoit qu'un échauffement & une tension forte dans ma tête , & un bandeau de douleur sur mon front ; je prendrai donc tout avec tranquillité & douceur ; j'approuverai le bien , je détesteraï le mal, je me présenterai devant Dieu , je souffrirai pour lui , je servirai le prochain , avec la seule résolution de la volonté & le seul témoignage de la raison & de la foi , que ce que je fais est bon. Comme homme , je dois me conduire par la raison ; comme Chrétien , je dois me

conduire par la foi , & attendre de Dieu l'impression sensible & le mouvement , quand il voudra me le donner : *Expectabo, salutare tuum , Domine !* »

3°. « Je ne veux lutter contre aucune tentation ; mais quand il m'en viendra quelque une , même des plus honteuses & des plus séduisantes , contre lesquelles je me suis souvent cassé la tête , je leur tournerai le dos en esprit , & je tournerai mon cœur vers Dieu ; après quoi je tâcherai d'oublier même qu'elles me soient venues ; & quand elles auroient fait quelque impression sur moi , qu'elles auroient excité quelque trouble , & réveillé le mauvais penchant , j'oublierai tout cela ; c'est assez le rejeter que de ne s'en occuper pas , & de penser à quelque chose d'utile , & je laisserai mon âme se calmer peu à peu ; au lieu que si je combattois ce penchant , ce seroit augmenter le trouble , irriter l'imagination ; rendre la tentation plus vive , &c. j'en ferai de même à l'égard des tentations contre la foi , quelques ténèbres qu'elles aient

excité, à l'égard de la colere & du ressentiment, quelques mouvemens qu'ils me donnent &c. Quand cela ne suffiroit pas pour les autres, il me semble que cela suffit pour moi, à cause de ma tête blessée par de violens débats.»

4°. « Je prescinderai, tant que je pourrai, tous les actes de vertu de tout objet sensible. Ce n'est pas que je blâme les secours que d'autres cherchent dans l'imagination : les Saints même s'en sont servis, & ont conseillé de s'en servir ; mais je m'en suis tant servi, que ma tête en est malade ; ainsi je dois tranquilliser mon imagination, puisque je ne m'en sers presque jamais, que je ne sente une douleur de tête. . . . Mon ancienne habitude fait que malgré moi j' imagine tout ce que je ne voudrois que penser ; & qu'il me semble que je ne fais rien, dès que je n'ai pas un point d'appui sur quelque objet sensible : mais n'est-ce pas visiblement une illusion ? La Foi consiste-t-elle dans les images ou la parole de Dieu ? Et le Juste ne vit-il pas de la Foi ? Pour-

quoi ne ferai-je point , pour atteindre le vrai moral , ce que les Métaphysiciens , les Arithméticiens , les Logiciens , les Géomètres font pour trouver sûrement & infailliblement le vrai naturel ? »

5°. « Dans l'oraison , je ne ferai aucun discours ni effort de poitrine ou de tête ; tout cela met mon imagination en mouvement , & me fatigue plus dans un quart d'heure , que l'oraison d'affection ne me fatigue pendant une heure entière. Afin de soutenir cette oraison d'affections douces , & souvent universelles , je me tiendrai dans une grande pureté de cœur ; elle est singulièrement nécessaire à ceux qui ne peuvent pas discourir & imaginer dans l'oraison , & par conséquent à moi qui en suis empêché par ma maladie.





CHAPITRE V.

*D'un Vœu particulier qu'il fit de suivre
toujours les mouvemens de l'Esprit de
Dieu.*

LE P. Ambroïse avoit toujours regardé ce Vœu comme n'étant propre que des Saints, & par conséquent comme très-peu convenable, dit-il, à un homme chargé de péchés & de défauts comme lui. Il ne l'eût donc jamais fait, « si Dieu, comme » il ajoute, ne le lui eût mis dans le cœur » d'une manière simple, douce, humble, » tranquille, lorsqu'il y pensoit le moins.» D'ailleurs il lui paroïsoit de la plus grande utilité pour avancer dans la vertu ; la raison qu'il en donne, c'est parce que ce Vœu fait qu'on est fidelle dans une infinité de petites choses, que l'on négligeroit sans le secours de ce Vœu : il en compare les avantages à ceux d'un commerce de petit détail, qui,
selon

selon que le Marchand s'y applique , ou qu'il le néglige , l'enrichit ou le ruine en peu de temps : aussi , malgré tout ce qu'il redoutoit de son inconstance & de sa foiblesse , se déterminâ-t-il d'ajouter ce Vœu nouveau à tous les autres qu'il avoit déjà fait.

Mais pour ne pas se méprendre sur une matière si sujette à l'illusion , il ne veut reconnoître pour des mouvemens véritables que des impressions sensibles & soutenues , qui le porteront à quelque bien ; il ne prétend pourtant pas s'engager à faire toujours ce qu'il y aura de plus parfait , mais seulement ce à quoi l'esprit de Dieu le portera par son mouvement bien décidé. Il ne s'engage pas non plus pour les cas où il doutera si ce qui se présentera à lui est un plus grand bien , ou s'il y a du danger à le faire , ni même de quelle manière qu'il doute si le mouvement qui l'excite est divin , ou non.

A ces sages restrictions il en ajoute d'autres : il exclut de son obligation celle que

ne tendroit qu'à l'arrêter à des petites minuties, dont le détail seroit un sujet de distraction plus pernicieux que le vœu ne seroit utile. Le cas d'inadvertance, vint-elle même de dissipation, ne l'obligera pas non plus ; mais seulement celui où la réflexion pleine & entière, se joindroit au mouvement sensible & visiblement de Dieu. Enfin, comme il fait qu'à la place des inspirations divines, toujours simples, douces, tranquilles, l'Ange des ténèbres, cet ennemi rusé présente souvent ses suggestions toujours ambiguës, outrées, fatigantes, il se propose de ne faire attention qu'aux premières, qui viennent infailliblement de Dieu. Voilà, si je ne me trompe, un bon modèle pour toutes les personnes qui voudroient faire un Vœu semblable. Il n'est guere possible, en le suivant, de tomber dans le trouble, la méprise ou la perplexité.

Ce Vœu, qu'il renouvela plusieurs fois jusqu'à la fin de sa vie, date de sa quarante-sixième année, & répond à l'année

1754, c'est-à-dire, qu'il fut fait vingt-quatre ans avant sa mort.

Quelque gênant qu'il soit pour la corruption naturelle, qui voudroit se trouver toujours au large, il ne le fut presque point pour notre Pere; il avoue ingénument qu'il n'eut pas occasion, ou du moins nécessité de s'en confesser. Les mouvemens qui l'excitoient, ne furent point trop multipliés, & ne le porterent jamais qu'à des choses ordinaires & proportionnées à ses forces. L'esprit même, qui l'inspiroit, lui faisoit connoître & prendre sans scrupule les petits soulagemens qu'exigeoient ses infirmités. D'après cette épreuve, qui avoit duré quelque temps, il porta ses regards sur sa vie passée, & il se convainquit qu'il avoit des reproches à se faire de n'avoir pas toujours suivi cette lumière intérieure, parce que dictant à chaque occasion ce qu'il faut faire, elle ne trompe jamais, quand elle est pure & sans mélange de trouble & de scrupule. Il accuse sa lâcheté à se renoncer soi-même, d'être la cause de

la résistance qu'il lui avoit jusqu'alors opposée ; & cela , parce qu'il se plaisoit de croire , que ç'auroit été porter les choses trop loin , & que ce n'étoit point Dieu qui l'inspiroit.

Il se trompoit sans doute , puisqu'il voyoit , comme il le remarque , que le cri du cœur ne porte jamais à faux ; que s'il se fait entendre , c'est toujours pour exciter à la perfection pour soi , & à l'exactitude pour les autres. « Je n'ai donc » pu mieux faire , continue-t-il , que de » m'engager par Vœu à suivre ordinaire- » ment ce mouvement ou cet instinct , » & en ce qui ne touche que moi seul , » & en ce qui regarde les autres, relative- » ment aux regles de la prudence & de la » charité.

Quoiqu'il ne se fût point engagé à faire toujours ce que l'esprit lui diroit être le plus parfait ; cependant comme il n'est pas facile de discerner toujours l'impression qui ne vient que de la pensée , d'avec la pensée qui est la suite de l'impression , il

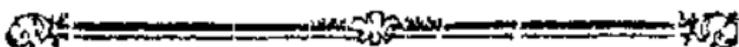
faisoit presque toujours ce qui lui paroïssoit le mieux. Ce ne fut qu'une seule fois qu'il crut y avoir manqué : c'étoit au sujet de quelque soulagement qu'il s'étoit permis à raison de quelque incommodité. On lui avoit servi de quelque plat qui n'étoit point contre son Vœu du Chap. 2 : il sentit alors quelque mouvement intérieur qui l'excitoit à faire le petit sacrifice de s'en priver. Il ne le fit point : ce manquement parut à ses yeux une faute des plus graves : il prétend même qu'il en fut puni par une diminution considérable de dévotion. Il gémit de cette perte , & il ne tarda pas longtemps à recouvrer sa première ferveur.

Quelque utile que puisse être ce Vœu aux personnes qui désirent sincèrement leur avancement dans la perfection , je ne voudrois pourtant pas le conseiller indifféramment à toutes : s'il y a des grands avantages à espérer , il y a aussi des risques à courir. Il faut beaucoup de recueillement & d'attention pour entendre cette voix intérieure , beaucoup de discernement pour

la connoître , beaucoup de docilité & de courage pour la suivre & lui obéir : eh ! en est-il beaucoup dans qui toutes ses bonnes qualités se trouvent réunies ; il se trouve sans doute des personnes dévotes dans tous les pays ; mais peut-on y compter beaucoup d'Ambroïses ? Ne s'exposeroit-on pas moins , je ne dis pas en rejetant cette divine lumière , mais en ne se proposant de la suivre qu'autant que notre foiblesse pût nous le permettre , puisque , selon le Sage , il vaut beaucoup mieux ne pas se lier par Vœu , que de manquer à l'obligation qu'on auroit contractée en se liant : *multo melius est non vovere , quam post votum promissa non reddere* : si l'on étoit cependant bien assuré de cette direction particulière de l'esprit divin , je pense qu'on pourroit & qu'on devrait même s'engager à suivre les mouvemens de ce même esprit dans le détail ordinaire de la vie : je voudrois seulement qu'on fût un peu plus réservé , quand il s'agiroit de quelque impulsion à quelque chose de grande consé-

quence. Dans ce dernier cas je serois d'avis qu'on consultât un Directeur prudent & éclairé ; & alors quel que dût être son sentiment , il faudroit qu'on s'y conformât sans répugnance & sans discussion. C'est dumoins ainsi que notre Pere se proposoit de se laisser conduire , s'il venoit à se sentir excité à quelque chose d'extraordinaire : il croit que la soumission , dans ces circonstances , est plus agréable à Dieu & plus méritoire , que la pratique non-consultée d'un plus grand bien pour lequel on se seroit réellement senti inspiré.





CHAPITRE VI.

*Des grands sentimens de son Ame aux
dernieres années de sa vie.*

L'EXPÉRIENCE qu'en ont fait les Saints, nous apprend qu'on ne peut atteindre à la perfection que peu à peu, & par des efforts multipliés. Il faut d'abord qu'on s'attache à combattre tous ses vices en détail, & des vices souvent très-opiniâtres & difficiles à étouffer : a-t-on réussi ? C'est sans doute un grand avantage, puisqu'on peut dire qu'on n'est plus vicieux : mais pour être parfait cela ne suffit pas ; il faut encore se roidir contre mille penchans, qui, sans être criminels, peuvent conduire au crime & dégénérer en passions dangereuses : rien de plus suspect que le parfait assujettissement de ces passions ; lorsqu'on les croit entièrement soumises, souvent elles se révoltent, & elles recommencent

leurs attaques , lorsqu'on se figuroit n'avoir plus rien à craindre de leurs perfides coups. Sont-elles parfaitement domptées, il se présente cent défauts d'humeurs ou de tempérament , dont on a encore à se défaire : ces défauts , qui influent beaucoup sur les dispositions de l'ame , ne lui ôtent point , il est vrai , toute sa vigueur ; mais ils ne laissent pas que d'assoiblir plus ou moins ses forces , & de retarder sa course & ses progrès dans la vertu ; ce sont comme autant de ronces , qui , embarrassant le chemin , rallentissent la marche ; le voyageur ne fauroit la continuer à son aise , qu'il ne les ait préalablement levées & mises à l'écart.

On a pu remarquer que c'étoit ainsi qu'en avoit usé notre Confrere , lorsqu'il voulut entrer plus avant dans la carrière de la perfection. Il seroit difficile de décider jusqu'à quel degré précisément s'éleva sa piété : on a vu son amour pour la retraite , son recueillement , l'austérité de sa vie , ses efforts contre la délicatesse , son assiduité à

l'Oraison , sa fidélité à suivre les mouvemens de l'esprit de Dieu : quel préjugé cet ensemble d'excellentes pratiques ne forme-t-il point en sa faveur ? Mais comme l'ame est le seul & vrai siége de la vertu , je crois que pour bien juger de celle-ci , il n'est rien de moins équivoque ni de moins suspect que de connoître les sentimens de celle-là.

Je vai faire part au Public de quelques-uns de ces sentimens ; ils sont tirés mot pour mot du précieux Manuel dont j'ai parlé : mais si je lui confie ces derniers traits de la vie du P. Ambroise , je le prie d'être très-convaincu , que je le fais plutôt pour l'animer à l'imitation de ses grands exemples , que pour augmenter l'estime & la vénération qu'il avoit déjà pour lui.



§. P R E M I E R.

L'Éloge des souffrances & son amour pour elles.

« O, que la Croix est précieuse ! Que des
 » biens nous viennent avec elle ! elle nous
 » rend agréables à Dieu & à ses Anges ,
 » ressemblans à Jesus-Christ & à ses
 » Saints , terribles au Démon : elle nous
 » comble de graces pendant la vie ; elle
 » nous console à la mort ; elle nous cou-
 » ronne dans l'Éternité ; elle est l'abrégé
 » de toute la morale Chrétienne : une
 » ame crucifiée & bien mortifiée , est
 » non-seulement exempte des vices , mais
 » encore elle est douce , patiente , so-
 » bre , humble , déférante , pauvre , dé-
 » tachée , simple , ennemie du faste , &c.
 » O , quel bonheur pour moi , si je deve-
 » nois un homme véritablement crucifié !
 » Mais qu'ai-je à désirer davantage ? Dans
 » ce bien seul , tous les autres ne sont-ils
 » pas renfermés ? Et qu'y a-t-il de solide

» sans cela ? Tout s'en va en fumée , s'il
 » n'est fondé sur la mortification. Souf-
 » frances de mon Sauveur , vous ferez dé-
 » formais le sujet de mes méditations ; et
 » pensant à vous nuit & jour je m'affec-
 » tionnerai de plus en plus à vous aider à
 » porter votre Croix. O , perle Évangélique
 » du crucifiement , vous êtes d'un prix ines-
 » timable ! toutes les richesses , tous les
 » honneurs , tous les plaisirs du monde
 » ne sont rien en comparaison de vous.
 » Non , l'Empire de l'Univers ne vaut pas
 » cet heureux crucifiement : *omne aurum*
 » *in comparatione illius arena est exigua* :
 » je vous conserverai donc , ô , Esprit du
 » crucifiement , avec toute l'attention pos-
 » sible ! plusieurs fois le jour je rentrerai
 » en moi-même pour voir si je vous pos-
 » sède ; & si je m'apperçois que vous
 » soyez moins vif , je n'épargnerai rien
 » pour vous ranimer. Hélas ! que j'étois
 » aveugle lorsque je vous rejettois : n'é-
 » tois-je pas comme un homme , qui ,
 » ayant sa maison parsemée de perles ,

» des diamans , & autres pierres précieu-
 » ses , auroit assez peu de sens pour les
 » confondre & les rejeter avec les im-
 » mondices ?

§. I I.

Sur le même sujet.

» LE jour de St. Jean de la Croix ;
 » j'ai pris une nouvelle résolution de por-
 » ter la Croix , & pour cela de pratiquer
 » exactement les cinq points suivans , 1^o.
 » de vouloir toujours avoir moins que je
 » n'aurai , & conséquemment de me dé-
 » faire de tout ce qui ne sera pas absolu-
 » ment nécessaire ; 2^o. d'accorder tou-
 » jours moins à mes sens , & pour le
 » manger en particulier de prendre tou-
 » jours moins de nourriture , que la né-
 » cessité même sembleroit en demander ;
 » 3^o. d'être bien aise de faire la volonté
 » d'autrui plutôt que la mienne ; 4^o. de
 » chercher à souffrir toujours plus ; 5^o. sur-
 » tout de vouloir être toujours moins esti-
 » mé , & me réjouir toujours de per-

» dre du côté de la réputation. Ce font les
 » cinq playes de mon crucifiement ; ce
 » font les stigmates de Jesus-Christ que je
 » porterai sur mon corps , & plus encore
 » dans mon cœur.

§. I I I.

*Sur les moyens qu'il croit devoir prendre
 pour tâcher de fléchir la Justice de Dieu
 à son égard.*

» JE suis très-redevable à la divine Jus-
 » tice , & je redoute ses jugemens. Le
 » moyen , ce me semble , le plus propre
 » à appaiser la colere de Dieu , à toucher
 » son cœur , à le fléchir , consiste dans
 » ces trois points ; dans le dégagemen^t
 » total des créatures pour ne s'attacher
 » qu'à Dieu seul ; dans les sentimens de
 » componction , & conséquemment de
 » mépris de soi-même ; dans l'amour de
 » la Croix, c'est-à-dire, de la souffrance
 » & de l'humiliation. Une ame , qui ne
 » veut plus que Dieu , qui ne cherche

» que lui, qui en tout ce qu'elle fait,
» même de plus éclatant, ne prétend
» qu'accomplir la volonté de Dieu, comp-
» tant pour rien tout le reste; une ame,
» qui bien loin d'oublier ses péchés, par-
» ce qu'elle les a confessés, les a toujours
» présens pour gémir & s'en humilier;
» une ame, qui, par une suite de ces
» sentimens de compôction se traite ru-
» dement, méprise son corps, tous ses
» petits besoins & ses infirmités légères,
» ne se rendant qu'à la pressente nécessité,
» & n'accordant encore alors à son corps
» ce qu'il demande, qu'à regret & en le
» lui reprochant, qui aime ses différentes
» souffrances pour expier ses péchés, qui
» se plaît dans l'humiliation, qui se l'ap-
» plique avec complaisance dans le souve-
» nir de ses malheurs, qui se croit tou-
» jours trop bien traitée, quelque mépris
» qu'on fasse d'elle; une telle ame est as-
» surément dans la voie de la pénitence,
» & il y a à espérer que Dieu s'y laissera
» fléchir. C'est donc à quoi je veux m'at-

» tacher de mon mieux , & singuliere-
 » ment à l'humiliation. Que les hommes
 » me méprisent tant qu'ils voudront , je
 » regarderai en cela la conduite de Dieu
 » toujours juste ; je lui dirai : *Justus es*
 » *Domine.... meritò hæc patimur , quia*
 » *peccavimus* : vengez-vous , mon Dieu ,
 » il est juste ; abaissez ma hauteur ; humi-
 » liez mon orgueil , qui ose s'élever con-
 » tre vous , & qui encore s'admire lui-
 » même.

§. I V.

Sur sa haine contre son corps.

NEUF ans avant sa mort , au mois de Juin , il avoit fait une de ces retraites de dix jours , qui sont d'usage parmi nous chaque année : il ne manqua pas d'y renouveler toutes les résolutions qu'il avoit déjà prises , & dont nous avons parlé : mais que les vrais Serviteurs de Dieu se bornent rarement à tout le bien qu'ils font ! Quelque grand qu'il nous paroisse , il n'est à leurs

yeux que beaucoup au-dessous de celui qu'ils croient devoir faire. On a vu jusqu'à quel point il portoit l'austérité de sa vie ; cela ne fuffit pourtant pas à la sainte haine qu'il portoit à son corps ; il lui déclare de nouveau la guerre. « Que mon corps se » plaigne, dit-il ; que mon imagination » tâche de m'alarmer sur la ruine de ma » santé ; qu'elle m'insinue que je vais abrégger mes jours, n'importe, ce corps » n'aura que ce que je ne pourrai lui refuser ; je m'empêcherai même tant que » je pourrai de voir, d'entendre, de goûter, &c. ce qui n'est point nécessaire ; » & dans ce qui l'est, je renoncerai à toute espèce de satisfaction ; je préférerai toujours ce qu'il y a de moins bon, j'en ôterai même le goût, tant qu'il me sera possible. Grand Dieu ! accordez-moi la grace de n'être jamais sans souffrir quelque chose pour l'amour de vous. »

§. V.

*En quoi consiste l'union d'une ame avec
Jesus-Christ , & le désir qu'il a de la
posséder.*

« C'EST une Sentence qui est dite pour
» tout le monde , mais qui me convient
» singulièrement , que celle-ci de l'Imita-
» tion de Jesus-Christ : Vous n'aurez ja-
» mais de repos , que vous ne soyez inti-
» mement uni à Jesus-Christ. Qu'est-ce
» donc qu'être intimement uni à Jesus-
» Christ ? C'est se porter toujours vers Je-
» sus-Christ par l'application de l'esprit, par
» les mouvemens du cœur , par la confor-
» mité à sa volonté ; c'est se renfermer
» avec lui au-dedans de soi-même , n'en
» sortir jamais que par son ordre , y ren-
» trer le plutôt qu'il se peut ; & même au
» milieu des affaires qu'on entreprend par
» son mouvement , c'est rentrer fréquem-
» ment dans ce sanctuaire intérieur pour
» s'y renouveler dans l'union à J. C. ; c'est

» le suivre courageusement dans la voie
 » du Calvaire ; c'est être toujours plein de
 » son oration ; c'est ne trouver du plaisir
 » que dans son entretien ; c'est languir
 » d'ennui dans l'entretien avec les hom-
 » mes, & se sentir tout foulagé dès qu'on
 » vient à s'en dégager ; c'est être sérieux,
 » modeste en la présence de Jesus-Christ,
 » regarder alors le rire, le badinage mê-
 » me léger, comme une inconsideration
 » très-condamnabte ; c'est enfin se tenir
 » dans un entier détachement de toutes
 » les créatures, se regardant dans ce mon-
 » de comme seul avec Jesus-Christ seul.»
 » Sainte union ! bonheur inconcevable !
 » que ne puis-je vous posséder ? Hâtez-
 » vous, mon doux Sauveur, d'ôter de
 » mon ame toute autre affection que celle
 » qui m'attachera inviolablement & inti-
 » mement à vous. Rompez, mon cœur,
 » rompez toutes ces petites attaches à des
 » choses qui, en comparaison de mon
 » Dieu, ne sont que de méprisables riens.
 » Le Maître Souverain, pour lequel vous

» êtes fait , mérite d'être aimé sans réserve
 » & sans partage ; que ne vous écriez-vous
 » déjà : *Dilectus meus mihi , & ego illi ,*
 » *donec aspiret dies & inclinentur umbræ !*
 » Soit que je jouisse de la clarté du jour ,
 » soit que la mort m'ait couvert de ses om-
 » bres, que mon Bien-Aimé ne cesse d'être
 » à moi , & moi-même , que je ne cesse
 » jamais d'être à lui ! »



CHAPITRE VII.

De sa dernière Maladie , & de sa Mort.

IL y a long-temps que le Lecteur , en voyant une vie si régulière , si pénitente , si laborieuse dans un homme d'un tempérament si foible , si délicat , & qui n'avoit plus qu'un corps presque aride & entièrement desséché , a dû comprendre que le Seigneur ne tarderoit point à terminer une si belle carrière. Le P. Ambroise n'étoit plus sur la terre que comme un fruit déjà

mûr pour le Ciel : il étoit temps de le cueillir. Depuis plus d'un an il ne faisoit plus que lutter contre des humeurs abondantes , qui ne cessoient de s'attacher aux parois des vésicules pulmonaires ; à force d'expectorans , on prolongeoit plutôt son mal qu'on ne le guérissoit. * O famille si vertueuse & si respectable ! vous , dont la charité héroïque méritera à jamais de notre part la reconnoissance la plus vive ; en vain prodiguâtes-vous , pour conserver des jours si précieux , vos soins les plus tendres , vos prières , vos revenus , avec toutes les ressources de l'Art & des remedes ; le terme d'une vie si sainte , fixé dans les décrets éternels , étoit arrivé. Il ne resta plus à votre vertu d'autre parti à prendre que celui d'une religieuse soumission à des volontés immuables , & que la triste consolation d'être les témoins du dernier soupir de ce grand Serviteur de Dieu.

On est sans doute persuadé que cette

* MM. de Croisac & de Veitevoye , freres , Américains.

mort répondit à la fainteté de sa vie : cependant la pensée du Jugement redoutable qu'il étoit sur le point d'aller subir , avoit d'abord jetté quelque trouble dans son ame ; heureusement un très-respectable Religieux de l'Ordre de St. Benoît se trouvoit alors dans sa chambre. Il sentit le danger qu'il y a de manquer de confiance dans un moment si critique : cet homme , aussi éclairé que charitable , crut qu'il étoit de son devoir de tâcher de lui en inspirer ; il lui représente donc , avec autant d'onction que de force , tous les motifs les plus propres à la ranimer dans son cœur ; entr'autres choses , il lui dit , qu'après la vie si régulière , si édifiante qu'il avoit menée , il avoit tout lieu d'espérer beaucoup du Pere des Miséricordes ; ce peu de paroles parurent au Moribond un éloge capable de réveiller sa vanité ; son humilité en fut alarmée ; en conséquence il ramasse tout ce qui lui reste de forces ; & d'un ton qui exprimoit toute sa haine contre ce vice : « Ah ! mon Pere , » s'écria-t-il , finissez , je vous prie ; n'allez

» pas , de grace , flatter plus long-temps
 » un ennemi qui ne cessa de me faire la
 » guerre ; vous ignorez sans doute que
 » j'eus toujours à combattre contre lui. »

Enfin , le calme s'étant rétabli , il demanda les derniers Sacremens ; on se rendit à ses pieux désirs : M. le Vicaire de la Paroisse les lui administra. C'étoit un Dimanche matin : vers les dix à onze heures , il ne resta près de lui qu'un de nos Freres, qui, depuis une quinzaine de jours étoit à son service , & qu'un des Messieurs de cette respectable famille dont je viens de parler ; tous les autres étoient partis pour aller entendre la Sainte Messe. Le P. Ambroise s'appervant de de la préférence que ce Monsieur vouloit donner à une oeuvre de charité sur une pratique de Religion , crut que ce second devoir lui seroit plus avantageux que le premier. En conséquence , il le pria de vouloir bien aller lui-même à la Messe , & de prier Dieu pour lui : ce Monsieur insista pour rester , l'assurant que tandis qu'il lui verroit le moindre

souffle , il ne l'abandonneroit point ; qu'il ne se pardonneroit jamais d'avoir précisément manqué de l'assister au dernier moment de sa vie : allez , Monsieur , allez à la Messe , répliqua le Malade d'un air plein de confiance ; soyez assuré que je ne mourrai pas que vous ne soyez de retour ; & effectivement, c'est ce qui arriva.

Toute la maison étoit déjà rentrée depuis environ demi-heure , lorsque ce Monsieur , le Frere & autres Assistans , qui ne quittoient point le Moribond de vue, s'aperçurent que tout-à-coup il étoit tombé dans une espece d'extase ; ses bras se trouvoient en croix , ses yeux étoient fixés au Ciel , & on lui voyoit remuer les levres comme s'il parloit à quelqu'un. Cet état étoit-il purement naturel ? Je ne déciderai rien sur un point si susceptible d'interprétations différentes ; qu'il me suffise de rapporter qu'à la même heure , qui étoit celle de midi , une personne très-pieuse , & éloignée de St. Sauveur d'environ une trentaine de lieues , fut instruite de toutes ces circonstances

tautes qui précéderent sa mort ; elle assure même que la très-Sainte Vierge honoroit l'Agonifant d'une de ses apparitions , lorsqu'il sembloit par le remuement de ses lèvres qu'il s'entretenoit avec quelqu'un.

Je pourrois ajouter ici quelques événemens , qui tiennent aussi du merveilleux : mais dans le siècle où nous vivons , les esprits sont difficilement crédules ; ne précipitons rien ; attendons qu'il plaise au Ciel de manifester plus authentiquement ces merveilles. Pour moi , quoi qu'il arrive , je regarderai toujours la sainteté de sa vie comme le plus grand & le plus utile de ses miracles.

Révenons à sa précieuse mort ; elle arriva le 25 Octobre 1778 , à St. Sauveur , près de Bareges , Paroisse de Luz , Diocèse de Tarbe. Le Défunt étoit âgé de soixante-dix ans , dont il en avoit passé cinquante-quatre dans notre sainte Religion. On peut encore remarquer qu'il rendit son esprit à son Créateur le même mois & le même jour qu'il lui avoit , dans sa jeunesse ,

consacré tout le reste de sa vie par son entrée & sa Profession dans l'état Religieux.

Son enterrement se fit selon ses desirs ; je veux dire , sans frais & sans éclat ; en vain ces généreux Etrangers , qui avoient déjà fait toute la dépense de sa longue maladie , voulurent lui faire des obseques dignes de la vénération & de l'estime qu'ils avoient pour lui ; il fallut que leur générosité cédât aux instances & à la profonde humilité du Défunt. Il avoit eu l'attention avant d'expirer , de supplier ces Messieurs de vouloir bien que sa sépulture ne se fît que d'une manière conforme à nos usages & à la pauvreté de notre état. On crut devoir respecter les dernières volontés d'un homme qu'on regardoit comme un Saint ; & l'on s'y conforma. Deux petits cierges formerent tout le luminaire de ses funérailles ; & son corps , sans autre appareil , fut déposé dans le cimetière commun ; toute la distinction qu'on se permit , fut celle de le placer sous le seuil de la porte d'une Chapelle qui se trouve à l'entrée de l'en-

ceinte , & qui est dédiée à la très-Sainte Vierge.

C'est alors qu'on s'apperçut combien l'opinion de sa sainteté étoit sérieusement gravée dans les esprits. A peine eut-on achevé la cérémonie de son inhumation , qu'on se saisit avec empressement de sa très-pauvre dépouille : point de meuble , pour si vil qu'il fût ; point de petit effet à son usage , dont on ne tachât de s'emparer. Cette pieuse avidité s'étendit jusques dans cette Ville * ; & avec quelle respectueuse joie , des Personnes très-distinguées par leur rang ou par leur caractère , ne partagerent-elles pas les précieux restes échappés aux premiers enlevemens ? aussi ne nous fut-il renvoyé que bien peu de chose : encore l'importunité des demandes nous força-t-elle d'en faire , durant plusieurs mois , de nouveaux partages & d'autres distributions.

Comme la bonne odeur de ses vertus s'étoit répandue par-tout , on ne fera pas

* A Auch.

surpris des regrets qu'excita dans toute la Province la nouvelle de sa mort. Eh ! pouvoit-on être insensible sur la perte d'un homme qu'on avoit tant respecté , & qui s'étoit rendu si utile durant sa vie ? mais personne ne le regretta plus vivement que ceux qu'un commerce d'estime & d'amitié lui avoit uni depuis long-temps : l'analogie des sentimens avoit formé cette union ; une piété solide de part & d'autre la cimentoit : puisse cette même piété, en nous rendant les dignes imitateurs de ce grand Religieux sur la terre , nous réunir tous un jour à lui dans le séjour de l'immortalité. Ainsi soit-il.



AVERTISSEMENT.

*T*ous les Ouvrages imprimés du P. Ambroise furent si bien accueillis du Public, & si généralement goûtés, qu'il n'est aucun de ses Lecteurs peut-être qui ne souhaitât qu'ils fussent en plus grand nombre. Je pourrois au moins en nommer plusieurs, & de la plus haute considération, qui ne se bornerent pas à des simples souhaits : instruits que j'allois travailler à l'Histoire de sa Vie, ils s'empressèrent de me prier, quelques-uns par écrit, d'autres de vive voix, de vouloir bien fouiller dans le tas des manuscrits qui me restent, pour voir si je ne découvrois point quelque morceau de ce pieux Auteur capable de les instruire encore & de les édifier.

Je crus devoir répondre à des demandes si louables : mais les recherches que je fis ne furent point aussi heureuses que je l'eusse désiré : hors ce que j'ai annoncé de ses.

écrits, dans le dernier Chapitre de la première partie, qui seuls formeroient un Ouvrage très-volumineux, je ne trouvai que des essais, des fragmens, ou d'autres très-petites piéces faites à la hâte, & que l'Auteur ne s'étoit point proposé de mettre au jour. Je me fis quelque peine de rendre publiques des productions si informes; la plupart étoient à peine esquissées: il y en avoit même qui, sans beaucoup d'ordre & avec beaucoup des ratures, étoient encore dans leur premier brouillon. D'entreprendre d'y toucher, m'eût paru une espèce d'attentat: je respectois trop tout ce qui étoit sorti de la plume d'un si grand Maître: heureux si, d'après mes plus grands efforts, je pouvois seulement l'approcher dans les endroits où il excelle le moins. Je pris donc le seul parti qui me convenoit, celui de déchiffrer & de copier avec exactitude deux ou trois de ces piéces fugitives, qui, comme on se le figure sans doute, roulent toutes sur différens sujets de piété.

La première consiste en trois Méditations sur le Salve Regina , dont les pensées & les réflexions sont tirées d'une interprétation de Saint Bernard sur la même Antienne. Le P. Ambroise avoit fait ce petit Ouvrage , & pour lui-même , & pour satisfaire quelque personne dévoté , dont je ne trouve pas le nom , & qui le lui avoit demandé. Cette pièce est toute remplie des plus nobles idées & de ces sentimens tendres, humbles , respectueux pour Marie , qui devroient caractériser la dévotion de tous ses vrais serviteurs.

A celle-là j'ai ajouté cinq Lettres adressées à une Dame de distinction. La lecture qu'on en fera en apprendra l'occasion & le sujet. Je ferai seulement remarquer que , si elles ne se trouvent point parmi ses autres Lettres Spirituelles qui furent imprimées il y a 17 ou 18 ans , ce n'est pas que le P. Ambroise n'eût le dessein de les y insérer : mais il eut beau les réclamer , cette Dame ne pût jamais se résoudre à les perdre de vue ; ce n'est que depuis peu

qu'elle a eu le courage de faire ce sacrifice ; encore a-t-il fallu la bien assurer qu'après les avoir copiées , on ne manqueroit point de lui en renvoyer les précieux originaux. Cette cession de quelques jours seulement prouve le cas qu'elle en fait encore ; elle repare en même-temps tout ce qu'on pourroit blamer sur le refus qu'elle en avoit déjà fait ; quant au style de ces nouvelles Lettres, il paroitra peut-être un peu moins chatié : mais si l'on juge de leur prix par le fond , je ne doute pas qu'on ne les estime autant que les premières.

La troisième pièce est la plus informe : cependant elle m'a paru des plus intéressantes relativement au siècle où nous vivons. Ce sont des réflexions courtes & claires contre l'irréligion. Les raisonnemens métaphysiques , dont l'Auteur ne pouvoit se dispenser , ne seront peut-être pas à la portée de tout le monde : mais assurément il y en a que tout le monde pourra comprendre , & dont il ne sera pas difficile de profiter : c'est sans doute un

grand dommage qu'elles n'aient pas été continuées : elles devoient s'étendre au moins deux fois autant.

La dernière, qui terminera tout l'Ouvrage, sera une Ode intitulée : La Science des Saints. Je ne m'érigerai pas en juge de ce morceau de Poésie ; mais comme il est dédié au P. Ambroise, par un Religieux du même Ordre & d'une Province * différente, j'ai cru qu'on ne trouveroit pas cette pièce étrangère au sujet ; pour le moins elle confirmera combien sa réputation étoit étendue, & quelle étoit la haute opinion qu'on avoit de lui dans les pays même éloignés.

* De Bretagne.





MÉDITATIONS

*Tirées de la Paraphrase de St. Bernard,
sur l'Antienne, Salve Regina.*

PREMIERE MÉDITATION.

1^{er}. POINT. **C**ONSIDÉREZ, premierement, les grandeurs & la haute élévation de Marie. St. Bernard les trouve toutes réunies dans sa maternité divine, comme dans leur source; elle est la Mere de Dieu, c'est tout dire; ainsi qu'à l'égard du Seigneur lui-même, nous sommes persuadés avoir tout dit, que nous avons rendu compte de tout, qu'il n'y a rien à ajouter, dès que nous avons dit, que c'est Dieu même, que c'est lui qui a fait ce prodige étonnant, qui a accordé cette insigne faveur, &c. de même avec proportion, en disant que Marie est la Mere de Dieu, nous renfermons toutes les prérogatives, les privile-

ges, ses grandeurs. C'est à cette source que les SS. PP. ont ramené sa Conception Immaculée, son Assomption, son Couronnement; en un mot, tous ses Mysteres, toute sa Gloire. Si nous-mêmes y faisons une sérieuse réflexion, nous la verrons toute entière dans ce seul trait, & nous l'y verrons plus admirable que nous ne saurions l'expliquer. L'Éternel, l'Infini, le Créateur du monde entier, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, est le vrai Fils de Marie, celui que son sein a mis au monde, est une partie d'elle-même, la chair de sa chair, la substance de sa substance: il est vrai qu'elle n'a pas engendré la Divinité; mais il n'est pas moins certain qu'elle n'a pas mis au monde un pur homme; qu'il n'est pas permis de séparer la Divinité de l'Humanité; que cette unique Personne, qui est Dieu & Homme tout ensemble, est le vrai Fils de Marie; qu'il n'est pas moins le Fils de Marie que le Fils de Dieu: il est sorti du sein de Dieu; il est aussi sorti du sein de Marie: il est la substance de Dieu; il est

celle de Marie : Dieu l'a engendré ; Marie l'a produit : les Anges l'adorent en tremblant ; Marie le nourrit de son lait : les Saints font ses Serviteurs ; Marie est sa Mere. O mystere ! ô profondeur ! ô grandeur inexplicable ! ô abîme sans fond ! Levez-vous maintenant , infensés Hérétiques ; déchaînez-vous contre Marie , vomissez contre elle tout le venin que l'enfer a soufflé dans vos cœur ; que ferez-vous , aveugles ? que vous couvrir vous-même de la honte du blasphême. J'entendrai vos discours avec horreur ; j'y reconnoîtrai le désespoir & la rage du démon , qui a voulu s'égalier à Dieu même , & qui n'a pas sans doute plus de respect pour Marie. Non , ni les tribulations , ni les supplices , ni la mort ne me sépareront jamais de mon Dieu , & rien non plus ne sera capable de me séparer de Marie ; je la respecterai comme ma Reine ; je l'honorerai comme ma Mere , je lui remettrai le soin de mon ame comme à ma Protectrice & mon Avocate ; & malgré tous les efforts & les artifices de mès

ennemis, je ferai de la dernière exactitude à son service, persuadé que m'éloigner de Marie, & m'éloigner de Dieu, c'est presque la même chose.

II. POINT. Cet éclat, cette grandeur sembloient devoir plus intimider St. Bernard, qu'exciter sa confiance; cependant, c'est cela même, cette sublime élévation, cette maternité divine, qui l'éclaire, qui l'enflamme, qui l'attire. Marie est grande, il est vrai, mais elle ne l'est tant, que parce qu'elle a approché de si près la Divinité, source & modèle de toute bonté, comme de toute perfection: sa bonté approche donc plus aussi de la Bonté infinie. Que dois-je donc craindre? J'adore mon Dieu; je tremble à la vue de ses Jugemens, j'admire son infinité, je m'y abîme, je m'y perds; mais je ne laisse pas de l'invoquer, de l'aimer, de l'appeler mon père, de me jeter à corps perdu entre ses bras, comme un tendre enfant entre les bras d'un père encore plus tendre. S'il n'étoit infini, sa bonté seroit bornée; sa présence me

glaceroit le cœur ; au lieu qu'elle le dilate : Plus Marie est élevée , plus elle approche de la Divinité , plus je me fens porté à m'approcher d'elle : elle est grande ; mais c'est une grandeur d'amour : elle est grande ; mais elle n'est terrible que pour les démons : elle est grande ; mais sa grandeur même la porte à se communiquer : enfin , elle est grande ; mais c'est à mon occasion & des autres pécheurs comme moi , qu'elle a été élevée à cette grandeur. . . . Que je me fens puissamment attiré , lorsque je considère Marie dans ce haut degré d'élévation , où elle tient une espece de milieu entre Dieu & les Créatures , quoique Créature elle-même. Pécheur , je cherche un asyle ; Marie me présente le plus assuré : indigent , je cherche quelque secours ; Marie peut me fournir les plus abondans : tenté , ébranlé , presque abattu , je cherche où me prendre ; Marie me tend la main : égaré , errant , je trouve en Marie un guide charitable. Je veux donc , Vierge sainte , vivre désormais sous les loix de vo-

tre obéissance ; je me consacre irrévocablement à votre service ; je m'abandonne pour toujours à votre conduite ; je veux être totalement entre vos mains , persuadé qu'entre les miennes , foibles & imprudentes , tout déperiroit. Jusqu'à présent j'ai voulu me conduire moi-même : hélas ! tant de démarches criminelles ou équivoques , font assez connoître que je me suis mal conduit , & combien peu je dois à l'avenir compter sur ma conduite. Loin donc de moi , loin de ce pauvre malheureux , cette folle présomption de ce jeune étourdi , de ce prodigue , qui pensoit être assez sage pour prendre en main l'administration de son patrimoine ! Ah ! prenez-le vous-même , ô Vierge Sainte ! prenez en main cette robe de justice , ces graces , ces talens , ce peu de bonnes œuvres que je fais , seul bien que j'estime ; gardez-le-moi ce bien , ou si vous voulez , je le garderai en vous , avec vous , & sous vos yeux ; ne souffrez pas que j'en divertiſſe rien ; préſervez-moi du larcin & de la séduction ; faites que je ré-

pare promptement mes pertes, & qu'enfin je prouve en tout que votre bonté me protège, & que vous n'êtes grande que pour donner l'effroi à nos ennemis.

III^e. POINT. Non-seulement les grands de Marie semblent devoir nous remplir de crainte plutôt que de confiance; mais encore notre bassesse, notre néant, & les miseres sans nombre dont nous sommes chargés. Ce qui fait dire à St. Bernard : comment, Vierge Sainte, étant aussi pure & aussi parfaite que vous l'êtes, daignerez-vous prendre soin d'une créature aussi horriblement défigurée que moi, qui suis tout couvert d'ulceres infects, & en qui il n'y a rien de sain depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête : j'ai été conçu dans le crime; je suis né coupable; j'ai vécu criminel; j'ai méprisé mon Dieu, abusé de ses graces, tourné même contre lui ses faveurs; mon esprit est dissipé, mon imagination volage, mes sens appesantis, & sur-tout mon cœur tout gâté, tout corrompu; j'ai fait beaucoup de

mal , je continue d'en faire ; j'ai fait peu ou point de bien , & encore ne me sens-je pas le désir d'en faire ; je semble quelquefois ouvrir les yeux à la lumière , mais soudain je les referme , je me relève & je retombe , je prends des résolutions & je les enfrens. Au milieu de tous ces maux , qui m'accablent , & qui devoient bien m'humilier , je suis fier , vain , délicat , intraitable , &c. Comment donc , Vierge Sainte , n'aurez-vous pas horreur de prendre en main les intérêts d'une créature aussi sale ? Comment voudrez-vous bien vous charger du soin de sa conduite ? Ah ! vous le prendrez ce soin , parce que si vous êtes Reine , vous êtes une Reine de miséricorde : eh ! sur qui s'étend la miséricorde , que sur les malheureux ? votre empire n'a pour sujets que des misérables : plus donc je suis misérable , plus j'appartiens à votre Souveraineté , & plus je dois vous toucher de près : vous êtes remplie d'une charitable sollicitude pour tous vos Sujets ; vous les regardez comme vos enfans ; vous les adoptez.

O amour de mon Dieu qui nous a ménagé un si aimable Empire ! ô Empire plein de douceur , que vous avez d'attraits pour moi ! ô Marie ! jusqu'à présent j'avois pensé que celui qui vouloit avoir votre protection , devoit s'efforcer de la mériter par ses services ; & incapable de vous en rendre aucun , je n'osois presque me présenter devant vous ; je me contentois de vous regarder de loin ; & maintenant je me trouve tout près de vous , & d'autant plus près , que je me trouve plus misérable ; plus mes maux s'accroissent , plus votre cœur s'attendrit , plus vous redoublez vos soins. O Dieu ! ô Marie ! ne faut-il être que misérable pour avoir droit à vos faveurs : mes maux sont extrêmes ; mais la consolation qu'ils me laissent , je dirois presque qu'ils me procurent , l'est-elle moins ? Et toi , cœur ingrat , insensible , verras-tu sans émotion le mépris indigne , ou du moins l'oubli & la froideur de la plupart des Chrétiens pour une Reine si attentive à nos besoins ! Ah ! que plutôt

ce moment soit le dernier de ta vie. Eh ! s'il te reste encore quelque sentiment d'homme , ne le donneras-tu pas à la reconnaissance ? Ne feras-tu pas tes efforts pour augmenter le culte de la Reine du Ciel ? Ne profiteras-tu pas de toutes les occasions de lui gagner des cœurs ? &c.



SECONDE MÉDITATION,

*Sur le Salve Regina , Paraphrasé d'après
St. Bernard.*

Vita , dulcedo , spes nostra.

I^{er}. POINT. **C**ONSIDÉREZ , premièrement que Marie est notre vie , parce qu'elle a mis au monde celui qui dit : Je suis la vie , la voie & la vérité ; il est venu porter la vie aux hommes , mais il l'a prise le premier dans le sein de Marie ; ce sang , qu'il a répandu pour nous , a été le sang de Marie ; cette chair , dont il nous nourrit dans l'Eucharistie , a été une portion de

la chair de Marie. O si je faisois cette réflexion lorsque je médite sur le Mystere de la Rédemption des hommes , ou que je me nourris de la chair de mon Dieu à l'Autel , ne serois-je pas tout embrasé d'amour pour Marie ? Deuxièmement, Marie est notre vie , parce qu'elle a étouffé en nous une vie criminelle , à qui elle a substitué une vie pieuse & réglée. C'est ce que St. Bernard exprime assez par l'orgueil , source de tous les vices , qu'elle a éteint , & par l'humilité , fondement de toute vertu , qu'elle lui a subrogé , le tout par ses puissantes intercessions... Lorsque nous étions vains , orgueilleux , dédaigneux , critiques , malins , remplis de nous-mêmes , & par conséquent de riens , Marie nous a regardés en pitié ; elle nous a insensiblement ouvert les yeux , & nous avons commencé à reconnoître la fumée & le néant dont nous nous entêtions. Ceci est fondé sur un grand principe , qu'il ne faut jamais perdre de vue dans ses méditations , & sur lequel portent presque tous les autres. C'est que

Marie est la Trésorier de toutes les graces célestes , comme l'appelle le Savant Idiot , que toutes passent par ses mains , selon St. Bernard ; & que si Jesus-Christ en est la source , Marie en est la Dispensatrice ; elle les distribue , dit un autre Pere , avec autorité à ceux-quelle veut , quand elle veut , comme elle veut , & autant qu'elle veut.

O vous , qui voulez sincèrement vous corriger de vos défauts , acquérir la vertu , vous sauver ! que ne vous adressez-vous à Marie ; ne savez-vous pas qu'elle est la Dépositaire de tous les secours dont vous avez besoin ? Que son cœur est le Trésor du Monde , *Thezaurus Orbis* , & qu'il dépend d'elle de vous faire passer à une meilleure vie ? Comme Joseph en Egypte elle a tout en main , & elle est chargée d'en faire la distribution. O désirable vie ! vie aimable & pleine de douceur ; mais vie qui ne vous entretenez que par des alimens célestes , & par un régime tout opposé à celui d'une vie corruptible. Car celui qui veut

vous posséder , doit fuir l'inaction , secouer la mollesse , fouler aux pieds les délices , s'abandonner aux pratiques austères , mais consolantes de la mortification. Je les embrasse donc dès ce moment , ces pratiques , je les goûte , & si jusqu'à présent je les ai regardées avec frayeur , elles me paroissent remplies de charmes , dès que je fais réflexion qu'elles me procureront une si aimable vie ; que ceux-là seuls ne les goûtent pas , qui ne connoissent point le mérite d'une vie aussi heureuse , que celle qu'on coule sous la protection & entre les bras de cette aimable Reine. Mondains ambitieux , qui rampez , qui souffrez , qui donnez la gêne à toutes vos inclinations , pour mériter la faveur d'un Prince mortel comme vous , jusques à quand votre gênante politique condamnera-t-elle ma froideur & mon indolence pour le service de la Reine des Cieux ? Ah ! dès à présent je veux être à son égard d'une si grande exactitude , que j'efface de beaucoup toutes vos artificieuses attentions. Eh ! qui après

Dieu les mérite plus que Marie ? Et à qui sa protection est-elle aussi nécessaire qu'à moi : qu'il m'est doux, Vierge Sainte, d'être auprès de vous ; c'est-là que je respire, que je me fortifie, que je vis. Dès que vous vous éloignez, je languis, je me dessèche, je me meurs.

II^e. POINT. Marie est non-seulement notre vie, mais encore notre douceur. Que les libertins, que les esprits, prétendus forts, se moquent de la simplicité, de la petiteffe, des menues pratiques de ma dévotion pour Marie ; la tranquillité, la douceur, la paix intérieuré qu'elle me fait goûter, me justifiera assez : consolé, heureux entre les bras de Marie, je me moquerai à mon tour, mais avec plus de fondement, des travaux qu'ils essuient pour se rendre en effet malheureux dès ce monde même : Marie est notre douceur, parce qu'elle assaisonne nos peines, nos mortifications par une onction qui les rend pleines de goût. Le Démon nous inquiete-t-il par des tentations fâcheuses ? Dès que Ma-

rie paroît au milieu du combat , l'ennemi s'enfuit , le calme revient , & la présence de notre Protectrice nous fait goûter d'avance , quoique pour peu de temps , le bonheur des Bienheureux , que le Démon ne sauroit plus inquiéter. Que quelque humeur sombre & accablante nous domine ; que quelque chagrin nous dévore , la sérénité & la paix ne reviennent-elles pas , dès que nous donnons un moment à des pieuses réflexions sur la tendresse de Marie pour nous. Si alors son Saint nom nous vient dans l'esprit & passe jusques dans le cœur , ne fort-il pas de notre bouche avec un profond soupir , qui semble avoir entraîné le Démon de la tristesse ? Marie est encore notre douceur , en nous délivrant du péché , toujours accompagné de remords , d'amertume & de chagrin : elle l'est encore par la suavité que nous trouvons à réfléchir sur ses bontés : il est doux de méditer la présence & les bontés d'un Dieu , qui sans doute est la source de toute bonté ; mais sa grandeur & la sé-

vérité.

vérité des ses jugemens , effrayent & intimident , au moins les pécheurs comme moi : Marie n'a rien d'effrayant ; elle est toute consolante. Un enfant aime son pere ; mais il le craint ; il tremble même entre ses bras & parmi ses caresses. Entre les bras de sa mere , il est libre , tout réjoui ; il goûte toute la douceur d'une effusion de cœur réciproque. Enfin , Marie est notre douceur , parce que par son Intercession elle nous ménage la possession du bonheur éternel , centre de toute douceur.

O douceur véritable & sans mélange : ô notre douce Maîtresse ! dont le seul souvenir émeut & tranquillise en même-temps toutes nos affections dans une ineffable suavité , dont la grandeur & la beauté donnent de l'élévation à notre ame , & plongent nos cœurs dans une sainte ivresse. O vous ! qui , avec un empire absolu par sa douceur , enlevez les cœurs des hommes , vous m'avez ravi le mien , & je ne fais plus ce qu'il est devenu : pourquoi ravir ainsi des cœurs simples , sans précaution , sans dé-

fenſe ? Lorsque je vous le redemande ce cœur , vous me regardez en ſouriant ; & auffi-tôt la douceur de vos regards me plonge dans un affoupiffement où je m'oublie : ſi , revenu à moi , je fais de nouvelles inſtances , vous me ferrez entre vos bras maternels ; & alors , tout enivré de votre amour , je ne ſai plus faire de diſcernement entre mon cœur & le vôtre , avec lequel il eſt comme fondu : mais puiſque mon cœur avec le vôtre ſemble n'en faire qu'un ſeul , prenez - en ſoin comme du vôtre , qui ſans doute l'a abſorbé. Je n'aurai plus, Vierge Sainte , qu'un même cœur avec vous. Juſqu'à préſent je vous ai recommandé mon cœur : dorénavant je ne vous recommanderai plus que le vôtre. C'eſt votre cœur qui m'animera , qui fera en moi le principe de la vie : ô quelle vie ! je n'aurai garde de deſirer ce que votre cœur ne veut pas : eh ! comment le pourrois-je , ſans reprendre le mien , ou ſans charger le vôtre de mes deſirs criminels. Non , non , c'eſt à votre cœur que je ramènerai tous mes deſ-

seins , toutes mes vues , toutes mes affections. C'est lui que je consulterai , que j'écouterai. Quiconque aura affaire à moi , ce sera au cœur de Marie qu'il aura affaire. Tout ce qui voudra avoir place dans mon cœur , ne doit solliciter que celui de Marie.

III. POINT. Marie est aussi notre espérance ; car quoique la bonté infinie de Dieu & les mérites de Jésus-Christ soient le fondement de cette vertu , nous pouvons cependant , sur le principe déjà établi de l'effusion des graces par les mains de Marie , & attendu sa puissante intercession , l'appeller aussi notre espérance. Ce qui fait dire à St. Bernard , dans un autre endroit , qu'elle est comme l'échelle des pécheurs , sa tendre confiance , & tous les motifs de son espérance : « *Hæc peccatorum scala ,*
 » *mea magna fiducia , tota ratio spei*
 » *meæ.* » Ce qui pourtant doit s'entendre sans préjudice des droits de la Divinité , comme s'en explique ailleurs le même St. Ainsi point de situation , point de danger

où nous ne puissions obtenir de Marie des secours prompts & puissans ; Marie est comme une étoile qui nous sert de guide sur la mer orageuse de ce monde ; & en effet, le nom de Marie signifie étoile de la mer ; & c'est sans doute ce qui attendrissoit si fort un de nos Rois , qu'il ne refusoit jamais rien de ce qu'on lui demandoit au nom de l'Etoile de la Mer. O vous donc, dit St. Bernard ! vous , qui , semblables à une barque légère & fragile , êtes agités des plus horribles tempêtes , ne détournez pas les yeux de la lueur de cet astre , si vous ne voulez faire un triste naufrage. Si les tourbillons des vents vous enveloppent , si les rochers , les écueils , les gouffres , au milieu desquels vous êtes jettés , vous présentent l'horreur , le naufrage , la mort , regardez cette Etoile ; appelez Marie à votre secours. Si la vanité , l'ambition , la noire jalousie , l'avarice , la plus honteuse passion , vous sollicitent , vous ébranlent , & vous font craindre une prochaine chute , jetez les yeux sur cette Etoile ; appelez

Marie à votre secours. Si, frappé de la sévérité des Jugemens de Dieu, bourrelé par les remords d'une conscience toute noire de crimes, vous vous sentez accablé d'une sombre tristesse, & tenté du dernier désespoir, pensez seulement à Marie; la paix reviendra, & vous sentirez votre espérance renaître. Oui, Vierge Sainte, quelque chargé de crimes que soit un pécheur, vous n'en détournez pas les yeux, vous ne le regardez pas en dédain; s'il sollicite votre protection avec un cœur humble & pénitent, vous lui tendez une main bienfaisante pour le retirer de l'abîme du désespoir; vous l'affermissez dans une espérance consolante, & vous ne le laissez point qu'il ne soit réconcilié avec son Dieu, qui alloit être son terrible Juge, &c.





TROISIEME MÉDITATION,

*Sur l'Antienne : Salve Regina , tirée , &c.
dans laquelle on représente à la Sainte
Vierge les maux qui nous accablent
dans cette vie , pour la porter à nous
les adoucir.*

Exules , filii Evæ , gementes , &c.

I^{er}. POINT. **L**E premier de nos maux & la source de tous les autres , c'est que nous sommes dans ce monde comme dans une horrible prison , ou du moins un affreux exil : éloignés de nos proches , arrachés du sein de notre famille , proscrits de notre Patrie , au milieu d'une terre ingrate , d'une nation barbare , des habitans de Cédar : les temps y sont durs , les hommes intraitables , ombrageux , intéressés , cruels , sanguinaires : les vrais plaisirs y sont inconnus ; les faux mêmes y sont rares & courts , les peines y sont continuelles & fréquentes.

J'y suis , hélas ! entré en pleurant , lors même que je n'étois pas en état de me connoître , ni les maux qui m'environnoient , mais que je ressentois sans discernement. La première chose que j'ai fait dans cette terre maudite , a été d'y pousser des cris & d'y verser des larmes. Ma douleur doit être bien plus vive maintenant , que mes maux se sont accrus , & que ma raison s'est développée pour me faire voir ma triste situation. Mais parmi les hommes avec lesquels je suis obligé de vivre , c'est un crime que de déplorer mon sort , & de me souvenir des agrémens de la Patrie , dont je suis banni ; ces hommes stupides & grossiers me viennent continuellement représenter leurs fades & ridicules réjouissances ; ils s'efforcent de me faire prendre part à leurs divertissemens profanes & dégoûtans , où je fais la plus triste contenance , & où je m'efforce vainement de retenir mes sanglots ; surpris de mes larmes , ils m'en demandent le sujet ; & si je suis assez naïf pour leur dire quelque chose de la paix ,

du bonheur , des innocentes délices de ma Patrie , ils s'offensent & prennent à injure de ce que je puis me figurer quelque chose de plus aimable que leurs jeux & leurs fêtes. . . . Barbares , jusques à quand continuerez-vous de m'inquiéter & d'aigrir ma douleur ? Eh ! que vos fêtes soient pour vous , qui n'en connoissez point d'autres. Pour moi , en attendant la fin de mon exil , je cherche la solitude , je m'assieds le long du courant des eaux , j'y mêle celles qui coulent de mes yeux , sans cesse attachés à la sainte Sion , après laquelle je soupire. Sort rigoureux ! qui m'as arraché à ma Patrie : malheureux moment , où j'ai mérité cet exil ! Puissiez-vous périr , objets enchanteurs , qui m'avez réduit dans cet état , en me faisant tomber dans le crime. Exil ! cruel exil ! quand finiras-tu ? Quand est-ce que j'entendrai cette voix consolante qui doit me rappeler. Hélas ! que dis-je ? Peut-être ne fera-ce jamais ; peut-être mon bannissement sera éternel ; peut-être de cette terre maudite passerai-je à une obscure pri-

fon , à un lieu de supplices , qui ne finiront jamais. Eh ! si pour une seule faute j'ai mérité d'être rélégué dans ce lieu affreux , que n'ai-je pas mérité par mille & mille autres commises dans ce lieu même , où j'étois puni pour la première.... O vous ! Vierge Sainte , qui voyez l'état défespérant où nous sommes réduits , & qui nous aimez , pourriez-vous y être insensible ? Ceux qui triomphent de voir notre douleur , goûteront-ils toujours ce plaisir ? Eh ! ne sembleroient-ils pas triompher de vous-même ? Si nos intérêts ne vous touchent pas , du moins ne négligez pas les vôtres. Vous êtes notre espérance : faites qu'elle ne soit point vaine , & que nos ennemis n'aient point occasion de blasphémer votre bonté ou votre puissance , en disant d'un air méprisant , ou que voulant nous délivrer , vous ne l'avez pu , ou que le pouvant , vous ne l'avez pas voulu.... Vous le pouvez , Vierge Sainte ! vous le pouvez ; mais ce qui met le comble à ma joie , c'est que vous le voulez , & que vous le voulez sincèrement. Il ne tient

qu'à moi de revenir bientôt dans ma Patrie ; vous vous offrez d'être mon guide , mon secours , ma défense. Que fais-je , malheureux ? que tarde-je de me lever , pour me mettre en chemin ? Ah ! dès ce moment , je veux tout de bon penser à rentrer dans le Ciel , qui est ma Patrie ; je mépriserai tout ce qui est ici-bas ; je regarderai le monde comme mon exil , la ville même comme une prison , mes habits comme des chaînes dont on me charge , & mon corps comme le tyran qui me tient dans les fers , & auquel je ferai piece tant que je pourrai , puisque c'est contre lui seul , & le démon son allié , que la vengeance est permise.

II. POINT. Enfans d'Eve , c'est tout dire ; c'est en un mot exprimer la source , la grandeur & le progrès de tous mes maux. Par elle j'ai été chassé du Paradis terrestre , lieu de délices où la paix régnoit , où l'innocence étoit parfaite , & où tous les jours étoient heureux & uniformes ; où la terre produisoit d'elle-même les fruits pour une vie frugale & délicieuse

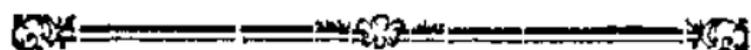
en même-temps , où on aimoit Dieu , & où on en étoit aimé ; on y conversoit familièrement avec lui , en attendant qu'un doux sommeil nous fit passer pour toujours à sa vision & à sa jouissance. Là , on ne rougissoit de rien , parce qu'on y étoit exempt de la malice qui nous fait rougir. Jours fortunés , qu'êtes-vous devenus ? Eve infidèle , vous le savez , & ce n'est pas à tort qu'en entrant dans cette misérable vie où vous nous avez réduits , nous prononçons en bégayant votre nom , comme pour vous reprocher les maux que nous sentons. Comment représenter ces maux qui m'accablent de tous côtés ? mes sens sont appesantis , mon imagination volage , ma volonté foible & inconstante ; les passions combattent contre la raison ; si celle-ci se défend , c'est un tumulte , un trouble horrible , comme d'une troupe des chiens qui attaquent un Passant , à qui ils donnent bien de l'occupation & de l'embarras : si elle ne se défend pas , les passions la tyrannisent , les objets présens & les passés ,

ceux qu'on désire & ceux qu'on possède , le mal qu'on craint & celui qui arrive , ses disgrâces & celles d'autrui ; & qui pis est , la solitude presque autant que la compagnie , la mortification comme la vie molle , le bien comme le mal. O sort déplorable ! le bien comme le mal , irrite , soulève , émeute ces cruelles passions qui , comme une troupe de vipéreaux , déchirent le sein qui les porte ; mais ce n'est encore là qu'une partie des maux que nous sentons au-dedans : au-dehors ils nous environnent , nous pressent & nous accablent de toutes parts. Les procès , les querelles , les divisions , toute cette peste de guerres domestiques que produit le mien & le tien : la foiblesse , l'ignorance , les maladies , la mort : les mauvaises saisons , la stérilité de la terre , le feu du ciel qui ravage tout ce qui se présente : les jalousies , les soupçons , les médisances , les calomnies atroces qui ruinent les réputations ; l'infidélité des amis , l'ingratitude des proches , la dureté de tous ceux avec qui on a affaire : le

blâme qu'on donne à la vertu , les louanges qu'on prodigue au vice , le mépris & la timidité des justes , l'arrogance & la prospérité des méchans, &c. ne font que la moindre partie de nos disgraces... Vous le savez , Vierge sainte , & vous connoissez bien mieux que nous mêmes la violente situation où nous sommes réduits ; vous pénétrés plus avant que nous-mêmes dans nos maux , & vous voulez y apporter le remede mieux que nous ne le voulons. Que fais-je donc , lorsqu'avec importunité & inquiétude je vous sollicite & vous presse de me secourir dans mes besoins ? Ne fais-je pas tort à votre pénétration ou à votre tendresse ? Ah ! puisque vous connoissez à fonds l'étendue de mes maux , & que vous voulez bien prendre sur vous le soin d'y remédier , je me reposerai tranquillement sur vos charitables soins ; je ne penserai qu'à vous rendre un service exact & tranquille , à vous honorer & à vous faire honorer comme notre commune Mere , à dessiller les yeux de ces Chrétiens aveugles.

qui font comblés de vos faveurs fans reconnoître leur bienfaitrice. Si la tentation m'inquiete , si le befoin me presse , si tous mes maux se reveillent à la fois , je reclamerai votre secours , mais fans trouble , fans embarras , fans défiance , persuadé que vous savez le temps & les moyens de me secourir à propos ; que vous le pouvez , mais sur-tout que vous le voulez , & qu'il vous est même très-facile.





LETTRES SPIRITUELLES.

PREMIERE LETTRE.

La paix de Jésus.

MADAME,

J'AI appris avec douleur la perte que vous venez de faire de M. votre Époux, & quoi-que bien éloigné de vous, mais toujours très-affectionné à votre service, j'ai cru que vous n'auriez point pour désagréable que je vous témoignasse la part que je prends à votre douleur; & que sur-tout, usant de votre confiance pour moi, je vous entretenisse un moment sur la manière d'user de votre affliction: c'est-là le grand objet de notre Mynistère. Jésus-Christ nous a rachetés par la Croix; il invite tous les Chrétiens à la porter à sa suite; ses Apôtres, & en particulier St. Paul, n'ont presque prêché que cela, & les Prêtres, qui leur

succèdent, doivent sur-tout s'attacher à en bien faire sentir la nécessité, & à en bien faire prendre l'esprit. Nous devons donc tous la porter; & cependant nous la fuyons tous. Hélas! nous fuyons notre bonheur: mais c'est en vain que nous fuyons: lorsque nous croyons éviter une Croix, nous en trouvons une autre plus péfante: c'est que le Seigneur, qui en connoît le mérite, en a semé tout l'Univers - afin que nous ne puissions jamais en manquer. En cherchant à les éviter, nous nous donnons un tourment qui double nos peines & qui anéantit nos mérites. Nous souffrons dans ce monde comme les réprouvés dans l'autre. Eh! que ne souffrons-nous comme les ames du Purgatoire! nous ferions le nôtre durant cette vie, & il seroit infiniment moins rigoureux que celui de l'autre. Une ame, qui souffre volontiers, accumule ses mérites, abrege ses peines, coule doucement ses jours, que les peines inféparables de cette vie traversent bien moins que la répugnance que l'on a à les

souffrir ; & les efforts qu'on fait pour les repousser ; elle se prépare une mort tranquille , & assure sa prédestination. Tant de biens ne valent-ils pas de petits travaux ? Ou voulons-nous les avoir à un autre prix qu'à celui où J. C. les a mis ? Si ce divin Sauveur eût cru qu'il y eût quelque chose de mieux pour nous que de souffrir , assurément il n'eût pas manqué de nous le faire connoître , & par ses discours & par ses exemples : mais puisque toute sa Doctrine & toute sa vie ne nous présentent que des mortifications , nous devons être persuadés que cette Sageffe éternelle , qui est descendue du Ciel pour nous en montrer le chemin , n'a pas cru qu'il y en eût de plus sûr. C'est par là que tous les Saints ont passé ; & si vous pouvez en trouver un qui n'ait pas eu des peines & de grandes peines dans ce monde , je consens que vous refusiez de supporter la vôtre. Mais encore , est-elle si difficile à supporter , & du nombre des plus extraordinaires ? N'est-elle pas au contraire des plus journalières ? Que

voyez-vous chaque jour dans le monde ? Que des enfans qui perdent leur pere , des peres qui perdent leurs enfans , des époufes qui perdent leurs époux , & le votre est un de ceux qui se font le plus regretter : je le crois , & je le regrette sincerement avec vous , fans préjudice de ma soumission aux ordres de la Providence. Mais l'aviez-vous époufé comme immortel ? N'est-ce pas au contraire , parce que vous étiez tous les deux mortels , que vous vous étiez unis pour vous donner des successeurs ? En l'époufant ne pensiez-vous pas à la mort , qui devoit vous féparer , & ne preniez-vous pas des arrangemens pour ce temps-là dans votre contrat de mariage ? Mais votre époux étoit encore tout jeune ? Jesus-Christ n'a vécu que trente-trois ans , & peut-être votre époux les avoit passés. Votre propre jeunesse vous effraie ? ConteZ à tous égards sur le secours divin. Mais les affaires , mais les enfans ? Car il me semble vous entendre dans vos plaintes , & je veux vous répondre. Vos affaires sont en bon état au-

tant que je puis l'augurer ; & vous ne dissipez pas le bien que votre époux vous a laissé , j'en suis très-convaincu. Quant à vos enfans , si toutes fois vous en avez , ce que je ne fais pas au vrai : mais ils ne peuvent pas être en grand nombre ; ils sont encore petits , & vous pourrez les former à votre goût , étant leur maîtresse absolue. Comparez maintenant votre état avec celui de tant des veuves , que leurs maris laissent chargées d'une nombreuse famille , sans bien , sans appui , sans ressource , & vous trouverez que le Seigneur ne vous a pas trop mal partagée. Nous nous trouvons malheureux dans ce monde , parce que nous nous comparons toujours avec ceux qui nous paroissent les plus heureux. Encore nous dissimulons-nous ce qu'il y a dans leur état , qui en diminue beaucoup le bonheur ; nous ne le considérons que du côté le plus riant , comme pour augmenter la douleur de nos disgraces , ou plutôt pour en justifier le dépit. Mais croyez m'en , Madame , il n'est personne qui n'ait ses

pcines dans ce monde depuis les derniers des sujets jusqu'aux Monarques ; & souvent ceux-ci sont les plus affligés , parce qu'étant plus élevés , ils sont plus battus des orages ; & qu'ayant le sentiment plus vif , & une plus haute idée du bonheur de leur état , ils sont plus sensibles aux revers , & plus affligés de leurs mécomptes. Souffrez , parce que Dieu le veut , & que tout le monde doit souffrir. Je partagerai toujours les Croix avec vous par le dévouement très-respectueux , avec lequel j'ai
&c.



DEUXIEME LETTRE.

A LA MÊME.

La paix de Jesus.

MADAME,

IL y a long-temps que j'attendois un peu de loisir pour avoir l'honneur de vous écrire : en voici le premier moment , & j'en profite avec bien de la complaisance. Je commence sans prélude , parce que je veux en agir encore avec vous sans cérémonie. Mademoiselle N. , qui m'a assuré que vous ne seriez pas fâchée que je vous écrivisse pour votre bien spirituel & pour ma propre édification , a pu vous dire le style que je garde avec elle : je commence sans prélude ; je continue sans ordre , & je finis sans chercher un heureuse chute : j'espère que vous ne ferez pas fâchée que j'en agisse de même avec vous : j'en ferai

moins exact ; mais si vous avez quelque confiance à mes petits avis , j'en ferai plus utile. La piété n'a pas besoin du style , ni l'esprit de Dieu de l'esprit de l'homme. Certes si vous attendiez celui-ci de moi , vous me mettriez fort en peine ; au lieu que si vous ne me demandez que simplicité , je vous écrirai confidemment ce que je croirai pouvoir vous être utile. Mourons , Madame , mourons à l'esprit & au corps pour ne vivre qu'à Dieu. Quelle morale austere je viens vous prêcher ! elle a besoin de quelque explication. Quand je dis qu'il faut mourir à l'esprit , je ne prétends pas dire qu'il faille penser au rebours & renoncer au sens commun ; mais je veux dire qu'il ne faut se piquer , ni de finesse dans la pensée , ni de trop de délicatesse dans les expressions ; & si vous avez cela naturellement , il ne faut pas le détruire , ni trop s'efforcer de le cacher ; mais s'en servir sans affectation & sans retour sur soi-même , comme on se sert de la santé & de la force du corps. Quand je dis qu'il faut mou-

rir au corps , je ne veux pas dire qu'il faille se tuer : car il y a une grande différence entre mourir au corps & faire mourir le corps : je veux donc dire qu'il ne faut être ni esclave de ses goûts , ni admirateur de ses graces. Il ne faut donc ni détruire votre vie , ni affoiblir votre santé. Vous êtes d'une complexion délicate : ce qu'un autre pourroit faire sans s'incommoder , vous nuiroit beaucoup ; & quelques louables que soient nos exercices en eux-mêmes , ils cesseroient de l'être en nous , dès qu'ils porteroient d'une certaine façon sur notre santé. Je suis donc d'avis que vous ne fassiez pas de longues prieres de suite dans des Églises mal saines , & dans des situations gênantes. Votre naturel est extrêmement actif ; si vous le suivez , il ruinera votre corps , & vous n'y gagnerez pas beaucoup du côté de l'ame. Laissez-vous conduire à votre Médecin ; & s'il vous semble qu'il donne trop à votre corps , appelez de son jugement à celui de votre Directeur ; mais que celui-ci juge en dernier ressort. Ce n'est

pas trop exiger de votre docilité , ni trop donner au soin de votre corps , que de vous assujettir à un régime de vie prescrit par un Ministre du Seigneur , tel que celui à qui vous avez donné votre confiance ; vous ne pouviez la mieux placer. Dans les accès de votre zèle , ou de l'activité de votre naturel , ou plutôt de tous les deux , le cœur vous dira que vous ne faites rien ; qu'il faut profiter du temps ; que les autres font beaucoup plus que vous ; que vous êtes jeune ; que fais-je encore ? Vous trouverez en vous de certaines obscurités que vous voudrez dissiper par des efforts : mais tout cela ne vous conduiroit qu'à une ferveur forcée & peu durable , au trouble , au chagrin , à la destruction de votre santé. Si au contraire vous vous attachez à la patience , à la douceur , à la paix de l'ame , à l'union tranquille & consolante avec Dieu , au détachement du monde , à l'esprit de prière , sans effort de l'esprit ni de l'imagination , vous conserverez votre corps & votre ame. Cela ne vous semblera
d'abord

d'abord rien , parce que cela ne remue pas l'imagination , mais au contraire la retient & la tranquillise : mais les fruits que vous en retirez insensiblement, vous feront voir , dans la suite , combien ces vertus tranquilles & modestes sont au-dessus de ces dévotions ardentes & impétueuses , & par conséquent peu durables. Ce qui vous tiendra dans cet esprit de calme & de tranquillité , c'est la priere plus fréquente que longue ; c'est la lecture mêlée de réflexion , dans laquelle toute l'ame se rassoit comme le corps pendant le sommeil ; ce sont les petits retours sur vous-même pour vous reconnoître & vous calmer.

Pour ce qui regarde votre chagrin , que vous me peignez très-vivement , & peut-être mieux que vous ne pensez , comme je le conjecture par le trouble répandu dans votre Lettre , vous sentez tout ce que je dois vous dire. Adorez , & soumettez-vous : Dieu est le maître ; & il est justement jaloux de ses droits : mais c'est un maître plein de bonté , qui ne perd jamais de vue

notre vrai bien , & qui n'exige de nous une soumission aveugle , que parce que nous ne sommes pas en état de discerner ce qui nous est le plus utile. Il cherche sa gloire ; & il le doit : & s'il pouvoit relâcher quelque chose de ses droits , il ne seroit plus ce qu'il est : sa souveraine autorité & notre dépendance sont inséparables de son être & du nôtre : mais sa sagesse & sa bonté lui font trouver notre bien dans sa gloire , & sa gloire dans notre bien. Le grand chagrin que vous avez ressenti de la perte , dont vous n'êtes peut-être pas consolée , prouve combien vous teniez à cet objet. Si Dieu vous l'eût laissé , vous auriez coulé insensiblement vos jours dans cet attachement ; & à l'heure de votre mort , vous n'auriez trouvé en vous qu'un amour tout humain , à la place du Divin qui fait notre sanctification. Cessez donc de vous affliger si fort ; & si quelquefois les regrets & les larmes reviennent malgré vous , humiliez-vous-en devant Dieu , & priez-le de tourner toute votre douleur du côté de vos pé-

chés. Méditez souvent ce grand mot de St. Paul : le temps est court ; la figure de ce monde passe : il faut donc que ceux qui sont mariés soient comme s'ils ne l'étoient pas ; & ceux qui pleurent , comme s'ils n'avoient aucun sujet de pleurer : c'est au chapitre septieme , de sa premiere aux Corinthiens , que je vous exhorte de lire , où vous trouverez des réflexions convenables à votre situation : sur-tout que vos enfans , à qui vous me marquez avoir souhaité la mort aussi-bien qu'à vous-même dans l'excès de votre douleur , ne reçoivent plus de vous ce mauvais exemple : donnez-leur en au contraire de Religion & de soumission à la volonté de Dieu , qu'ils doivent connoître aussi-bien que vous. Le langage d'une mere a sur ses enfans quelque chose d'insinuant , que tous les hommes ensemble ne sauroient imiter.

J'ai l'honneur d'être , &c.





TROI SIEME LETTRE.

A L A M Ê M E.

La paix de Jesus.

M A D A M E,

DEPUIS la reception de votre derniere Lettre, j'ai été presque toujours en voyage, ou en pays étranger. Je ne fais que courir depuis que je suis sorti de la solitude de Medoux : j'ai même passé les bornes de la Province ; & je suis maintenant à Toulouze, où je suis venu à la rencontre de notre P. Clement, Provincial, qui revient de Rome. Si je n'eusse autant couru, j'aurois eu l'honneur de vous répondre plutôt.

Lorsque je vous parlai dans ma derniere du style dans lequel nous devons nous écrire, je n'avois nullement en vue de vous redresser, mais seulement de vous faire voir que vous pouviez m'écrire sans beau-

coup de peine , écrivant sans art , & que vous recevriez de moi des Lettres dans ce goût , dont la simplicité ne devoit point vous rebuter ; en un mot , je voulois établir entre nous la simplicité du commerce. Elle est le propre de l'Esprit de Dieu , qui en doit être le principe ; & elle m'est d'ailleurs fort nécessaire ; car ayant souvent , & je puis même dire , affectant d'avoir toujours plus d'occupations que de temps , je serois fort en peine s'il me falloit écrire un nombre de Lettres travaillées. Eh ! que résulteroit-il de ce travail ? L'inutilité & la vanité.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur la soumission que vous devez au Ciel : je crois que vous en faites le sujet ou le fruit le plus ordinaire de vos méditations ; & il le faut bien , puisque c'est votre besoin présent ; car nos méditations doivent toujours viser au bien qui nous est le plus nécessaire : c'est là que vous apprendrez à regarder Dieu , non comme injuste , ainsi que vous avouez que la tentation vous le présente ,

de vous avoir privée de ce que vous aviez de plus cher dans le monde , mais comme très-juste , de vous avoir enlevé celui qui partageoit votre cœur avec lui , & même comme très-miséricordieux , de vous avoir séparée de ce qui étoit un obstacle à votre sanctification. Si tout vous dégoûte dans votre affliction , tout doit vous consoler , ou dumoins vous sanctifier dans votre soumission , biens , charges , enfans , devoirs , visites. Je ne puis que vous louer & vous exhorter à la persévérance envers cet homme du monde , qui vous tient des propos dangereux : ne craignez pas l'incivilité en cela ; la Religion & la conscience doivent l'emporter sur les égards humains. D'ailleurs , c'est une civilité dans les Dames , que d'être rebutantes pour les hommes qui ne sont pas assez retenus. Ne vous laissez pas persuader par la tentation que Dieu , en vous réduisant dans l'état où vous êtes , vous a chassée du port , & vous a rengagée dans la tempête ; ce seroit une source de mille péchés. Pensez plutôt qu'il vous

est plus utile d'être dans l'état où vous êtes, puisque Dieu, qui vous aime, l'a choisi pour vous. Il vous semble que vous étiez plus tranquille, & même plus régulière, lorsque vous viviez avec votre époux; mais peut-être qu'un attachement trop fort & une infinité de manquemens qu'il vous occasionnoit, vous rendoient plus coupable que les troubles que vous ressentez maintenant, & les irrégularités de conduite qui vous affligent. La vérité est, ajoutez-vous, que je désire ardemment me sanctifier & être toute à Dieu. C'est donc là ce qu'il y a de plus réel & de plus vrai. Le reste est impression, & cela est volonté déterminée. Tenez-vous-en là; que ce soit votre désir & votre consolation de tous les momens; souffrez patiemment tout le reste; cela se dissipera peu à peu.

Venons à votre règle de conduite, puisque vous voulez que je vous en dise mon sentiment. Je la trouve très-sage, & je ne vous conseillerois pas d'y ajouter. Huit heures dans le lit ne sont pas trop pour une

personne de votre âge , & de votre complexion : tout ce que vous pensez là-dessus ne me feroit point changer de sentiment. Les méditations , les retours vers Dieu , &c. . . . Tout cela est bien Chrétien , & capable d'opérer votre sanctification. Ce qui vous agite est , comme vous dites , la vivacité de votre imagination , que vous combattez sans relâche , & sans le moindre consentement ; vous en seriez peut-être moins agitée , si vous la combattiez moins ; méprisez ses égaremens , & bientôt vous jouirez de la tranquillité : ne vous troublez pas , lorsqu'il vous semble que vous avez passé votre journée sans nul progrès dans la vertu ; quand vous ne feriez que résister aux mauvais penchans , & par des efforts pour avancer dans le bien , vous préserver de tomber dans l'abîme du mal , ce seroit beaucoup : mais je suis persuadé que vous faites encore plus , quoique vous ne vous en apperceviez pas. Voilà l'avantage des bons desirs un peu vifs ; on fait beaucoup , & on ne croit rien faire , parce qu'on ne

fait pas tout ce qu'on avoit projeté.

Non , ne prenez pas sur vous de vous priver de la Communion , ou de vous y disposer par la Confession , hors la nécessité sensible , ou la regle établie. Il est toujours dangereux de se conduire , même sous l'apparence de bien. On est enchanté de ce qu'on fait de soi-même , & dégoûté de ce qu'on donne à l'obéissance : mais croyez-m'en , la dernière est un pain solide , qui nous nourrit & nous fortifie ; au lieu que la propre volonté empoisonne même les meilleures choses. Voilà ce que je puis vous dire maintenant à la hâte & comme en courant , pour ne pas différer plus long-temps à vous donner des preuves du respect avec lequel , &c.





QUATRIÈME LETTRE.

A LA MÊME.

La paix de Jesus.

MADAME,

NE vous troublez pas de ces alternatives que vous éprouvez dans votre intérieur, & que vous m'expliquez dans votre Lettre. Souvent elles font un effet du tempérament & de l'impression du temps, quelquefois même une permission divine pour nous humilier; & quand elles seroient toujours ce qu'elles font assez souvent, des effets de notre inconstance naturelle & des suites de nos infidélités, nous ne devrions pas nous livrer pour cela au chagrin qui dérange tout notre intérieur, & qui n'est bon à rien, mais nous exciter au mépris de nous-mêmes, qui attire abondamment la grace de Dieu en nous, sans nous livrer au découra-

gement, qui déplaît à Dieu, & qui ne répare pas nos pertes. Sur-tout, Madame, & c'est ce que je ne cesserai de vous répéter, ne vous livrez jamais à l'ardeur de votre naturel, qui consumeroit votre petit tempérament, & qui dérangeroit à tout moment votre foible vertu. Je vois, par votre Lettre, que vous ne vous en déchiez pas assez en ce qui est de la piété; vous la montez sur un haut ton, à l'ordinaire des âmes actives, qui tendent toujours au merveilleux, & qui veulent voler au sommet de la montagne, lorsqu'à peine elles peuvent faire quelque pas. Ne parlez que simplicité, qu'humilité, que patience, que conformité à la volonté de Dieu dans les peines; laissez les sublimes vertus pour d'autres âmes, ou pour un autre temps; voyez vos fautes sans surprise & sans dépit, quoiqu'avec un désir sincère, mais tranquille, de vous amender; allez bonnement en dévotion; ne vous piquez pas d'y briller comme vous brilliez autrefois par les parures. Certes, une piété toute frisée & toute

empesée n'est guere du goût de Dieu , qui ne veut que candeur & mépris de nous-mêmes. Gardèz-vous bien de vous faire de la dévotion un métier qui vous fasse remarquer , & qui excite vos jaloufies : c'est un défaut assez ordinaire , sur-tout dans les Dames qui se dégoûtent du monde , & qui semblent mettre à leur porte une enseigne , à la *grande dévotion*. Que votre caractère soit une profonde paix de l'ame & une grande simplicité en tout ; je dis simplicité , & non incivilité ou petitesse. Ne craignez pas votre imagination , & ce qu'elle peut vous peindre d'indécent ; méprisez-la comme une folle qui dit des extravagances. Peu à peu la méditation & l'entretien avec Dieu , dans l'oubli des choses humaines , la rempliront des choses dévotés , qui prendront la place de celles qui fatiguent maintenant votre piété.

C'est un grand mot que celui que vous dites , je trouve des douceurs infinies à me jeter aux pieds de Jésus souffrant & mourant d'amour pour moi. Oui , Madame ,

que ce soient là toutes vos délices , tout votre refuge , votre conseil dans vos doutes , votre asyle dans vos craintes. Prenons , vous & moi , pour devise , cette Sentence de St. Paul : *Rien que Jesus-Christ , & Jesus-Christ crucifié.*

J'approuve beaucoup votre dévotion à la Sainte Vierge ; & par conséquent l'Office & Rosaire ; mais prenez garde de ne pas vous trop charger , sur-tout encore que vous êtes jeune , affligée , & d'une petite complexion. Vous pourriez , ce me semble , vous borner à dire , avec le Rosaire toutes les semaines , l'Office les jours de Fêtes ; & les autres jours , à faire une petite station devant quelque image de la mere de Dieu , où vous diriez ses Litanies en français , pesant un peu sur les différens versets , & y ajoutant quelque chose , à petits intervalles , du fond de votre cœur. Adieu, Madame , je suis extrêmement pressé. Je suis , comme vous , chargé maintenant d'une famille & de beaucoup d'occupations , qui ne m'empêcheront pas d'être toujours avec le même zele , &c.



CINQUIEME LETTRE.

A L A M Ê M E.

La paix de Jesus.

M A D A M E ,

JE crois vous l'avoir dit , mais je vous le dis encore , ne foyez pas surprise de vos vicissitudes de ferveur & de ralentissement ; mais en vous humiliant , précautionnez-vous pour ne pas tomber dans la tiédeur véritable & volontaire. Faites en sorte de conserver , dans l'état de langueur , par la fidélité à vos résolutions & à vos pratiques , le progrès que vous aurez fait dans le temps de lumière & d'ardeur. Le cœur de l'homme est naturellement inconstant : la jeunesse est sur-tout sujette à ce défaut : & il n'est pas surprenant qu'une piété peu affermie chancelle encore. Le P. Seurin , Jésuite , célèbre parmi les Auteurs mystiques , dit

qu'on est fort sujet à cette instabilité jusqu'à l'âge de quarante ans. Que cela ne vous fasse pas vous négliger là-dessus ; car c'est toujours un défaut contre lequel on doit combattre, & qui deviendroit très-funeste, si on ne s'efforçoit continuellement de se fixer. Dans la précipitation avec laquelle je vous écris, je m'apperçois que je confonds deux sortes d'inégalité & d'alternatives : l'une, qui est l'effet de notre foiblesse, & contre laquelle nous devons combattre, qui est celle du recueillement & de la dissipation, de la fidélité & de l'infidélité à nos pratiques, & à notre regle de conduite : l'autre, que nous devons supporter avec patience & nous en humilier, qui est celle des goûts & des aridités, de la ferveur sensible & de la foiblesse sensible. La seconde ne fait que nous humilier, si la première n'est pas de la partie. C'est celle-ci qui est l'effet de notre inconstance naturelle, & de la légèreté de la jeunesse ; & nous ne saurions assez nous précautionner contre elle. C'est elle seule proprement, qui nous

rend inégaux & changeans ; au lieu qu'avec l'autre on possède la véritable invariabilité, si l'on est exact & attentif sur soi-même.

Vous me demandez des avis pour épurer vos intentions dans toutes les actions que vous faites, parce que vous craignez que le subtil amour propre ne pénétre par-tout. Votre crainte & votre demande me paroissent légitimes. Hélas ! je ne sens que trop tous les jours, & presque à chaque moment, combien ce maudit amour propre est adroit pour se glisser dans les plus faibles actions ! Si j'avois un moyen sensible & assuré pour le chasser du cœur, dans les replis duquel il se cache pour faire adroitement son coup, certainement je le prendrois pour moi-même : car j'en ai plus de besoin que vous. Mais puisque vous attendez mes avis là dessus, les voici : Priez bien le Seigneur qu'il me fasse la grace de les mettre en pratique. O ! qu'une ame, qui ne se rechercheroit en rien, seroit heureuse !

1°. Ne consentez jamais avec réflexion à aucun retour d'amour propre sur vous-même.

2°. Avant de faire quelque action que ce soit , élevez votre esprit à Dieu , pour lui demander si c'est ce qu'il veut de vous & en ce moment , & pour le prier de vous faire la grâce de vous en acquitter de la maniere qu'il le veut , & de n'y rechercher que lui. Observez cela jusques dans les actions les plus saintes , & dans les devoirs les plus indispensables.

3°. Après chaque action , examinez-vous un instant pour voir si vous vous en êtes bien acquitée , & renouvez votre offrande à Dieu.

4°. Quand vous verrez en vous de l'empressement & de l'inquiétude , arrêtez-vous un instant pour laisser tomber tout cela. L'empressement est le plus souvent un effet d'une intention toute , ou en partie , humaine ; & l'inquiétude est une marque presque infallible qu'on cherche quelque autre chose que Dieu. Rien de si tranquille qu'une intention bien pure.

5°. Observez les pensées de votre esprit , & les mouvemens de votre cœur ; & si vous

voyez que les pensées de vanité & d'ostentation reviennent souvent, redoublez votre vigilance, vos prières, & vos mouvemens opposés.

6°. Ne faites jamais rien pour être vu du prochain, & précisément pour l'édifier. Une conduite édifie assez sans y penser.

7°. Pénétrez-vous bien dans l'Oraison, & priez le Seigneur de vous pénétrer toujours davantage du néant de toutes les choses humaines & du frivole de l'estime des hommes, & encore plus du malheur d'une ame qui la recherche dans ses actions, & qui par là en perd le mérite.

8°. Gardez la médiocrité en tout ce que vous faites. L'amour propre veut toujours du singulier & du merveilleux : la vie commune & la médiocrité font son désespoir. Le conseil de Jesus est, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, regarde sur-tout les actions singulieres & merveilleuses : mais pour les devoirs communs, il faut que tout le monde sache que nous les remplissons. Il me

semble que c'est le moyen de concilier les deux préceptes du Seigneur qui semblent opposés : *Que votre lumière reluisse aux yeux des hommes , en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres , & qu'ils en glorifient votre Pere céleste ;* cet autre : *Que votre main gauche ne sache pas , &c.*

Il me semble que pour le présent que vous avez une maison à bâtir , une famille à entretenir , & que les années sont bonnes , si toutefois elles le sont chez vous comme dans ce pays , dix écus d'aumônes par mois sont suffisans. Et à propos de votre famille , je vous conseille sur-tout de faire de la dépense pour leur éducation. N'épargnez rien pour cela..... Je serois bien fâché que vous eussiez perdu du temps à transcrire votre Lettre à cause des ratures ; je plains même celui que vous avez perdu en vous excusant là-dessus.

J'ai l'honneur , &c.





F R A G M E N T

*D'un petit ouvrage intitulé : Réflexions
courtes contre l'irréligion du temps.*

1°. **L**ES nouveaux Philosophes ne peuvent parvenir tout au plus qu'à douter de la vérité de la Religion, de l'immortalité de l'Âme, de l'Éternité d'un avenir, &c. Est-il bien raisonnable de préférer le doute d'une poignée de gens, au jugement de tout le genre humain, qui ne doute pas, & de courir le risque d'une éternité malheureuse pour ne pas abandonner ce doute ? de préférer un système récent aux idées de tous les siècles & de toutes les Nations ?

2°. Ces siècles, ces nations sont de différens goûts, de différens intérêts, de différens talens, de différentes lumières, science & barbarie, mœurs & corruption, &c. Cependant tout se réunit à reconnoître l'existence d'un Dieu, la nécessité d'une Religion, & même, sauf le Paganisme,

dont la ridiculeté faute au yeux, la vérité d'une révélation. Ces Nations ne font pas d'accord ; elles ont des vives disputes entre elles, & quelquefois des guerres sanglantes sur des points particuliers de cette Religion, ou a leur occasion : mais pour la Religion en général, & sur son origine divine, elles font toutes d'accord : les nouveaux Philosophes au contraire, quoiqu'en si petit nombre, font si peu d'accord entre eux, que les uns disent que la Matière est éternelle ; que les différens Êtres, qui font la structure du monde, ne font qu'un effet du hasard : les autres disent qu'il y a un premier Être, qui a tout créé ; & parmi ceux-là, les uns assurent que cet Être exige un culte, mais qu'il est fort indifférent sur celui qu'on lui rend : les autres prétendent que cet Être n'a que faire de nous, ni de de nos services, &c. A qui faut-il plutôt en croire sur la nécessité & l'existence d'une Religion, ou au monde entier qui est d'accord, ou à un petit nombre d'hommes qui ne le font pas ?

3^o. Si l'on y fait attention, la nouvelle Philosophie n'établit rien : elle ne fait que combattre : elle se borne à faire des objections contre la religion. Est-il surprenant que l'esprit humain trouve des difficultés, & qu'il lui vienne des objections à faire contre une Religion toute divine ? Ils veulent tout comprendre & nient tout ce qui les passe : Saint Augustin au contraire, qui assurément n'étoit pas un petit génie, reconnoissoit la Divinité de la Religion dans ses dogmes, dans ses mysteres, qui surpassoient son génie : *In his quæ captum meum superant, Deum intelligo*. Ces nouveaux Philosophes veulent tout comprendre dans la Religion ; par conséquent il ne devoit y avoir rien qui ne fût à la portée de l'esprit humain. Eh ! si cela étoit, ne diroient-ils pas encore plus haut que ce n'est qu'une invention humaine, & qu'ils en feroient bien autant ; & comme ce sont des gens à système, chacun ne feroit-il pas le sien ?

4^o. S'il n'y a point d'Être Suprême qui défende le mal, & qui commande le bien,

par ses loix, & qui en fixe les idées par sa lumiere ; s'il n'y a point de péché originel, qui ait dégradé l'homme, l'homme tel qu'il est, avec ses passions & tous ses mauvais penchans, est donc ce qu'il doit être ; comme le disent ces nouveaux Philosophes. Si l'homme est ce qu'il doit être, ses penchans seront donc des loix, ses passions des vertus, ses intérêts des devoirs. Il faudra donc qu'il se livre à toutes les inclinations de son cœur : mais que fera-t-il quand ses passions croiseront celles d'autrui ? Il faudra s'entregorger, chacun, soutenant ses intérêts suivant ses penchans, & par conséquent remplissant ses devoirs : les loix seront donc une vexation, les crimes de nécessités, & le monde entier un brigandage.

5°. On trouve des difficultés dans la religion : eh ! où n'en trouve-t-on pas ? Y a-t-il une herbe, un insecte, un grain de sable qui ne renferme des mystères naturels que nous ne pouvons comprendre ? S'est-on jamais avisé de nier l'existence de

ces êtres, parce qu'on n'en connoissoit pas la nature ? Vous ferez des objections sur l'agriculture, & sur la formation des grains dans le sein de la terre, à un laboureur qui n'y saura pas répondre : mais il ne laissera pas que de cultiver son champ.

6°. Il faut distinguer une connoissance simple & sensée d'une vérité, d'avec un approfondissement par lequel un homme exercé réfute toutes les vaines subtilités qui peuvent embrouiller cette vérité claire & simple : quand nous voyons clair, pourquoi nous vouloir faire accroître que nous n'y voyons pas ? si nous y réfléchissons beaucoup, notre imagination s'ébranlant & s'égarant, nous douterions de notre propre existence.

7°. Un voyageur qui, passant dans un vaste désert, trouveroit sur un sable aride une belle montre à répétition, enrichie de diamans, penseroit d'abord qu'il n'est pas le premier qui a passé dans ce désert, & que quelqu'autre y passant y a perdu sa montre ; mais si quelqu'un vouloit lui per-
suader

suader que c'est un jeu de la nature, & un pur effet du hasard, ne riroit-il pas de cette assertion ; & ne se tiendroit-il pas offensé de ce qu'on le croiroit assez petit génie pour se laisser persuader cela ? De même, s'il trouvoit une maison superbe, magnifiquement meublée, avec une riche Bibliothèque, penseroit-il jamais que cette architecture d'un goût exquis, que ces tapisseries si bien travaillées, ces Livres savans où les sciences sont approfondies, ne seroient qu'un effet du hasard ? Eh ! quelle comparaison entre une montre, & une maison, avec le monde entier, qui est si rempli des merveilles ?

8°. Ou il n'y a point de religion, ou c'est la religion Chrétienne. Toutes les autres religions sont évidemment fausses, hors le Judaïsme, qui a été la véritable religion pendant un temps : mais qui porte en lui-même la preuve qu'il a fini, & qu'il n'a plus de véritable existence. Le seul Christianisme satisfait l'esprit, & rend raison de tout. Sans le Christianisme, l'homme est

inconcevable à lui-même ; il ne fait ni ce qu'il est , ni d'où il vient , ni où il va. S'il n'y a point de religion , il n'y a point de Dieu ; s'il n'y a point de Dieu , il n'y a point de Créateur ; s'il n'y a point de Créateur , il n'y a point de Créature ; s'il n'y a point de Créature , je n'existe pas , & par conséquent moi , qui fais tout ce raisonnement , je le fais sans exister. Quelle absurdité ! Mais si je raisonne , j'existe ; si j'existe , il y a quelque créature ; s'il y a quelque créature , il y a un Créateur ; s'il y a un Créateur , il y a un Dieu ; s'il y a un Dieu , il y a une religion. Car un Dieu, un Créateur , un Souverain doit exiger des hommages & un culte : sans cela il se manqueroit à lui-même , & il ne se feroit pas rendre ce qu'il veut que les sujets rendent à leurs Souverains , les domestiques à leur maître , les enfans à leurs peres. C'est d'ailleurs le cri de la nature , & la nature est du Créateur ; c'est donc le cri du Créateur dans la nature.

9^o. Dieu est amour : & il ne peut ne

pas l'être , puisqu'il est le souverain Bien. Il doit s'aimer lui-même , puisqu'il est souverainement parfait. Sa souveraine perfection est en même-temps & le principe & l'objet de son amour. Il doit aimer les créatures ; car ce seroit une souveraine bifarrierie , que de hair des choses à qui il a donné l'être , & qui ne sont que ce qu'il les a fait être ; aussi le Sage dit : *Diligis omnia quæ sunt , & nihil odisti eorum , quæ fecisti*. Il aime l'homme , parce qu'il l'a fait ; il ne hait que le pécheur , qu'il n'a fait ni pu faire. Si Dieu est amour , il doit être aimé ; car nous nous accordons tous à dire que l'amour ne se paie que par l'amour ; & comme il nous aime infiniment , & que nous ne pouvons l'aimer infiniment , nous devons tâcher de l'aimer toujours davantage , tendant à l'infini autant que nous en sommes capables : & nous réjouissant de ce que ne pouvant l'aimer infiniment dans l'acte de notre amour , nous l'aimerons infiniment , dumoins dans la durée de l'amour qui sera éternelle. La

raison nous dicte tout cela ; nous le trouvons en nous-mêmes ; cependant il n'y a que la religion Chrétienne qui nous enseigne tout cela. O que la Doctrine Chrétienne est belle en ce point fondamental ! ô qu'elle contente l'homme qui la considère avec simplicité ! ô qu'elle le dispose puissamment à tout le reste de la loi , & à toute la morale ; tout , en effet , coule de la loi de l'amour. Aussi le premier précepte de la loi est celui de l'amour.

10°. On a raison de dire qu'on trouve la vraie religion par le cœur , plutôt que par l'esprit. Le cœur sent en soi l'impression de la divinité , par-tout où se trouve la religion divine , de même qu'on sent en Dieu la paix , la joie , le contentement , qu'on ne trouve ailleurs nulle part. L'esprit se perd dans une suite de raisonnemens qui s'éloignent de l'unité qui est en Dieu ; plus il raisonne , plus il veut raisonner ; il met en jeu l'imagination , qui court d'objet en objet , & toujours aux objets sensibles , qui ne peuvent nous re-

présenter jamais l'immatériel & l'invisible. D'ailleurs les raisonnemens de l'esprit remplissent le Philosophe de présomption ; & Dieu se cache aux présomptueux ; il ne se fait connoître qu'aux petits & aux humbles. . . , *Abcondisti hoc à sapientibus & prudentibus , & revelasti ea parvulis.*

11°. On veut comprendre avant de croire ; & il faut croire pour comprendre : *crede ut intelligas* , dit un Pere. Une bonne femme de la campagne , un pauvre artisan , qui ont de la piété avec la pureté de la Foi , comprennent mieux les mysteres de la Religion , qu'un Savant présomptueux , dont l'esprit est dissipé & le cœur desséché par ses réflexions scientifiques. Toutes les réflexions du Théologien Savant n'aboutissent qu'à prouver que Dieu est , qu'il est parfaitement un en trois personnes , qu'il s'est incarné , &c. L'homme simple & pieux arrive d'abord là sans se fatiguer par la Théologie toute simple , & part d'abord de là pour s'élever à Dieu par l'amour , dont le feu l'échauffe & l'éclaire ; tandis

que le Savant , fatigué & épuisé par ses spéculations , reste au terme d'où l'autre part. Pour éviter cet écueil , les Savans devroient étudier & méditer comme St. Bonaventure , de qui il est dit : *Onnem veritatem quam percipiebat intellectu , ad formam orationis reducens , continuo ruminabat affectu.*

12°. Dieu a dû faire l'homme pour lui , 1°. parce que la Créature doit nécessairement se rapporter au Créateur , comme l'ouvrage à l'Ouvrier à qui il appartient ; 2°. parce que l'infini doit être nécessairement la fin dernière de tout être fini , autrement il ne seroit pas infini , puisqu'il manqueroit de ce droit sur quelque être fini ; 3°. parce que étant infiniment sage , infiniment juste , il ne peut qu'il ne rapporte tout à lui-même , comme à la fin la plus noble : autrement il agiroit avec moins de perfection que les hommes vertueux , qui rapportent à Dieu tout ce qu'ils font.
« Telle est la grandeur de Dieu , qu'il ne » peut agir que pour lui seul : il se nomme

» lui-même le Dieu jaloux : la jalousie ,
 » qui est déplacée & ridicule dans l'hom-
 » me , est la justice suprême en Dieu : il
 » dit , comme il le doit , je ne donnerai
 » point ma gloire à un autre ; il se doit
 » tout ; il se rend tout ; tout vient de lui ;
 » il faut que tout retourne à lui , autre-
 » ment l'ordre seroit violé. » * Dieu a donc
 tout fait pour lui-même : *omnia propter*
femet ipsum operatus est Dominus : on
 voit par là combien la Religion Chrétienne
 est d'accord avec la raison. Si Dieu a créé
 l'homme pour lui , l'homme doit donc se
 rapporter tout à lui ; & tout ce qu'il ne
 fait point pour lui , le détourne de sa fin :
 l'homme a deux puissances , l'entendement
 & la volonté ; il doit appliquer son enten-
 dement à le connoître , & sa volonté à
 l'aimer. En se rapportant dans les plus pe-
 tites choses à une autre fin , il est non-seu-
 lement injuste , mais encore déraisonnable
 & cruel à lui-même , puisqu'il se dégrade :
 le monde entier est fait pour l'homme , &

* Fenelon.

l'homme est fait pour Dieu ; la raison le dit , & la Religion Chrétienne l'enseigne : *omnia vestra sunt : vos autem Christi : Christus autem Dei*. On trouvera encore là l'harmonie de la raison avec la Religion : ces deux lumières s'accordent en tout , parce qu'elles partent du même principe , qui est Dieu. Dieu se doit tout à lui-même , & il se doit toutes les Créatures : si elles s'écartent de lui , il doit les ramener à l'ordre , ou les convertir , ou les punir : les convertir , c'est de la miséricorde ; les punir , c'est de la justice.

13^o. Nous devons aimer Dieu & lui obéir ; c'est tout clair ; il a dû faire des Lois pour nous marquer sa Souveraineté. Quel est le Souverain qui n'en ait fait ? Si l'homme eût persévéré dans la Justice , il n'auroit eu besoin d'aucune Loi : le seul amour de l'ordre l'eût conduit à sa fin : il eût toujours été Religieux envers Dieu , & affectueux envers son prochain ; & comme toute la Loi naturelle se rapporte à ces deux objets , il l'auroit trouvée toute gra-

vue dans son cœur ; il n'eût pas été nécessaire que Dieu l'eût gravée sur la pierre , puisque même après le péché , qui en a beaucoup gâté les caractères , elle est encore assez lisible à des gens attentifs : *legem non habentes , ostendunt opus Legis , scriptum in cordibus suis*. Mais le péché a vicié l'homme , il l'a rempli des ténèbres sur le discernement du bien , & des passions qui le portent au mal. Ces ténèbres & ses passions rendent les Lois nécessaires , tant les divines que les humaines : les divines , pour retracer en nous les préceptes de la Loi naturelle qui sont effacés ; & les humaines , pour en découvrir les conséquences les plus éloignées & les moins directes.

14°. Tous les hommes assurément ne se portent pas au bien ; ceux qui s'y portent véritablement , ne sont pas en grand nombre. La vertu est rare ; mais les scandales , les querelles , les injustices sont fréquens. Dieu doit-il souffrir tout cela & le regarder avec indifférence ? Quelle idée aurions-nous d'un maître qui seroit tout indifférent

sur la conduite de ses domestiques ; qui les laisseroit vivre à leur guise , sans probité , sans ordre , sans frein ? Quelle idée aurions-nous encore d'un pere , à qui il seroit tout indifférent que ses enfans fussent sages ou méchans , qu'ils fussent polis ou brutaux , qu'ils s'aimassent ou qu'ils s'entre-gorgeassent ?





AU R. P. AMBROISE.

DE LOMBEZ,

*Auteur de la Paix Intérieure & des Lettres
Spirituelles.*



LA SCIENCE DES SAINTS,

O D E.

LŒIL fixé vers les Cieux, je contemple,
j'admire ;

Je demande, est-ce là que tiendrait son Empire,
Celui que la raison cherche sincèrement ?

Paraissez, répondez, Eleves du Poétique ;

Quelle main a formé la voûte magnifique,

Où l'on voit tant des feux briller si constamment



SANS t'élever si haut, ne fors point de toi-
même ;

Philosophe superbe, apprends-moi le système,

Où l'Homme se connoisse & se trouve aisément.

Dis-moi pourquoi je crains, j'aime, desire &
pense ?

Qu'est-ce qu'un corps, qu'une ame, & quelle est
la puissance

Qui les tient réunis ? vivent-ils ? & comment ?



Ose nous enseigner par quel secret mystere,
La Terre sert les Cieux, les Cieux servent la
Terre,

Affervis dans leurs cours à d'immuables lois ?

Si tu vois leur concert, ton sublime génie,

Connoît-il les ressorts de la noble harmonie,

Qui de l'Être éternel fait entendre la voix ?



SOUFFLE du Créateur, principe de mon ame,

C'est à toi de donner cette divine flamme,

Dont les premiers rayons chassent l'obscurité ?

Tu m'échauffes : déjà, loin de moi tout système :

Aristote, Newton, Descartes, Platon même,

Tous vos raisonnemens ne sont que vanité.



FOULANT d'un pied hardi ce qu'ils nomment
science,

N'y voyant que faux feux, qu'une aveugle arrogance ,

Je découvre le vrai : que ses traits sont brillans !

L'Écriture à la main , mon ame est arrosée

Des eaux de la Doctrine , à la source puisée ,

Faux Sages , écoutez : je vais vous voir savans.



J'AI vu de l'Éternel l'adorable puissance :

Il a dit ; du néant la Matière s'élança.

Il parle une autrefois ; s'arrange l'univers :

Mille Astres dans les Cieux s'en vont prendre leur
place ,

La Terre à leur aspect , qui s'échauffe ou se glace ,

Offre dans tous les temps cent miracles divers.



DIEU se baïsse : en ses mains il agite la boue ,

Va-t-il travailler ? non , sa puissance se joue.

Il souffle sur l'argile , & voilà l'homme fait.

Dieu vient d'agir encor : sa main toujours puissante

Fait la Femme parfaite ; à l'Homme il la présente ;

Et l'Homme s'attendrit à son premier aspect.

BÉNISSEZ le Seigneur , heureuses Créatures ;
 Aimez , obéissez : que les races futures
 Lui rendent d'après vous le plus constant amour :
 Mais que vois-je , grand Dieu ! quelle jalouse rage !
 Le démon de l'orgueil a perdu ton ouvrage ,
 Si ton Fils par sa mort ne le répare un jour.



« EN maître souverain , à l'Homme Dieu com-
 » mande ;
 » Mais l'Homme pourra-t-il ce que Dieu lui de-
 mande ?

Il savoit.... arrêtez ; non , insolens mortels ;
 Accusez votre Dieu : Dites que sa science
 Fit l'Homme criminel prévoyant son offense :
 Abandonnez son Culte , & brisez ses Autels.



C'EST ici votre temps : vous pouvez donc sans
 crainte
 Vous livrer à vos sens.... « la vengeance , la feinte ,
 » Les infâmes plaisirs... le Seigneur a tout vu ? »
 Il a tout vu sans doute ; & même de sa grace
 Il voit , en la donnant , l'abus ou l'efficace ;
 Avant qu'il forme l'Homme , il voit l'Homme
 perdu.

- » POURQUOI donc se livrant à des terribles
 » gênes,
 » Notre cœur impuissant veut-il rompre ses
 » chaînes ,
 » Et de nos passions arrêter les torrens ?
 » Les célestes décrets suivent la prescience ;
 » Dieu parle, & nous allons jouir de sa présence,
 » Ou nous voilà plongés dans les feux dévorans.



- » OUI, l'Homme fut formé pour une fin cer-
 » taine ,
 » En vain résiste-t-il au penchant qui l'entraîne :
 » Vil esclave, il peut bien se rouler dans ses fers :
 » Mais tous les vains efforts célèbrent la puissance
 » De l'invincible bras, qui doit sans résistance
 » Régir, comm'il l'a fait, tout ce vaste Univers.]



- » D'UN inflexible sort il faut que la balance
 » Asservisse à ses jeux toute notre prudence.
 » Quel poids notre mérite a-t-il dans ses bassins ?
 » Livrons-nous aux excès de ce qu'on nomme
 » crimes,
 » Des austères vertus devenons les victimes,

» Dieu ne sauroit sur nous varier ses desseins.



QU'AVONS-NOUS entendu ! c'est ainsi que
l'Impie

Enfante des erreurs , & qu'il les justifie :

Au gré de ses désirs , Dieu , foible ou trop puis-
sant ,

Subissant , maîtrisant les lois de la Nature ;

Formé par le hasard comme la Créature ,

Doit rentrer avec nous dans le sein du néant.



MAIS quelquefois troublé , frappé par l'évi-
dence ,

Il connoît du Seigneur la sage Providence ;

Que peut-il faire alors pour sa tranquillité ?

Comme il voit , malgré lui , l'adorable Justice ,

Qui dit au Châtiment , suivez , frappez le Vice ,

Il fera Dieu l'auteur de notre iniquité.



FORGEANT dans ses désirs un monstrueux
système ,

L'Insensé dira donc , (quel horrible blasphème !)

C'est Dieu , qui fait en moi le crime & la vertu :

A cette impiété je sens frémir la Terre ;
 Et son frémittement au Maître du Tonnerre
 A dit : Frappez, Seigneur, vous avez entendu.



Mais non, quelle bonté ! le vrai Dieu que
 j'adore,
 Malgré tous nos excès veut différer encore :
 Il a versé des pleurs sur notre aveuglement ;
 Il pourroit foudroyer la tête de l'Impie ;
 Mais il veut le conduire aux sources de la vie ;
 Et bientôt nous verrons son heureux changement.



PAR les doigts de l'Amour, sur le marbre
 tracée,
 La Loi, qui de nos cœurs fut long-temps effacée,
 Vient se montrer aux yeux d'Israël étonné.
 Moïse, paraissez : annoncez des Oracles :
 Pour les faire adopter, prodiguez les Miracles :
 L'Homme à l'aveugle sort est-il abandonné ?



UN feu majestueux, dans un nuage sombre,
 Paroît sur Sinaï, l'éclair divise l'ombre,
 Et du mont enflammé braulent les fondemens.

En vain par des bienfaits Dieu parloit à la Terre ;
Mortels , vous entendrez la voix de son Tonnerre ;
Et vous serez soumis à ses Commandemens.



M O I , ton Maître & ton Dieu , dit une voix
puissante ,
Qui répand la terreur , la crainte , l'épouvante :
Je te donne ma Loi ; qu'elle entre dans ton cœur ;
Si tu prends le ciseau pour tailler la figure
Des objets qu'à tes yeux présente la Nature ,
Garde-toi d'adorer ; car je suis le Seigneur.



Q U E L que soit ton état , soulage , aime ton
frere :
Le sincere respect , tu le dois à ton pere ;
Et ton voisin , qu'il vive en paix dans sa maison :
Grand Dieu ! falloit-il donc tonner pour nous
apprendre ,
Des Loix , que la Nature a toujours fait entendre ?
Le regne du péché fit taire la raison.



M O N Dieu ! ton Fils lui rend son ancien pri-
vilege :

L'erreur en a frémi ; les vices , leur cortège ,
 N'iront plus se cacher sous son voile imposteur ;
 Celui qui but long-temps dans sa coupe fatale ,
 Vomira le poison , où la flamme infernale
 Pendant l'éternité dévorera son cœur.



JE menace l'Impie , & je voudrois l'instruire ,
 L'Esprit-Saint, comme il veut, nous parle & nous
 inspire :

Est-ce à moi , vil pécheur , de publier sa Loi ?
 Dans les Livres sacrés , je la vois , je m'enflamme ;
 C'est mon ferme soutien ; c'est l'ame de mon
 ame ,

Je veux vivre , combattre , & mourir pour la Foi.



CE flambeau dans les mains , j'irai dans les
 deux mondes ;

S'unissent de concert & la fureur des ondes ,
 Et la soif & la faim contre ma vive ardeur.
 A l'instant de ma mort voyant ma récompense ;
 Rien ne vaincra jamais mon zèle & ma constance ,
 Qu'on abrege mes jours , l'on hâte mon bonheur.

DANS ces beaux sentimens je volai chez l'Impie ;
 J'osai lui présenter ces regles de ma vie :
 A mon abord s'ouvrir son œil long-temps fermé ;
 Seigneur , je bénissois ta grace triomphante ;
 L'ame de l'incrédule attentive & tremblante ,
 Promettoit des succès à mon zèle enflammé :



Jz croyois tout pouvoir ; j'osai tout entre-
 prendre :
 Je parlois , je priois... Le Ciel vient à se fendre ,
 J'ai vu l'ancien des jours... Qu'il est majestueux !
 Arrête , m'a-t-il dit : laisse mûrir ton zèle :
 Va , pour le bien regler , va prendre pour modele
 Un Auteur... A ces mots se referment les Cieux.



PLEIN des saintes horreurs , qui faisoient une
 ame ,
 Alors que l'Éternel la visite & l'enflamme ,
 Mon cœur saisi , frappé , s'exhale en longs soupirs :
 Je demande au Seigneur qu'il me fasse connoître
 Ce Sage que le Ciel me destine pour Maître ;
 A fuivre ses leçons tendent tous mes desirs.



LE Ciel paroiffoit foud à ma priere ardente ;
 Les vices triomphoient , & leur troupe insolente
 Attaquoit , ravageoit l'Empire du Très-Haut.
 Ils difoient , insultant à la sainte parole ,
 On nomme vérité ce qui n'est qu'hyperbole :
 Tout tombe ; ils ont donné le plus terrible affaut.



UN Etre tout puiffant a créé ce grand monde ;
 En fa grace & fa Loi tout ton espoir fe fonde ;
 Tu fers pour les faveurs ; tu crains les châtimens.
 Esprit trop abusé , donne-nous des exemples :
 Ose donc nous montrer ce qu'on fait dans nos
 Temples ?

L'impie altier tenoit ces discours infolens.



MON zele s'animoit : je voulois lui répondre ;
 Mais un Ange du Ciel paroît pour le confondre.
 Sa main va déchirer le voile de l'erreux :
 Il nous porte tous deux dans une pauvre Église :
 L'incrédule frémit : mais quelle est fa surprise ?
 Du livre de la paix il apperçoit l'Auteur. *



* La Paix intérieure du P. Ambroise.

HUMBLEMENT prosterné devant le Sanctuaire,
 Ambroïse y répandoit l'encens de sa priere,
 Et son cœur s'emplissoit de ses fruits précieux:
 Mes yeux le contemplant laissoient couler des
 larmes :

Pour ta cause, Seigneur, voilà des fortes armes.
 Aux mains d'Ambroïse on voit un livre merveilleux.



JE sentoïis dans mon cœur une brûlante envie,
 De montrer ce prodige au redoutable impie :
 Le respect l'abatit aux pieds de l'humble Auteur.
 Cette simplicité, symbole de la grace,
 Un air de sainteté répandu sur sa face,
 Montrant sa vérité, chasse & confond l'erreur.



JE dévore des yeux ce livre, où le vrai zèle
 Fait éclater des Saints la science réelle,
 Justice, amour de Dieu, prudence, charité:
 L'incrédule avec moi dans un profond silence,
 De ces grandes vertus éprouve la puissance,
 Et son cœur ramolli reçoit la vérité.



AMBROISE, gloire à Dieu, qui consomme
l'ouvrage,

L'impie à deux genoux lui rend enfin hommage ;

Il a lu tes Écrits, pieux Littérateur,

Il ne méprise plus leurs solides maximes ;

Décidé pour le bien, il rougit de ses crimes,

Et l'esprit éclairé, la paix regne en son cœur.



UN témoin trop heureux de ces traits de ta
gloire,

Sur le marbre & le bronze en veut tracer l'histoire :

Non, tes livres divins diront à nos neveux :

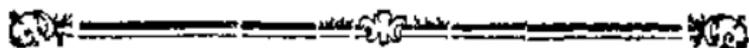
Quand à Dieu nous attache un amour invincible ;

Notre nom aux erreurs, comme aux vices terrible,

Fait frémir les Enfers & triompher les Cieux.

*F. J. D. R. C. aux Sables, en Bas-Poitou, le
18 Septembre 1766.*





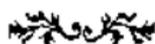
É P I T A P H E,

EN LATIN ET EN FRANÇOIS,

Qu'on a prié l'Auteur de placer à la fin
de cette Histoire.

*H*IC jacet Ambrosius Pater, ipso in
lumine-Templi :

*Qui Salvatoris potus expertus inanes ,
Obsistente malo , de Christi fontibus ipsis
Jam vitam cœlis haurit gustatque peren-
nem.*

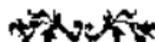


CI-GIT le Pere Ambroise , au feuil de
ce saint Temple ,

Qui , prenant sans succès les eaux de Saint-
Sauveur ,

Y puisa par sa mort l'ineffable bonheur
D'une vie sans fin , qu'il goûte & qu'il
contemple

Au sein même du Rédempteur.



EGO in his faciam finem sermonis : & si quidem bene , & ut historice competit , hoc & ipse velim : sin autem minus dignè , concedendum est mihi. Sicut enim vinum semper bibere , aut semper aquam , contrarium est : alternis autem uti , delectabile , ita legentibus , si semper exactus sit sermo , non erit gratus. Hic ergo erit consummatus. Lib. 2. Mach. c. 15.

F I N.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans cette Histoire, &c.

ÉPITRE Dédicatoire ,	page <i>iiij</i>
Approbations & Permissions de l'Ordre ,	<i>xxj</i>
Avis au Lecteur ,	<i>xxv</i>

P R E M I E R E P A R T I E.

CHAPITRE I ^{er} . Depuis sa naissance jusqu'à son entrée en Religion ,	page <i>i</i> .
CHAP. II. Ses premières années dans l'Ordre , ses Etudes & son Lectorat ,	<i>5</i>
CHAP. III. Sa Dévotion à la très-Sainte Vierge ,	<i>9</i>
CHAP. IV. Sa Dévotion au Sacré Cœur de Jesus ,	<i>15</i>
CHAP. V. Du grand nombre de personnes qu'il dirigeoit ,	<i>21</i>
CHAP. VI. La conversion d'une Dame Angloise ,	<i>29</i>
CHAP. VII. Autre conversion d'une Demoiselle appellante ,	<i>43</i>
CHAP. VIII. Un trait particulier de son	

<i>zele à l'égard d'un Evêque ,</i>	58
CHAP. IX. <i>De sa conduite au-dehors , & de sa vie claustrale & commune ,</i>	63
CHAP. X. <i>Son premier voyage à Paris ,</i>	70
CHAP. XI. <i>Il est nommé Confesseur des Capucines de la Place Vendôme ,</i>	89
CHAP. XII. <i>Ses différentes charges dans l'Ordre ,</i>	97
CHAP. XIII. <i>Son second voyage à Paris ,</i>	106
CHAP. XIV. <i>Sentimens particuliers du P. Ambroise sur l'établissement de la Commission concernant les Religieux , &c.</i>	119
CHAP. XV. <i>Ses différens Ouvrages mis au jour , & autres Ecrits ,</i>	128
<i>Exhortation sur le Renouveauement des Vœux ,</i>	135
<i>Avant-Propos ,</i>	149

S E C O N D E P A R T I E.

CHAPITRE Ier. <i>De son amour pour la retraite , & de son recueillement ,</i>	155
CHAP. II. <i>De l'austérité de sa vie , & des moyens qu'il prend pour vaincre son activité naturelle dans le manger ,</i>	171
CHAP. III. <i>Des moyens qu'il prit pour étouffer sa sensibilité & sa délicatesse ,</i>	186

CHAP. IV. <i>De son application à l'Oraison & de son exactitude à faire l'Examen particulier ,</i>	200
CHAP. V. <i>D'un vœu particulier qu'il fit de suivre toujours les mouvemens de l'Esprit de Dieu ,</i>	214
CHAP. VI. <i>Des grands sentimens de son ame aux dernières années de sa vie ,</i>	222
CHAP. VII. <i>De sa dernière maladie , & de sa mort ,</i>	234
Avertissement ,	242

M É D I T A T I O N S.

I ^{re} . Méditation , <i>sur l'Antienne , Salve Regina ,</i>	248
II ^{me} . Méditation , <i>sur la même Antienne ,</i>	257
III ^{me} . Méditation , <i>sur la même Antienne ,</i>	268

L E T T R E S S P I R I T U E L L E S.

I ^{re} . Lettre , <i>à une Dame de distinction ,</i>	277
II ^{me} . Lettre , <i>à la même ,</i>	283
III ^{me} . Lettre , <i>à la même ,</i>	290
IV ^{me} . Lettre , <i>à la même ,</i>	296
V ^{me} . Lettre , <i>à la même ,</i>	300

iv

Fragment d'un petit ouvrage , intitulé :	
<i>Réflexions courtes contre l'irréligion</i>	
<i>du temps ,</i>	306
Ode dédiée au P. Ambroise , intitulée :	
<i>La Science des Saints ,</i>	321
Építaphe , <i>en françois & en latin ,</i>	334

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu & examiné, par ordre de M. le Garde des Sceaux, l'Ouvrage qui a pour titre : *Histoire de la Vie du P. Ambroise de Lombes, Capucin*, par le P. Léonard d'Auch ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

A Auch, le 27 Septembre 1781.

J E Z E.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé le Frere LÉONARD, Capucin, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public l'*Histoire de la Vie du P. Ambroise de Lombes, Capucin*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume.

Voulois qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant decede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privileges en Librairie.

F A I S O N S défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ou contrefaire lesdits ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de faulx & confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentés seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Reglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege : qu'avant

de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sr. HUE DE MIROMESNIL , Commandeur de nos Ordres , qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jour ledit Exposé & ses hors pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trente-unième jour de Décembre l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un , & de notre Règne le huitième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

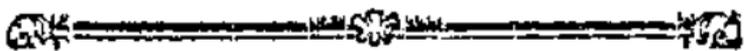
LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de

viiij

Paris, N^o. 2417, fol^o. 620, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 11 Janvier 1782.

LE CLERC, Syndic.



ERRATA.

- P**AGE 12, ligne 11, toujours, lisez toujours.
- Pag. 18, l. 9, simple, lisez simples.
- 25, l. 19, trop, lisez trop.
- 38, l. 11, indivisibles, lisez inséparables.
- 40, l. 1, érre, lisez être.
- 64, l. 3, auram, lisez aurum.
- 81, l. 18, aucuu, lisez aucun.
- 98, l. 11, le, lisez les.
- 113, l. 22, le, lisez les.
- 114, l. 4, l'incofidération, lisez l'incofidération.
- 123, l. 16, plafir, lisez plaisir.
- 138, l. 19, pensant, lisez pensent.
- 143, l. 5, nous, lisez elle nous.
- 168, l. 9, de, lisez dans.
- 175, l. 11, trouve, lisez trouva.
- 223, l. 4, humeurs, lisez humeur.
- 237, l. 16, effacez de.
- 257, l. 1, dernir, lisez dernier.
- 258, l. 17, riens, lisez rien.
- 259, l. 4, solon, lisez selon.
- Ibid.* l. 21, aimble, lisez aimable.
- 304, l. 7, Une conduite, lisez Une bonne conduite.